VOYAGE D'EXPLORATION

A

LA MER MORTE

A PETRA

ET SUR

LA RIVE GAUCHE DU JOURDAIN

PAR

M. LE DUC DE LUYNES

MEMBRE DE L'INSTITUT

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)

ŒUVRE POSTHUME PUBLIÉE PAR SES PETITS-FILS

SOUS LA DIRECTION DE

M. LE COMTE DE VOGÜÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

TOME DEUXIÈME

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

VOYAGE D'EXPLORATION

À

LA MER MORTE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

VOYAGE D'EXPLORATION

A

LA MER MORTE

A PETRA

ET SUR

LA RIVE GAUCHE DU JOURDAIN

PAR

M. LE DUC DE LUYNES

MEMBRE DE L'INSTITUT

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)

ŒUVRE POSTHUME PUBLIÉE PAR SES PETITS-FILS

SOUS LA DIRECTION DE

M. LE COMTE DE VOGÜÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)

TOME DEUXIÈME

DE PETRA A PALMYRE

PAR M. VIGNES

Lieutenant de vaisseau.

VOYAGE DE JÉRUSALEM A KARAK ET A CHAUBAK

PAR MM. MAUSS ET SAUVAIRE

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

I

DE PETRA A PALMYRE

PAR

M. VIGNES

LIEUTENANT DE VAISSEAU

NOTES

SUR LA MER MORTE ET LE WADY ARABAH.

Beyrouth, 14 août 1864.

Monsieur le Duc,

J'ai l'honneur de vous adresser deux cartes comprenant ensemble tout le pays que vous avez exploré, depuis Naplouse jusqu'à Akabah. Elles ont été dressées d'après les observations dont vous avez bien voulu me confier le soin, et pour lesquelles le docteur Combe m'a prêté un concours des plus efficaces. Je me permettrai d'y joindre quelques considérations, destinées à compléter les renseignements trop abstraits qu'elles contiennent.

Les principaux résultats de nos travaux géographiques peuvent se résumer de la manière suivante :

1° Exploration approfondie de la mer Morte;

2° Détermination de quelques positions géographiques vaguement établies jusqu'à ce jour, et particulièrement sur la rive orientale de la mer Morte;

3° Étude du cours du Wady el Jeïb, de la vallée de l'Arabah et de la ligne de partage des eaux de cette vallée;

4° Détermination de la dépression du lac de Tibériade et de l'altitude des sources du Jourdain.

MER MORTE.

La mer Morte s'étend entre les parallèles 31° 5′ 30″ et 31° 45′ 30″ latitude nord, et les méridiens 33° 1′ et 33° 14′ longitude est. Sa longueur est de 40 milles, sa plus grande largeur d'environ 9 milles, sa direction générale du N. 7° E. au S. 7° O.

Les premiers renseignements importants que nous en ayons ont été fournis par le lieutenant Lynch, de la marine des États-Unis. En 1848, il conduisait dans ces parages inexplorés une expédition qui a dû lutter contre les circonstances les plus défavorables. L'habileté et l'énergie du chef, le zèle de ses compagnons, ont triomphé de toutes les difficultés, et ils nous ont laissé des travaux dont nous avons été heureux d'apprécier l'exactitude.

Notre premier soin a été de constater d'une manière aussi exacte que possible la dépression de la mer Morte. Tandis que mon savant compagnon, M. Lartet, observait à Jérusalem un baromètre à mercure, j'en observais un autre à Aïn Feschkha, au bord de la mer. Les hauteurs barométriques ont été notées toutes les heures, aux deux stations, pendant toute la journée du 12 mars; le calcul a donné une différence de niveau de 1171 mètres. Des observations analogues faites dans la journée du 7 juin, à Jérusalem, par MM. Laffon, chancelier du consulat de France, et Chaplin, médecin anglais, et à Jaffa, au bord de la mer, par moi-même, ont donné une différence de niveau de 779 mètres.

Nous en concluons le chiffre de 392 mètres pour la dépression de la mer Morte.

Une particularité très-remarquable de cette mer est l'extrême salure de ses eaux. Au moyen d'un instrument fort ingénieux, dont s'était servi M. Aymé dans ses travaux sur la côte d'Afrique, et auquel MM. Lartet et Froment ont apporté d'importantes modifications, nous avons pu puiser de l'eau à diverses profondeurs. Nos observations nous ont conduits à cette conclusion que la densité des eaux varie entre 1160 et 1230. Cette dernière est constante à

partir d'une certaine profondeur, ce qui prouve que les eaux douces des affluents ne se mêlent à l'eau de mer que dans la zone supérieure.

Les chiffres suivants sont extraits de nos cahiers d'observations :

15 mars, au point A (voir la carte), 5 milles environ dans l'est de Ras Feschkha :

	Densité.
A la surface	1166
A 120 mètres	1225
A 200 mètres	1230
A 280 mètres	1230

16 mars, au point B, 2 milles dans l'est d'Aïn Ghuwier :

	Densité.
A la surface	1161
A 140 mètres	1228
A 240 mètres	1229

16 mars, au point C, 4 milles dans l'est d'Aïn Ghuwier :

	Densité
A la surface	1162
A 20 mètres	1190
A 40 mètres	1203
A 60 mètres	1220
A 80 mètres	1229

18 mars, au point D, à 5 milles dans l'est du Wady Mrabbah :

	Densité.
A la surface	1162
A 20 mètres	1180
A 40 mètres	1222
A 60 mètres	1227
A 80 mètres	1230
A 300 mètres	1230

	Densité.
23 mars, au point E (dans le canal, entre la côte et la Lisân). .	1165
24 mars, au point F, près du Djebel Usdom.	1165

De ces chiffres nous pouvons encore conclure que la densité suit les mêmes lois dans toute l'étendue de la mer Morte, et que le voisinage des masses de sel du Djebel Usdom n'y ajoute rien dans la partie méridionale, ainsi que la chose avait été avancée.

Les principaux affluents de la mer Morte sont, en première ligne, le Jourdain, et après lui, le Zerka Maïn, le Wady Mojeb et le Wady Safieh. Ces trois derniers, quoique bien inférieurs au Jourdain, sont cependant assez importants.

Les eaux du Jourdain sont douces et agréables à boire, quoique légèrement troubles; celles du Wady Mojeb et du Wady Safieh sont d'une limpidité extrême; celles du Zerka Maïn, sulfureuses et chaudes; provenant des sources abondantes de Callirrhoë, elles ont encore 31°.5 à l'embouchure.

Indépendamment de ces rivières, on trouve sur la côte occidentale les fontaines Aïn Feschkha, Aïn Ghuwier et Aïn Turabeh, dont les eaux sont légèrement saumâtres, mais potables; celles d'Aïn Jidy, et enfin les sources chaudes d'Aïn Sweïmeh (34°), au nord; de Zara (43°), au sud de Zerka Maïn; et celles un peu au sud du Wady Um Barrheg (28°).

Ces fleuves et fontaines nourrissent des poissons et des coquillages qui meurent dans l'eau de la mer Morte. Tous nos efforts pour trouver des êtres vivants dans la mer proprement dite sont restés sans résultat. Dans un certain rayon autour des embouchures, là où la salure des eaux est atténuée par l'affluent, on voit des poissons et des crustacés; ils meurent immédiatement si on les transporte dans l'eau plus saturée.

L'aspect général de la mer Morte est celui de toutes les mers. Ses eaux sont limpides, mais désagréables au toucher; elles laissent sur les mains une impression huileuse et à la longue déterminent des pustules.

Les rives sont arides sur la plupart des points; mais partout où coule un peu d'eau douce ou saumâtre, les roseaux et les palmiers abondent. Une espèce de gommier se rencontre fréquemment dans les terrains secs, ainsi

que le pommier de Sodome, dont le fruit, engageant à l'œil, ne renferme qu'un tissu pulvérulent.

La mer Morte est encaissée dans sa longueur entre deux chaînes de hautes montagnes. Au nord s'ouvre la large vallée du Jourdain, et au sud une vaste plaine marécageuse dans laquelle on ne pourrait s'aventurer sans guide. Sur les bords vivent des gazelles, des lièvres et un grand nombre de perdrix.

Les plages retiennent deux lignes régulières de bois flottés; l'une indique sans doute le point atteint par les vagues dans les grands coups de vent, l'autre le niveau le plus élevé dans les conditions ordinaires. Outre ces indications, on voit sur les rochers des lignes horizontales tracées par les eaux et distantes entre elles de quelques mètres. Comme elles ne peuvent être le résultat d'une seule saison, j'inclinerais à penser qu'elles marquent des niveaux moyens successifs de l'eau, qui, par suite de causes violentes et à des époques antérieures, aurait baissé subitement. La plus basse de ces lignes est à environ 4 mètres au-dessus des bois flottés supérieurs. Si dans des temps très-récents elle avait été atteinte par la mer, d'immenses étendues de plages eussent été inondées et en conserveraient encore des preuves.

Au point de vue de la salubrité, nous ne pouvons donner que d'excellents renseignements. Nous avons passé sur la mer Morte vingt et un jours et vingt et une nuits sans quitter l'embarcation; aucun de nous n'a éprouvé le plus petit malaise. La température, du 15 mars au 7 avril, n'a jamais dépassé 30°, point qu'elle n'a atteint que deux fois. Le vent nous a rarement fait défaut. Les grandes brises soufflent généralement du nord ou du sud; elles sont quelquefois très-fortes, et dans ces cas la mer grossit rapidement.

Les courants occasionnés par le Jourdain, et portant du nord au sud, sont très-sensibles dans la partie nord; on les retrouve avec une vitesse d'un demi-mille à l'heure dans le canal, entre la Lisân et le Ras Senin.

Des contre-courants portant au nord peuvent être remarqués sur les bords; mais ils m'ont paru très-variables et demanderaient une étude toute particulière.

La Lisân est une presqu'île relativement basse et sans végétation qui partage la mer en deux parties, dont l'une, celle du nord, est environ quatre fois plus grande que celle du sud. Les fonds sont petits dans cette dernière; ils n'atteignent pas plus de 6 mètres, tandis qu'au nord de la presqu'île la

sonde signale jusqu'à 350 mètres. La qualité du fond est un mélange de vase bleue et de cristaux de sel; dans le sud, on ne trouve que de la vase.

Les environs de la mer Morte sont peu habités; cependant ils sont divisés entre les tribus.

Les Adouan sont maîtres du pays depuis Aïn Feschkha jusqu'au Zerka Maïn, en passant par le nord. Les Beni Hamida occupent les montagnes, depuis le Zerka Maïn jusqu'au Wady Beni Hamed. Du Wady Beni Hamed en allant vers le sud, le territoire appartient au chef de Kerak et à différentes petites tribus de fellahin. Enfin, le côté occidental est partagé entre les Taâmri et d'autres petites tribus sans importance.

Je ne parlerai que pour mémoire de notre excursion à Kerak et à Rabbat Moab. Grâce à l'habileté diplomatique de notre drogman Antoûn Nicolaï, qui dans les circonstances les plus difficiles s'est toujours montré à la hauteur de sa mission, nous quittions notre embarcation le 26 mars, au sud de la Lisân, et nous partions pour Kerak, sous la conduite du cheikh Mohammed Mugelli et de quarante cavaliers. Six heures et demie suffisent pour franchir la distance. Kerak est situé sur une hauteur bordée de profonds ravins. La nature rend cette position très-forte, et l'on y trouve les ruines d'un immense château du moyen âge.

Les habitants de Kerak sont fellahin, c'est-à-dire Arabes sédentaires, race généralement méprisée par les Arabes de tentes. Le cheikh Mohammed Mugelli et sa famille jouissent cependant de certains priviléges spéciaux qui les rapprochent de ces derniers. Ils sont tributaires des Beni Sakher, qui occupent les plateaux dans l'est du pays de Moab. Le nombre de leurs guerriers peut, dit-on, s'élever à deux mille. Ils ont une réputation de sauvagerie dont nous ne pouvons témoigner, car nous en avons reçu l'accueil le plus amical.

Le 27, nous visitions Rabbat Moab, situé à deux heures et demie dans le nord de Kerak. Ces ruines, peu importantes, ont été décrites. De ce point on aperçoit distinctement Shihân, que nous avons visité plus tard en venant du nord.

Le 7 avril, l'exploration de la mer Morte étant terminée, nous retrouvions nos chevaux sur la plage nord, près de Redjum Luth, et nous rejoignions Jéricho, pour en repartir le lendemain dans le but d'explorer les montagnes de Moab. Je ne m'étendrai pas sur cette partie du voyage, à laquelle la géo-

logie avait plus à demander que la géographie, et dont l'itinéraire est marqué sur la carte; je me bornerai à signaler comme exactement déterminées les positions de Djebel Musa, Mkaur, Wady Zerka Maïn et Wady Mojeb.

Cette contrée n'avait été visitée par aucun Européen depuis Seetzen, en 1806, et Irby et Mangles en 1818. Elle est extrêmement accidentée. Les ravins profonds du Wady Zerka Maïn, du Wady Haïdan et du Wady Mojeb la coupent d'une façon pittoresque.

Elle est peu habitée.

WADY ARABAH.

Partis le 2 mai de Jérusalem, nous passions à Hébron la journée du 3 pour y organiser notre caravane. Le 8 nous campions à Safieh, sur les bords de la rivière de ce nom. Nous avions passé par Semoa, Makhul, Redjum Selâmeh, Zuweïrah el Foca, Zuweïrah et Tahta; puis, suivant la plage entre la mer et Djebel Usdom, nous contournions les marais qui terminent la mer Morte au sud.

Semoa est le dernier point où l'on trouve des habitants sédentaires et des maisons. Vers le sud, le pays devient désert; à peine si de loin en loin on rencontre quelques mares d'eau de pluie croupie. Jusqu'à Makhul on est dans les montagnes. De Makhul à Zuweïrah el Foca s'étend une vaste plaine aride, puis on descend par des pentes rapides et difficiles au bord de la mer Morte, où l'on arrive par le Wady Zuweïrah.

Safieh, dont le nom représente un amas de ruines sans forme, est situé dans l'est de cette partie déprimée qui porte encore le nom de Ghor, et qui est terminée au sud par des escarpements en forme d'amphithéâtre. Le Ghor est entièrement marécageux, et pour arriver au débouché du Wady el Jeïb il faut contourner le pied des montagnes dans l'est ou dans l'ouest. Prenant la route de l'est, nous arrivons en deux heures à Feifeh, ruines insignifiantes non loin du Nahr Tafileh, et deux heures après nous sommes à l'entrée du Wady el Jeïb.

Le Wady el Jeïb est en cet endroit une coupée large d'environ 500 mètres, dont les berges ont 30 ou 40 mètres de hauteur en moyenne. Au fond est le lit desséché du fleuve, qui réunit toutes les eaux de la partie de l'Arabah

inclinée vers la mer Morte. Suivant cette ligne d'extrême dépression, on laisse à droite, à 5 milles de l'embouchure, le Wady Haseb, également à sec, et qui amène en temps de pluie les eaux des montagnes de l'ouest. Dix milles plus bas, et toujours en suivant le lit du fleuve, on rencontre Aïn Ghuwireh. Depuis le Nahr Tafileh l'eau manque complétement, et ce nom d'Aïn Ghuwireh fait espérer une compensation. Il n'en est malheureusement rien. Au fond d'un petit trou creusé dans le sable et entouré de roseaux, est ramassée une petite quantité d'eau extrêmement sulfureuse; quelle que soit leur répugnance à la boire, les chevaux doivent s'en contenter. Il en est de même pour l'eau d'Aïn Weïbeh, située sur le flanc d'une colline, à environ 5 milles dans le sud-ouest d'Aïn Ghuwireh; elle n'est pas sulfureuse, mais boueuse et croupie. La première source que nous aurions dû rencontrer ensuite est celle d'Aïn Ghamr; mais nos guides n'ont pu la trouver, et il a fallu pousser jusqu'au Wady Melliheh, dont l'eau est aussi sulfureuse que celle d'Aïn Ghuwireh. Enfin, continuant à suivre le lit du Wady el Jeïb, et laissant à droite un embranchement qui descend des montagnes de l'ouest à travers une vaste plaine, nous arrivons à l'origine de ce fleuve. Elle est située sur un petit plateau d'où l'on domine les deux parties du Wady Arabah. Jusque-là, le baromètre n'a cessé de descendre, et la simple inspection des lieux prouve que nous sommes en un point du partage des eaux.

La ligne de partage des eaux de l'Arabah est formée du plateau dont nous venons de parler, qui se termine au sud et à l'est par une falaise à pic. Lui faisant suite est une espèce de col à pente douce vers le sud, indiquée sur la carte par la lettre A. Son altitude au-dessus de la Méditerranée est de 240 mètres. C'est le point le plus bas de la ligne. Vient ensuite une chaîne de collines qui se dirige vers le nord-nord-est. La plaine formée entre ces collines et les montagnes de l'est, monte vers le nord jusqu'au point B (voir la carte), où se trouve une sorte de dos d'âne transversal et à pentes douces, qui unit les collines aux derniers contre-forts des montagnes d'Édom. Ce point est élevé de 346 mètres au-dessus de la Méditerranée et semble répondre à la description que donne M. de Bertou du lieu qu'il appelle Es Sateh (le toit). Ce nom est du reste ignoré de tous nos guides, et, malgré nos fréquentes interrogations à ce sujet, nous ne recevons aucune réponse satisfaisante.

En résumé, la détermination de la ligne de partage des eaux de l'Arabah ne doit plus laisser aucun doute. C'est une ligne courbe dont la direction générale est du sud-ouest au nord-est, et qui est comprise entre 30° 08′ et 30° 14′ de latitude nord.

A partir de cette ligne, vers le sud, tous les torrents ont une direction incontestable vers le golfe d'Akabah, tandis que dans le nord, ils vont rejoindre le cours du Wady el Jeïb.

Jusqu'à Akabah le baromètre remonte graduellement. La plaine est tantôt sablonneuse et tantôt marécageuse. L'eau douce y est aussi rare que dans la partie nord. Les montagnes de l'est sont coupées de nombreux ravins dont les principaux sont : le Wady Gharundel, le Wady Haïmeh, qui remonte, disent les Arabes, jusqu'à deux journées de marche vers l'est, et le Wady Ithm. Ils sont tous à sec. A l'entrée du Wady Gharundel se trouve une petite source peu abondante.

Akabah est un endroit rendu charmant par les palmiers qui y croissent et bordent la mer. La chaleur y est grande. Le 14 et le 15 mai, le thermomètre atteignait 45° à l'ombre.

Revenant vers le nord, nous avons suivi la vallée jusqu'au point B du partage des eaux. Là, obliquant à droite, nous avons pénétré dans les montagnes d'Édom, nous dirigeant vers le mont Hor et Petra.

La position du mont Hor a été déterminée avec le plus grand soin par des observations astronomiques et par de nombreux relèvements magnétiques pris pendant la route. De Petra nous sommes rentrés à Jérusalem par Aïn Weïbeh, Wady Kharar, les hauteurs de Safah, Kurnub, Makhul et Hébron.

LAC DE TIBÉRIADE ET SOURCES DU JOURDAIN.

Grâce aux observations fréquentes et régulières qui ont été faites, pendant notre voyage, au consulat général de France à Beyrouth, par M. Ceccaldi, élève consul, et à bord de l'*Impétueuse,* par les ordres de M. le capitaine de vaisseau de Marigny, commandant cette frégate, nous avons pu déterminer d'une manière exacte la dépression du lac de Tibériade et l'altitude des sources du Jourdain.

Le lac de Tibériade est de 189 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée.

Les sources du Jourdain sont au nombre de trois.

Celle de Tell el Kady, située à la naissance de la vallée même du Jourdain, est à 185 mètres au-dessus de la Méditerranée.

Celle de Banias, qui en est très-rapprochée, mais déjà dans la montagne, a une altitude de 383 mètres.

Enfin celle de Wady Hasbany, qui est à six heures dans le nord des deux premières et près de Hasbeya, sort d'un point de l'Anti-Liban situé à 563 mètres au-dessus de la Méditerranée.

Les points qui se trouvent de niveau avec la mer sont : dans la vallée du Jourdain, un peu au-dessous de Djesir Benat Yakoub, et dans l'Arabah, un peu au-dessous de Dobt el Bogla. De sorte que si une communication s'établissait avec la Méditerranée, toute la partie du Ghor du Jourdain et du Wady Arabah comprise entre le 30° 30′ et le 33° de latitude nord serait immergée.

VOYAGE

DE JÉRUSALEM A DAMAS,

PAR

LA RIVE GAUCHE DU JOURDAIN.

Beyrouth, 25 juin 1864.

Monsieur le Duc,

Conformément au programme tracé d'avance, dont j'avais eu l'honneur de vous faire part, M. Lartet et moi sommes arrivés hier à Beyrouth après un voyage des plus heureux et munis de tous les renseignements désirables. Il m'est agréable de profiter du courrier qui va partir pour vous donner quelques détails sur l'intéressante tournée que nous venons d'achever.

M. Lartet a, je crois, trouvé des éléments utiles, bien qu'entièrement contraires à ceux fournis par Russegger et autres. Je lui laisse naturellement le plaisir de vous les communiquer.

. . . .

Les observations météorologiques ont été suivies avec le plus grand soin pendant tout le temps. J'ai eu la satisfaction de trouver à bord de la frégate *l'Impétueuse* et au consulat de Beyrouth des registres tenus très-régulièrement, et je possède d'excellents éléments de calculs, malgré un accident survenu à mon baromètre à mercure. Grâce à l'anéroïde de M. Lartet, qui a déjà fait ses preuves, et que je soumettrai à des comparaisons avec un étalon dans des conditions de température analogues à celles des observations, je crois pouvoir répondre de la plus grande exactitude.

. . . .

Me permettez-vous, Monsieur le Duc, de copier textuellement les notes que j'ai prises chaque jour pendant mon voyage? Cette manière de vous tenir au courant de mes impressions est sans contredit moins correcte au point de vue du style, mais, d'un autre côté, ne leur laisse-t-elle pas un caractère particulier de vérité? Veuillez donc être assez bon pour franchir rapidement les longueurs, et pardonner les fautes que je crains de copier trop exactement.

. . . .

---

10 juin. — De Jérusalem à Turmus Aya.

A 6 heures 30, nous nous rendons à la porte de Jaffa pour y monter à cheval. Les Adouan[1] y sont en nombre et discutent entre eux d'une manière assez violente. La vieille jalousie d'Abd ul Aziz[2] en paraît la cause. Gablan furieux monte à cheval et disparaît. Ne voulant en rien nous mêler de ces affaires, nous laissons Antoûn pour les arranger, et seuls, sans autres guides que le soleil, la route battue et les quelques mots d'arabe que je connais, nous nous dirigeons vers Naplouse. A 10 heures 45, nous arrivons au village marqué sur la carte Arnoutieh. Là, nous attendons Antoûn, qui arrive bientôt avec le déjeuner. Les Adouan, qui se sont enfin accordés, nous rejoignent en cet endroit, mais Gablan n'est pas avec eux.

Le nom d'Arnoutieh n'est pas connu dans le pays. Le village où nous sommes s'appelle Aïn Yebrud. La carte de Van de Velde porte, dans l'est d'Arnoutieh, un village de ce nom, et dans le nord, un autre du nom de Yebrud. Je pense qu'il y a confusion, et que Aïn Yebrud et Arnoutieh ne doivent faire qu'un. Du reste, les renseignements fournis par les habitants sont absolument conformes à ceux que donne le Guide de Murray.

[1] La tribu des Adouan est celle avec laquelle nous avons eu les relations les plus fréquentes. Composée exclusivement d'hommes intelligents et relativement civilisés, elle est commandée par un guerrier renommé et redouté, Gablan, qui par ses manières douces et prévenantes a su conquérir toutes nos sympathies.

On a peine à se figurer, chez un Bédouin, une réunion aussi complète d'énergie, de tact et de distinction naturelle.

[2] Parent de Gablan.

A 2 heures 15, nous repartions pour arriver à 4 heures et demie à Turmus Aya par la route que nous avions suivie pour aller de Seïloun à Jérusalem.

Les habitants de Turmus Aya paraissent n'avoir jamais vu un Européen. Ils se groupent autour de nous et nous regardent avec curiosité. Les Adouan font merveilleusement la police et les écartent avec énergie. Le contraste est frappant entre les Bédouins à la mine fière et ces fellahin. Les races paraissent aussi différentes que leurs costumes.

---

11 juin. — De Turmus Aya au Wady Zerka.

A 5 heures 20, nous partons sous la conduite des Adouan. Gablan n'a pas encore paru. Tous sont aux petits soins pour nous.

Après avoir traversé la plaine de Turmus Aya, nous laissons à droite le village de Kefr Istuna sur la hauteur, puis, nous engageant dans la montagne, nous atteignons, à 6 heures 45, le village de Jebeïd, remarquable par de grandes citernes et quelques ruines sans forme.

Tant bien que mal, à travers la montagne, sans chemin tracé, par des pentes quelquefois trop roides pour les chevaux, nous arrivons à 8 heures 20 à Aïn Fesaïl. Nous y faisons une halte de vingt minutes, pendant laquelle nos cavaliers d'escorte pillent entièrement un champ de concombres.

Nous reprenons notre route le long du Wady Fesaïl, sur la rive droite duquel se trouve un aqueduc qui fonctionne encore. Passant devant les ruines de Fesaïl, nous coupons la plaine formée à la rencontre du Wady Fesaïl avec le Ghor, puis nous déjeunons à 9 heures 30 dans le lit d'une rivière qui répond au Wady el Abyad de la carte.

Midi 30, repris notre route vers le Jourdain, que nous franchissons au gué de Damieh à 2 heures 20. L'opération n'est pas trop difficile et se termine sans accident à 3 heures 35.

Le Wady Zerka, dont le cours est très-mal indiqué sur la carte de Van de Velde, forme dans le Ghor une vallée large et verte qui court à peu près du nord-est au sud-ouest et vient aboutir au gué de Damieh. A 3 heures 35 nous commençons à la remonter, et à 5 heures 10 nous campons sur le bord du Wady Zerka, non loin de l'endroit où la rivière sort de la montagne.

12 juin. — Du Wady Zerka à Suf.

5 heures 45. Départ. — Les Adouan sont encore privés de leur chef Gablan. Ils sont complaisants, mais leur hardiesse est bien moindre en son absence. Ils marchent lentement, même avec une certaine timidité. A l'endroit où le Wady Zerka sort de la montagne, nous nous trouvons au milieu d'un campement d'Arabes qui nous apprennent que Gablan est arrivé pendant la nuit et qu'il est dans la plaine chez d'autres Arabes. Tout le monde se réjouit et surtout ses hommes, qui ne sont pas habitués à marcher sans lui.

Nous sommes entrés dans la montagne après avoir dépassé le Wady Zerka, par un petit wady que les Arabes appellent Wady el Jah. La pente est rude à escalader. A 8 heures et demie nous arrivons sur une crête d'où nous dominons, d'un côté le Wady Zerka, et de l'autre le Wady Rajib. — Halte d'une demi-heure pour attendre les bagages. A 9 heures nous repartons, mais personne ne connaît la route.

Tandis que chacun donne son avis, arrive Gablan, qui nous conduit par un chemin des plus pittoresques. A partir de ce moment nous ne cessons de traverser une forêt de chênes, des ravins de toute beauté garnis de lauriers-roses qui s'harmonisent très-bien avec la sombre verdure de la forêt. Les tourterelles et les perdrix y abondent.

A 10 heures et demie, halte pour déjeuner au pied d'un beau chêne. Midi 20, départ. — Le pays est toujours aussi beau et bien cultivé en certains endroits.

A 3 heures 10 nous arrivons à Suf. De là, vers l'est, les montagnes sont plus arides. Djerasch, dont nous apercevons le site de loin, ne paraît pas très-boisé.

Gablan a une explication avec Antoûn. Il demande si l'on a douté un seul instant qu'il viendrait, assure qu'il a toujours eu l'intention de nous rejoindre, et que s'il est parti précipitamment, c'est pour punir ses hommes, qui n'osent pas marcher sans lui. La discussion venait positivement de la jalousie d'Abd ul Aziz. Décidément Gablan vaut mieux que lui.

---

13 juin. — Djerasch.

Le chef de Suf et deux de ses parents m'ont été présentés par Gablan. Quant aux mœurs et aux manières, ils paraissent avoir quelques rapports avec Abou Breïsch des Beni Hamida[1]. Ce matin de très-bonne heure une nouvelle et grande discussion a éclaté parmi les Adouan. Abd ul Aziz en était encore le promoteur. Il a appris que Gablan avait l'intention de venir à Beyrouth pour être présenté à M. Outrey[2], et il a monté la tête aux hommes, qui reprochent à Gablan de s'exposer parmi ses ennemis les Beni Sakher Rayan. Peut-être ne sont-ils pas à leur aise quand leur chef est loin; peut-être, plutôt, Abd ul Aziz trouve-t-il mauvais que Gablan jouisse d'honneurs et de priviléges dont il n'aura pas sa part.

A 7 heures du matin, laissant notre camp à Suf, nous partons pour Djerasch, conduits par Gablan, escortés de cinq ou six Adouan, du cheikh de Suf et de ses deux parents. La route que nous suivons en allant n'offre rien de remarquable. A 8 heures 15 nous arrivons à une sorte d'avenue bordée d'une quantité considérable de sarcophages, dont un grand nombre sont entiers mais déplacés. Quelques-uns portent des inscriptions latines en grande partie effacées.

En entrant à Djerasch nous traversons rapidement la ville pour aller joindre l'arc de triomphe du sud et nous placer dans les mêmes conditions que le Guide de Murray. Nous trouvons campés en cet endroit des Arabes de la tribu des Beni Hassan; notre escorte va chercher l'hospitalité chez eux.

Alors commencent nos travaux photographiques et la visite détaillée de toutes les ruines. A 11 heures et demie nous déjeunons à l'ombre d'une colonne du temple du Soleil, puis nous continuons nos travaux, qui durent jusqu'à deux heures. Les ruines de Djerasch sont admirablement et très-exactement décrites par Murray. Il a cependant négligé de parler de la belle

[1] La tribu des Beni Hamida, commandée par le cheikh Abou Breïsch, est sans contredit la plus sauvage que nous ayons rencontrée.

Ces Bédouins n'ont jamais vu d'Européens : leurs mœurs sont des plus primitives; tout les étonne.

Nous n'avons eu néanmoins qu'à nous louer de leurs procédés à notre égard; mais nous les devons certainement, pour la plupart, aux énergiques recommandations de Gablan.

[2] Consul général de France à Beyrouth.

source qui sort dans le lit du ruisseau, en face des bains, de l'énorme vasque qui se trouve dans le lit de la rivière, au nord et en dehors du mur d'enceinte, et de la belle source qu'on y voit sortir de terre; enfin d'un charmant petit monument dont la ruine pittoresque paraît au milieu des arbres sur la rive droite du ruisseau, non loin de cette vasque. Ce monument comporte encore trois colonnes corinthiennes debout. La présence d'un sarcophage double parmi les décombres me donne à penser que c'était un riche tombeau.

En revenant, nous suivons jusqu'à Suf la charmante vallée au fond de laquelle passe le ruisseau de Djerasch. Cette promenade de deux heures est vraiment ravissante. Rien n'est plus beau que ce berceau de lauriers-roses couverts de fleurs qui abritent les eaux limpides du ruisseau. Les montagnes accidentées et boisées forment des premiers plans et des lointains d'un admirable effet.

A *4* heures nous arrivons au camp, après avoir décliné l'aimable invitation que nous fait le cheikh de Suf de nous arrêter chez lui. L'aspect de son village, misérablement bâti, comme tous les villages de la montagne, ne nous y engage pas.

---

14 juin. — De Suf à Melkah.

Singulière journée, difficile à tracer sur la carte et agitée pour nos amis.

A Jérusalem, Gablan m'avait répété souvent que pour aller de Djerasch à Semak il faudrait descendre directement au Ghor, et de là suivre tout naturellement la rive orientale du Jourdain. Quand je lui demandais pourquoi nous n'irions pas par la montagne, il me répondait que la route était triste, tandis que dans le Ghor elle était animée par la verdure et les eaux.

Cette raison, sous laquelle j'en entrevoyais d'autres plus graves, m'avait suffi, et j'avais pris mon parti de cet itinéraire, qui devait remplir trois jours. Hier, Antoùn m'apprend que nous irons à Semak en deux jours, et que nous passerons par Tayibeh, Um Kîs, etc., etc. Je m'en réjouis encore; Gablan est décidé à venir à Beyrouth avec nous et deux de ses hommes. Il résiste bravement aux inquiétudes de sa tribu, qui le voit avec peine sur le point de franchir le pays de ses ennemis, les Beni Sakher Rayan. Il répond hardiment que la chose le regarde et qu'il s'arrangera.

Ce matin, à 5 heures 30, adieux véritablement touchants aux Adouan, qui nous ont toujours bien guidés et nous ont constamment témoigné beaucoup d'égards. A 5 heures 35, nous partons avec Gablan, ses deux acolytes et quelques cavaliers de Suf, que Gablan traite en maître. La chose est heureuse pour nous, ils n'en sont que moins ennuyeux.

A 6 heures 45, halte de vingt minutes à la mare d'Abbin pour attendre les mulets. Ce nom nous surprend; il indique clairement que nous ne sommes pas sur la route de Tayibeh, où cependant, d'après Antoûn, nous devions aller coucher. Nous continuons. Jusque-là nous avons traversé un pays entièrement boisé, frais et charmant. Bientôt la forêt cesse avec les hauteurs, et sous nos pieds se déroule un plateau aussi cultivé qu'étendu; à droite, on distingue le massif du Haurân, et au nord, le Djebel ech Scheikh avec sa cime neigeuse.

Les deux compagnons de Gablan ont déjà emprunté les vêtements des moukres et se sont déguisés en bachi-bouzouks en les combinant avec les leurs. A la dernière crête de la montagne, à l'endroit appelé Eidûn, nous faisons une autre halte pour attendre les mulets. Le cheikh de Suf et ses hommes en profitent pour prendre congé de nous; on leur donne un bakhchich raisonnable; ils réclament naturellement, essuient de nouveau la fierté de Gablan et se retirent.

En ce moment, Gablan lui-même se déguise en je ne sais quoi, qui n'est ni turc, ni arabe, ni européen, mais qui tient de ces trois costumes, puis nous partons. Par un wady à pente assez douce nous arrivons sur le plateau, et à 9 heures 30 nous passons devant le village d'El Husn. Nous sommes de plus en plus convaincus que nous faisons un grand détour. De là, nous nous dirigeons vers le nord quart nord-ouest environ de la boussole et atteignons en une heure le village d'Irbid. D'après cela, la carte est défectueuse, puisqu'elle place Irbid dans le nord-est d'El Husn.

En traversant Irbid, Gablan aperçoit quelques Arabes de ses ennemis qui le connaissent certainement. Sa frayeur prend de grandes proportions. A l'abri de son déguisement, il presse le pas de sa jument. Bientôt il croit voir au loin des cavaliers qui le suivent; il double le pas; on affirme qu'ils sont six. Nos trois Adouan et Antoûn vont de plus en plus vite. M. Lartet et moi attendons pour couvrir la caravane, qui reste abandonnée à deux kilomètres

en arrière. A partir de ce moment, nous marchons à côté des mulets, sans avoir la moindre nouvelle de nos amis. Les Arabes qui nous poursuivent ne nous rejoignent pas : ils sont imaginaires. Nous en rencontrons quelques-uns qui viennent vers nous : les uns passent, les autres se bornent à adresser des questions aux moukres.

L'inquiétude de Gablan nous empêche de nous arrêter, et depuis le matin nous n'avons pris qu'une tasse de café. Nous franchissons plusieurs villages, que je suppose être ceux que la carte de Van de Velde nomme Beït er Ras, El Hureïmeh, etc. Cette partie de la carte nous paraît très-défectueuse; mais le temps nous manque pour prendre des éléments de rectification. A Irbid, nous n'avons pu nous arrêter un seul instant pour examiner les ruines du château, sur la hauteur; celles d'une grande vasque, et un gros sarcophage de basalte qui se trouve sur la route.

Vers 3 heures et demie, nous rencontrons un de nos trois Adouan, qui nous attend sous un arbre, avec un moukre et deux ou trois mules qui étaient en avant. Il nous annonce que nous allons coucher à Um Kîs; au dire d'un passant, nous en sommes encore à deux heures et demie. Vers 4 heures, à un croisement de route, nous rencontrons deux cavaliers qui nous annoncent qu'Antoûn et ses compagnons sont au village voisin. Ce village s'appelle Melkah; il n'est pas marqué sur la carte, mais se trouve un peu dans l'ouest de Semmah, que nous avons parfaitement reconnu, ainsi qu'Ibder. A 4 heures et demie, nous arrivons à Melkah. Antoûn y est, en effet; mais Gablan et son compagnon, se trouvant peu en sûreté, ont pris un guide et ont continué vers Semak. Hassa, l'Adouan qui est resté avec nous, conserve son déguisement, prend pour la circonstance le nom de Mustapha, se couche sous la tente et n'en sort plus.

En somme, nous marchons depuis 5 heures 35 du matin, ne nous étant arrêtés qu'une fois pendant vingt minutes à Abbin. A 5 heures un quart, nous nous mettons à table pour la première fois de la journée. Les habitants de Melkah sont encore plus sauvages que ceux de Turmus Aya; ils nous regardent avec ébahissement. Voyant allumer des bougies, ils demandent comment on fait pour y introduire l'huile. Ce sont des misérables fellahin qui n'ont jamais rien vu hors de leur pauvre hameau.

15 juin. — De Melkah à Semak.

Nuit admirablement employée à dormir. A 3 heures 45, nous sommes debout, mais grâce à la lenteur des moukres, nous ne partons qu'à 5 heures et demie. Un seul guide à pied nous accompagne. Hassa conserve son déguisement, qui l'embarrasse beaucoup. Le chemin que nous suivons n'offre rien de remarquable; quelques beaux caroubiers nous ombragent de temps en temps.

A 7 heures 15, nous arrivons à Um Kìs. La première chose qui nous frappe est une immense quantité de sarcophages de basalte et de cavernes sépulcrales. Les entrées de plusieurs de ces grottes, naturelles pour la plupart, ont été régularisées par des constructions de pierres basaltiques taillées. Elles sont fermées par des portes épaisses de basalte taillé et sculpté. Elles pourraient tourner, si la terre accumulée à leur partie inférieure ne les en empêchait.

Les linteaux des entrées de cavernes sont généralement sculptés. L'un porte trois bustes romains, un autre une simple couronne à son milieu; d'autres sont ornés de la sculpture la plus répandue sur les sarcophages, et qui consiste en deux rosaces à cinq ou sept feuilles, entre elles une couronne de laurier dont les rubans forment guirlande.

Quelquefois, les deux fleurs qui forment rosace ne sont pas semblables[1]. Indépendamment des sarcophages, la roche du sol est creusée en plusieurs endroits pour en remplir l'usage.

Presque tous les sarcophages sont sculptés; aucun ne porte d'inscription. L'ornementation la plus commune est celle dont j'ai déjà parlé.

Un grand sarcophage, dont l'une des extrémités est cassée et usée, porte sur une de ses faces cinq figures grossièrement travaillées. Trois d'entre elles représentent des enfants nus tenant des guirlandes. Entre ces enfants, et au-dessus de chaque feston de la guirlande, sont deux têtes de plus grande dimension.

Un autre sarcophage, orné sur une de ses faces des deux rosaces et de la couronne de laurier, porte, sculpté à l'une de ses extrémités, sur la petite

[1] M. Lartet a fait de tous ces détails des dessins qui en donnent parfaitement l'idée. Je n'ai jamais tant regretté de ne pas avoir de papier photographique préparé; j'étais loin de m'attendre à des choses aussi intéressantes.

face, un buste de femme dont la figure est détruite. La main droite est posée à plat sur la poitrine.

Nous trouvons un autre sarcophage avec les enfants nus et les grandes têtes interposées. Sur ce dernier les sculptures ont un relief très-prononcé et font le tour du sarcophage, qui est brisé fraîchement en trois morceaux.

Un couvercle de sarcophage porte deux têtes de bœuf aux cornes desquelles est attachée une guirlande qui les unit.

Dans certains endroits les sarcophages semblent avoir conservé leur arrangement primitif. Ils sont placés à côté les uns des autres et enfouis dans la terre qui affleure leur partie supérieure. Ils sont privés de leurs couvercles et remplis de terre.

A l'ouest de cette ville des morts se trouvait la ville des vivants, établie sur un plateau dominant que surmonte un monticule.

Dans les talus de ce monticule ont été creusés les emplacements de deux grands théâtres, dont l'un, entièrement ruiné, fait face au nord. On en pourrait compter les gradins. Les voûtes d'entrées sont bien conservées; la base du *proscenium* existe encore, mais sans aucune trace d'ornementation.

Le second théâtre fait face à l'ouest. Il a beaucoup moins souffert que le premier; ses murailles extérieures sont en partie debout. Les gradins, presque intacts, sont divisés en deux étages par une terrasse d'environ deux mètres de largeur. Cette terrasse communique par plusieurs portes avec un corridor voûté qui circule sous le premier étage autour du théâtre et conduit à l'extérieur.

Au nord du monticule et en contre-bas gisent des ruines étendues mais sans forme.

Une grande rue court de l'est à l'ouest et passe devant le théâtre le plus ruiné; son état de conservation est déplorable; dans toute sa longueur, environ un kilomètre, on remarque les traces d'une double colonnade à chapiteaux corinthiens d'un travail médiocre.

A environ cinq cents mètres à l'ouest du théâtre on rencontre une rue perpendiculaire à la première qui passe devant le deuxième théâtre. Dans l'angle de ces deux rues se trouvent les ruines d'un important édifice, temple ou église, entièrement écroulé et dont les colonnes gisent à côté de leurs bases. Avec du temps et quelques déblais on en pourrait compter le nombre. J'estime qu'il

s'élevait à seize pour les grands côtés et huit pour les petits. Le travail de ce monument paraît soigné ; quelques moulures fort bien conservées sont délicatement finies. La muraille qui forme le soubassement et se continue le long de la rue transversale jusqu'au théâtre de l'ouest est d'une belle conservation ; sur une partie de sa longueur elle est masquée par des chambres voûtées également en bon état.

La grande rue était dallée en basalte. Sur plusieurs points ce dallage existe encore et porte les traces laissées par les roues des chars. En dehors de la porte de l'ouest s'étend une construction longue et étroite, dont les pierres en désordre forment une sorte de chaussée, longue d'environ cinq cents mètres.

Au bout de cette construction se présente un monceau de ruines, parmi lesquelles on remarque de nombreux débris de fortes colonnes corinthiennes. Était-ce un temple, un palais ? La construction longue était-elle une avenue couverte ou une suite de maisons basses et uniformes ? Ses matériaux sont des plus simples, on n'y voit ni moulures ni colonnes.

Au delà de ces dernières ruines se trouvent encore quelques sarcophages de basalte, pour la plupart sans sculpture.

En somme, la ville dont nous venons de parcourir les restes, et que l'on s'accorde à identifier avec l'ancienne Gadara, devait être importante. Elle occupait une position rendue forte par la nature du terrain, et agréable par la vue, qui s'étend à la fois sur le lac de Tibériade et sur la belle vallée du Hieromax.

Bien qu'à l'exception des deux théâtres, aucune ruine ne soit debout, on pourrait relever le plan de quelques-unes, mais il faudrait y consacrer plus de temps que nous ne pouvons le faire.

A 9 heures 15 nous reprenons nos chevaux pour descendre vers le lac. Nous traversons une immense coulée de basalte. En arrivant au bas de la montagne nous sommes rejoints par quatre cavaliers d'Akil Agha[1], envoyés

[1] Akil Agha est un chef puissant qui commande le vaste territoire à l'ouest du lac de Tibériade. D'un esprit droit et élevé, il a su, par ses seules qualités personnelles, se créer cette position, dont le gouvernement turc a vainement essayé plusieurs fois de se montrer jaloux. Entièrement dévoué à la France, il a, en 1860, employé toute son énergie à prévenir les massacres dont étaient menacés Jérusalem et ses environs.

Un grand nombre de chrétiens lui doivent la vie. L'Empereur, à cette occasion, lui a fait remettre par le consul général de Beyrouth la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

à notre rencontre. Avec eux nous traversons, à 10 heures, le Yarmuk (Hieromax), très-beau cours d'eau qui se jette dans le Jourdain à environ trois kilomètres au sud du lac Bientôt nous sommes rejoints par dix autres cavaliers, qui nous accompagnent avec force *fantasia* jusqu'à Semak, où nous arrivons à 11 heures 15 minutes.

Le chef des cavaliers nous invite à entrer sous sa tente. Gablan et son compagnon sont présents. Arrivés depuis hier soir, ils ont repris leurs costumes bédouins. Sous la tente on échange tous les compliments d'usage. La France y est en grand honneur. Le chef des cavaliers me remet une lettre de l'agha, et je lui donne le fusil que M. le duc de Luynes m'avait remis à son adresse et que tout le monde admire.

Le lac de Tibériade se présente bien. Ses eaux vertes sont douces et agréables à boire. Une bonne brise en ride la surface, mais la lame n'est pas grosse.

En ce moment, Antoûn et Nicolas réunissent leur littérature pour répondre dignement en langue arabe à l'aimable lettre d'Akil Agha.

A 6 heures, nous prenons un excellent bain dans le lac.

Au moment où nous rentrons sous ma tente, Track[1] est cause d'un grand malheur. Il renverse le baromètre disposé pour les observations de toutes les heures. L'instrument se casse, et comme je n'ai plus de tubes de rechange, il nous manquera absolument. Heureusement, M. Lartet a son anéroïde, que nous comparerons à Beyrouth dans les mêmes conditions de température que les observations, et comme la différence des niveaux n'est pas très-grande, les erreurs ne seront pas appréciables.

---

16 juin. — De Semak à Djesir Benat Yakoub.

A 5 heures 25, départ. Le cheikh Hadaya, qui commande les hommes d'Akil Agha, nous accompagne pendant environ une heure et demie avec trois cavaliers. Au moment de la séparation, il refuse l'argent qu'on veut lui

[1] Beau et bon chien d'arrêt qui a suivi son maître à pied pendant tout le voyage, et n'a cessé de mériter par son courage inébranlable les caresses les plus affectueuses.

donner, et ne l'accepte que pour ses cavaliers. Il le remet aussitôt à l'un d'eux. C'est du reste un homme charmant, qui ne manque pas de distinction sous son costume bédouin.

La route, jusqu'au nord du lac sur la rive orientale, est un sentier uni entre la montagne et l'eau. La plaine a environ un kilomètre de largeur sur toute la longueur. Elle est cultivée en partie. Dans les endroits abandonnés, le doûm [1] abonde.

Quand on a dépassé la hauteur de l'embouchure du Jourdain, on se trouve dans un marécage où les chevaux enfoncent et marchent difficilement. L'eau courante est très-abondante dans cette partie.

Bientôt nous atteignons Et Tell, misérable village composé de huttes et situé sur une hauteur volcanique.

A partir de ce moment, le fleuve est encaissé et l'on ne peut en suivre le cours. Nous gravissons les montagnes de la rive gauche. Elles sont exclusivement basaltiques. Le sentier, à peine tracé, est encombré de blocs de basalte contre lesquels les chevaux se heurtent à chaque instant. Le pays est fort triste, il est quelquefois couvert de maigres moissons, que ramassent de misérables fellahin; partout ailleurs il est envahi par les chardons et les herbes sauvages. A 11 heures 20, nous sommes au point culminant de la montagne. Nous y faisons une halte pour déjeuner sous un arbre isolé.

A 2 heures 12, nous repartons. Le chemin est aussi triste jusqu'à 3 heures et demie, puis nous entrons dans une grande et large vallée où les eaux courantes réjouissent la vue. Elle nous conduit jusqu'au Djesir Benat Yacoub, où sont plantées nos tentes sur le bord du Jourdain. Le lieu est très-pittoresque. Le pont avec ses trois arches ogivales et sa tour bizarre sont d'un bel effet.

---

17 juin. — De Djesir Benat Yakoub à Banias.

A 5 heures, nous partons, laissant derrière nous les bagages que l'on n'a pas encore commencé à charger. Nos trois Adouan nous accompagnent; mais pas plus eux qu'Antoûn ne connaissent la route. Il en résulte que nous

[1] Arbre épineux très-commun également autour de la mer Morte.

allons à l'aventure, et que nous mettons sept heures vingt-cinq minutes pour effectuer un trajet qui demande six heures.

Décidément nous ne conseillerons à aucun voyageur de prendre la rive gauche du Jourdain. Pour éviter les marécages, on est obligé de monter sur les plateaux arides, couverts de morceaux de basalte, qui rendent difficile la marche des chevaux.

Le village d'Alleïkah et le wély qui l'avoisine nous paraissent très-mal marqués sur la carte de Van de Velde; nous y sommes arrivés après avoir marché deux heures à l'est-nord-est sur une route tracée qui doit se rapprocher beaucoup de celle de Damas. Une tribu d'Algériens y était campée. Là, nous avons changé notre direction, et tantôt à travers les herbes sauvages, tantôt par un sentier à peine tracé, nous sommes arrivés vers 11 heures sur le bord du plateau qui domine la plaine de Banias et le lac de Houleh. Cette partie de la route est moins triste.

Contournant la montagne, nous étions à 11 heures et demie à Aïn Fit, et à midi 20 à la grotte de Banias. Après avoir bu de l'excellente eau de la source, nous sommes allés déjeuner sous les oliviers au bord de la rivière, où, une heure plus tard, les bagages et les tentes nous rejoignaient.

Les villages d'Aïn Fit et de Banias sont exclusivement habités par des musulmans. Ils ont un singulier aspect, parce que chaque maison est surmontée d'une cabane de feuillage qui sert de demeure d'été. Banias est un endroit très-frais et très-pittoresque. Les nombreuses eaux qui y circulent donnent une extrême gaieté au paysage. Les sources n'ont de remarquable que leur abondance. Elles sortent du rocher en dessous de la grotte et sans chute. Observations météorologiques toutes les heures jusqu'à 8 heures du soir.

---

18 juin. — Tell el Kady.

Laissant nos tentes à Banias, nous partons, à 5 heures 40, pour Tell el Kady, où nous passons la matinée jusqu'à midi. Observations météorologiques toutes les heures. Il faut cinquante minutes pour faire le trajet. A 1 heure, nous sommes rentrés au camp, et à 2 heures nous partons pour le château de

Banias. Après une heure de montée assez rude, nous y arrivons pour constater l'exactitude de toutes les descriptions qui en ont été faites.

---

19 juin. — De Banias à Hasbeya.

A 5 heures, nous partons sans nous préoccuper des bagages, qui doivent se rendre directement à Hasbeya, tandis que nous allons passer la journée à la source du Wady Hasbany pour y faire des observations barométriques. Il est 9 heures 45 quand nous arrivons à cette source, après avoir suivi pendant environ une demi-heure la fraîche et délicieuse vallée de Hasbany. Le site de la source est charmant. Les platanes, les peupliers, les lauriers-roses et les oliviers mêlent heureusement leurs nuances. Nous nous établissons sur une terrasse qui domine la source et la cascade. Nous y déjeunons, et la journée se termine par un *kief* complet, interrompu seulement, toutes les heures, par les observations météorologiques.

M. Lartet se rend aux puits de bitume, dont il constate la présence au nombre de vingt environ. Ils ont un mètre de diamètre et ne renferment actuellement que des traces de bitume.

A 5 heures, nous remontons à cheval pour rejoindre notre camp, établi près d'une fontaine à l'est de Hasbeya. Nous traversons la ville pour y parvenir. Des maisons en ruines rappellent encore les massacres de 1860. Le camp est encombré de curieux des deux sexes et de tous les âges. Ils sont chrétiens pour la plupart, et leur accueil souriant, l'aisance des femmes contrastent singulièrement avec les mœurs sauvages que nous laissons derrière nous. Je retrouve les costumes et l'apparence générale du Liban, bien que nous ne soyons encore que dans l'Anti-Liban.

---

20 juin. — De Hasbeya à Racheya.

A 5 heures 20, nous abandonnons notre charmant campement, où nous avons été surpris de n'être pas dévorés par les moustiques, comme il nous arrivait depuis plusieurs jours. La conséquence en a été un excellent sommeil.

Traversant de nouveau la ville, nous sommes revenus aux sources pour y

rejoindre la route. Après avoir parcouru un pays aride, mais accidenté, pendant environ trois heures, nous arrivons à une plaine plus riante, et à 9 heures 55 nous nous arrêtons pour déjeuner au village druse de Bikiyifeh.

A 1 heure 25, départ, après une bonne sieste, et, à 2 heures 10, arrivée à Racheya, dont les maisons sont encore en ruines depuis les événements de 1860. Les habitants en sont ennuyeux au dernier point. Ils semblent n'avoir jamais vu d'Européens, et se groupent en masse autour de nos tentes avec cet air stupide et agaçant particulier aux badauds. Pendant tout le voyage nous n'avons jamais vu une population aussi désagréable. Et cependant ils sont bien inoffensifs; ils prennent la fuite comme les chiens dès qu'Antoûn fait mine de ramasser une pierre pour la leur jeter.

Nos trois Bédouins, dont les types sont bien différents des leurs, excitent leur curiosité au dernier point. Il en est de même de l'appareil photographique, que je n'ai point exhibé sans le voir bientôt entouré de plus de trois cents imbéciles.

---

21 juin. — De Racheya à Damas.

4 heures 35 : nous partons, laissant derrière nous tout notre bagage, qui n'arrivera que demain à Damas. Un seul mulet nous accompagne, portant nos deux cantines.

Toute la première partie de la route est dans les montagnes. Le pays est sauvage et très-peu cultivé. Nous rencontrons un immense convoi de chevaux que l'on conduit en Égypte. Vers 9 heures, nous sortons de la dernière gorge pour arriver sur un plateau mamelonné, et enfin, à 10 heures 15, nous nous arrêtons pour déjeuner à l'ombre de quelques arbres et sur le bord d'un charmant ruisseau. Nous sommes près de Katana. A midi 45 nous repartons. Une marche en plaine de trois heures cinquante minutes nous conduit à la porte de l'hôtel.

Séjourné à Damas jusqu'au 24 au matin. Partis en diligence pour Beyrouth, où nous arrivons le 24 à 6 heures 30 du soir.

COMPTE RENDU

DU VOYAGE DE TRIPOLI A PALMYRE.

Beyrouth, 23 octobre 1864.

Monsieur le Duc,

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en informer par mes précédentes lettres, j'ai dû attendre pour me rendre à Palmyre la fin des grandes chaleurs et le moment où les Bédouins, quittant leurs campements aux environs de Homs, se répandent vers l'Euphrate, et rendent par leur présence une sécurité relative à cette partie du désert.

Dès les premiers jours de septembre, mes travaux résultant du dernier voyage étant terminés, je m'occupai activement des préparatifs de mon nouveau départ. Le 12 septembre j'expédiais par terre ma caravane à Tripoli, et le 15 je la rejoignais par le paquebot des Messageries impériales, le *Danube* ayant ainsi franchi en quatre heures de traversée la distance de Beyrouth à Tripoli, qui n'exige pas moins de dix-huit heures en suivant la côte à cheval.

J'avoue que j'entreprenais avec joie et confiance cette intéressante excursion, dans la réussite de laquelle j'avais placé tout mon espoir. Les bonnes raisons ne manquaient pas pour m'y encourager. J'avais auprès de moi M. Fouët, aspirant de la marine, que M. le capitaine de vaisseau de Marigny, commandant la frégate *l'Impétueuse*, en station à Beyrouth, avait gracieusement autorisé à m'accompagner, et qui n'a cessé de justifier jusqu'à la fin les bonnes recommandations dont il avait été l'objet de la part de ses supérieurs. Mon drogman était Antoûn Nicolaï, ce même homme à la

fois intelligent, sage et hardi, dont vous avez apprécié toutes les qualités pendant votre remarquable voyage, et avec lequel on peut entreprendre de grandes choses. Enfin des instruments en bon état et un chronomètre réglé avec le plus grand soin, me permettaient de compter sur l'exactitude de mes observations.

En débarquant à Tripoli je trouvai sur la plage M. Guillaume Rey, que j'avais eu le plaisir de connaître à Paris, que j'avais revu dernièrement à Beyrouth, et en compagnie duquel je me félicitais de faire ma première étape. Sa mission le conduisait dans la montagne des Ansarieh, et l'obligeait, comme la mienne, à passer le pont du Nahr el Kebir.

Sans perdre un temps précieux, nous montions à cheval à 10 heures du matin; le soir nous campions près du Wély de Cheikh Ayasch, à environ six heures dans la plaine au nord de Tripoli, et le lendemain je continuais jusqu'à Kalaat el Hossn, après avoir échangé des souhaits sincères de bonne réussite avec M. Rey, qui faisait route vers le nord.

Une marche de cinq heures nous conduisait, avant midi, à ce magnifique château du moyen âge, que j'ai visité avec le plus grand intérêt et dont j'ai pu vérifier la position astronomique. J'ai eu la satisfaction de la trouver conforme à celle que lui avait assignée M. le capitaine Mansell, de la marine britannique, sur sa carte des côtes de Syrie.

Dans la soirée du troisième jour, 17 septembre, nous campions sous les murs de Homs. Là nous devions prendre de nouveaux arrangements pour pousser plus avant; là aussi nous attendaient des péripéties sans nombre.

Le privilége de conduire les voyageurs à Palmyre a toujours appartenu aux Arabes Mizrab, fraction importante de la tribu des Sbah, laquelle est elle-même une grande division de la tribu si noble et si puissante autrefois des Anézé.

Les Anézé ne reconnaissent plus aujourd'hui de chef suprême, et leur nom n'est qu'un souvenir sans valeur de leur antique renommée. Chaque fraction vit indépendante, souvent même divisée à l'intérieur, en guerre avec ses voisins et pourchassée par le gouvernement turc, dont le but constant est de les soumettre à l'impôt.

Au moment dont je parle, les Sbah, écrasés sous les coups du général Emin-Pacha, avaient déjà fui vers l'Euphrate, laissant derrière eux le

désert entièrement abandonné, et n'ayant à Homs ou aux environs d'autre représentant que Midjwell, frère de leur chef Mohammed, et que des circonstances toutes particulières laissent jouir d'une protection et de priviléges spéciaux.

Malgré sa bonne volonté, Midjwell était impuissant à nous conduire seul à Palmyre. Une escorte était indispensable et ne pouvait être fournie que par un certain Farès, chef des Hossani, campés à trois heures de Homs.

Le cheikh Farès jouissait, il y a quelques années, d'une puissance et d'une considération relatives. Des échecs successifs et des pertes considérables, que lui ont fait éprouver alternativement les Sbah et les troupes du Sultan, l'obligent à courber la tête; mais il n'est point difficile de voir en lui l'homme qui cède temporairement à la force et se relèvera quand le moment sera venu.

Dans ces conditions, Farès ne pouvait accepter avec empressement les propositions de Midjwell, auquel il était heureux de reprocher sa faiblesse.

Je n'entreprendrai pas, Monsieur le Duc, de vous faire partager toutes nos émotions résultant de cette discussion. Chaque heure apportait une nouvelle complication à l'état de choses. Nous avions besoin des deux chefs, l'un représentant le droit, l'autre la force.

Pendant cinq jours j'ai dû désespérer de leur entente, et, par suite, de notre voyage à Palmyre. Enfin, un dernier effort, auquel tout le monde prit part, amena un arrangement inespéré dans la journée du 22 septembre, et le soir, à 4 heures, nous avions la satisfaction de voir arriver notre escorte, composée de soixante-dix Bédouins armés de fusils à mèche et montés deux à deux sur des dromadaires. Le coup d'œil, bien pittoresque par lui-même, l'était rendu plus encore par l'assurance du départ pour le lendemain. Avec l'espoir, la joie était revenue sur tous les visages, et le soir nous nous endormions comme si nous étions déjà sur cette route, si difficile à entreprendre.

L'illusion ne devait pas être de longue durée. A 11 heures, un bruit inaccoutumé nous réveillait en sursaut, et bientôt j'apprenais qu'une complication d'une autre nature entravait encore nos projets. La nouvelle venait d'arriver qu'un parti de cinq cents cavaliers du Haurân[1] avait, dans la matinée, fait une invasion jusqu'à six heures de Homs, pillé plusieurs villages, emmené tous les

[1] Ces cavaliers appartenaient aux tribus des Rawallah et des Ouled Ali.

bestiaux et tué quelques habitants qui avaient tenté de se défendre. Le commandant militaire de Homs faisait monter ses hommes à cheval, partait avec deux pièces d'artillerie à la poursuite des pillards, et nous priait de suspendre nos projets jusqu'à son retour.

La journée du lendemain nous parut longue jusqu'au moment où les troupes rentraient en ville après n'avoir rien vu, ce qui était facile à prévoir. Le ghazû (c'est ainsi qu'on nomme ces expéditions qui n'ont d'autre but que le vol) avait repris la direction du Haurân. Dès lors il n'était plus à craindre pour nous, et nous dûmes de nouveau penser à notre départ. Malheureusement, ce retard avait eu pour effet de brouiller encore nos deux chefs; tous les arrangements antérieurs étaient sérieusement brisés, et je crus positivement que le ciel était contre nous.

Enfin, après une discussion sans nom, des cris indescriptibles qui ne durèrent pas moins de six heures, et que surmontèrent des arguments que j'ignore, nous partîmes le 24 septembre, à 4 heures du soir, pour aller camper à Zukera, village situé à sept milles de Homs, sur la route de Palmyre.

Je n'en croyais pas l'évidence, et cependant nous étions bien partis. Dès ce moment nous n'avions plus à redouter que les ennuis inséparables d'une escorte nombreuse, ennuis largement compensés par le plaisir inespéré d'accomplir notre mission.

Vous me permettrez, Monsieur le Duc, de ne pas entrer ici dans tous les détails de la route. Ils feront l'objet d'un itinéraire que j'aurai l'honneur de vous adresser à part, et je me bornerai à vous signaler les incidents principaux de notre voyage.

Le 25, à 8 heures du matin, nous arrivions à un vallon verdoyant au fond duquel coule une source abondante, et qui sert généralement de campement d'été aux Sbah. C'est la dernière eau courante que l'on rencontre jusqu'à Palmyre. L'endroit s'appelle Aïfir. Là, deux routes s'offrent au voyageur, l'une, qui incline légèrement vers le nord, suit les plateaux élevés, c'est la route des caravanes; l'autre, au contraire, va chercher un peu au sud la grande plaine qui s'étend vers le Haurân. Elle est plus courte, mais moins sûre.

Il n'en fallait pas tant pour soulever une violente discussion parmi les gens

de notre escorte. Les partisans de la route du sud crièrent plus fort que leurs adversaires et eurent par suite l'avantage.

Le soir, nous campions au bord de la plaine, au fond d'un petit ravin où nos tentes devaient être assez bien dissimulées pour ne point attirer l'attention des maraudeurs. La nuit fut bonne, mais très-froide.

Le lendemain au petit jour nous reprenions notre marche vers l'est. Bientôt on signale un ghazû de l'autre côté de la plaine. Grand émoi parmi notre escorte; tous les regards sont dirigés vers le point indiqué.

Peu après nous traversons les traces toutes fraîches laissées par les chevaux et le bétail. Plus de doute, le ghazû est très-nombreux, il a passé à moins d'un kilomètre de notre camp, probablement une heure avant notre départ. Graduellement notre direction incline vers la gauche, les dromadaires pressent le pas, et cette fois, sans observation de personne, nous nous enfonçons dans les collines pour aller rejoindre la route des hauteurs que nous eussions mieux fait de prendre la veille.

Jusqu'à Palmyre aucun incident particulier n'a interrompu la monotonie de notre route, et je ne puis vous signaler que deux points m'ayant semblé offrir quelque intérêt. L'un auquel nous sommes parvenus le 27, à 3 heures après midi, répond au nom de Ghûr Bûto Ala. C'est un tertre d'environ quarante mètres de hauteur. Son sommet est couronné de tombes arabes au milieu desquelles gisent de grosses pierres cubiques. M'étant approché, j'ai trouvé, étendue à terre et brisée, une colonne de grande dimension, à chapiteau corinthien, et les traces de quelques autres. Le tout est extrêmement bouleversé, et il serait difficile de définir le monument dont j'indique les restes. Il devait avoir une certaine importance, bien que la plate-forme du tertre soit de peu d'étendue.

Le lendemain, à 11 heures du matin, nous passions devant des grottes artificielles creusées dans le flanc méridional du Djebel el Abyad. La disposition de notre temps ne nous ayant pas permis de nous y arrêter alors, je formai le projet d'y venir camper au retour, et vous me permettrez, Monsieur le Duc, de copier dès à présent les notes que j'y ai prises lors de cette visite minutieuse.

Cet endroit est nommé El Ala Halyat par les Arabes, qui prétendent pouvoir y loger trois mille moutons. Le chiffre est évidemment exagéré. Les cavernes

se composent de chambres creusées avec soin dans la paroi verticale de la montagne, formée en ce point de calcaire blanc.

Dans chaque chambre on remarque des niches régulières de dimensions variables et dont il m'est impossible de préciser l'usage. Au fond, se trouve une banquette, quelquefois deux, rappelant les banquettes destinées à recevoir les sarcophages dans les tombeaux. Dans un coin de l'une de ces chambres est creusé un trou cylindrique, large et peu profond. Serait-ce un foyer ?

J'ai compté cinq chambres au rez de chaussée, deux au-dessus et une à un étage supérieur. Elles ont toutes une fenêtre. La plus grande n'a pas plus de quatre ou cinq mètres de côté.

A droite de l'ensemble, un escalier extérieur permet de monter à une autre chambre quadrangulaire plus régulièrement taillée et cimentée avec soin. Sur chacun des côtés, en exceptant celui de la porte, est un grand sarcophage creusé dans le roc même. Une autre chambre semblable paraît avoir été commencée un peu plus haut sans avoir été terminée.

Ce qui enlève à ces constructions l'apparence exclusive d'une nécropole, ce sont deux immenses citernes creusées dans le roc et cimentées à l'intérieur. Leurs orifices sont sur la plate-forme qui se trouve à 1 mètre 20 en contre-bas des seuils des portes du rez-de-chaussée.

Deux pierres formant saillie en guise de mâchicoulis et établies à la partie inférieure d'une fenêtre du premier étage directement au-dessus de l'une de ces citernes, permettaient d'y puiser de l'eau sans descendre. Elles ne pouvaient avoir un but de défense, car elles ne correspondent à aucune ouverture donnant accès à l'intérieur.

Le tout domine un ravin assez profond.

Je regrette que mon peu d'expérience en pareille matière ne me permette pas d'émettre une opinion. Je dois me borner à la description ci-dessus, que je me suis efforcé de rendre aussi fidèle que possible. Oserai-je cependant ajouter que je crois voir dans les cavernes d'Ala Halyat l'union d'une habitation et d'un tombeau? Qui a pu creuser ainsi sa demeure dans le roc? A quelle époque doit-on en rechercher l'origine? Les Bédouins ne nous l'apprendront pas. Pour eux, c'est une ville des Beni Ghlal, tribu légendaire, dont le nom revient à chaque instant dans leurs contes.

Un peu plus loin, ils montrent les sépultures de ces mêmes Beni Ghlal. Ce

sont des tombes ressemblant absolument pour la forme et la disposition aux tombes arabes modernes, et n'en différant que par leurs dimensions colossales. Deux d'entre elles n'ont pas moins de dix mètres de long, et les Bédouins ont soin de faire remarquer qu'il n'y a qu'un corps dans chacune.

Enfin, le 28 septembre, à 7 heures du matin, nous entrions dans le défilé qui précède immédiatement Palmyre, nous préparant à ces grandes émotions qui saisissent le voyageur au moment où il découvre ces importantes ruines. Je dois dire que mon enthousiasme fut moins grand que je ne m'y attendais; il fut du reste diminué encore par une circonstance imprévue de nature à détourner toute notre attention.

Nous étions encore à dix minutes du point d'où l'on embrasse tout le panorama, lorsqu'un enfant informa nos Arabes qu'un ghazû, arrivé le matin, se reposait auprès de la source où il faisait boire le bétail volé pendant la nuit. L'occasion était belle pour voler des voleurs. Les mèches des fusils sont allumées, notre petite troupe s'avance en silence, nous la suivons en curieux. Au moment où elle arrive au point culminant du défilé, on reconnaît un troupeau d'environ deux cents dromadaires, surveillés par quelques cavaliers descendus de leurs montures et se livrant au plus paisible repos. Aussitôt des cris sauvages sont poussés par les nôtres. Ils se précipitent à toute vitesse vers les infortunés, qu'achèvent de mettre en déroute complète quelques coups de fusil tirés en l'air. Les dromadaires effrayés s'enfuient à travers les ruines; leurs surveillants, abandonnant tout, disparaissent au plus grand galop de leurs juments. Pendant un quart d'heure, c'est une course désordonnée avec accompagnement de hurlements et de détonations. Enfin le calme revient. On compte les prises, qui se bornent à environ une dizaine de dromadaires; le reste est parvenu à s'échapper. Dès lors, commence une bruyante discussion entre les capteurs; puis on s'explique. Il est reconnu que ces dromadaires appartiennent à de bons marchands de Damas qui viennent de les acheter à des Arabes amis, et qu'ils doivent être rendus.

Voilà donc beaucoup de bruit pour un résultat nul; mais le spectacle a réellement été des plus curieux.

D'après nos conventions, nous pouvions passer cinq jours à Palmyre; en conséquence, notre camp fut établi dans un jardin entouré de murs, où nous pûmes jouir, à l'abri des indiscrets, de la tranquillité la plus parfaite.

La population de Palmyre se compose d'environ cinq cents fellahin, qui se renferment tous les soirs dans la cour du grand temple, encombrée par leurs huttes. Ce sont des gens paisibles, commandés par le cheikh Farès [1], qui n'a cessé d'avoir pour nous les plus aimables procédés.

Dès le jour de notre arrivée, M. Fouët et moi avons commencé nos travaux. Notre temps a été employé jusqu'à la dernière minute. Suivant les circonstances, nous nous livrions aux observations astronomiques, à la photographie ou à l'estampage des inscriptions. Le temps ne nous a pas toujours été propice. Le ciel, quelquefois couvert, nuisait autant à nos observations qu'à la photographie. Malgré tout, nous avons recueilli des éléments plus que suffisants pour déterminer une bonne position astronomique, rapporté trente-cinq photographies, qui, si elles ne sont pas exemptes de défauts, donneront au moins une bonne idée des lieux, et estampé dix-neuf inscriptions palmyréniennes, c'est-à-dire toutes celles que nos faibles moyens mettaient à notre portée.

J'ai eu l'honneur de vous dire, monsieur le Duc, que notre impression en arrivant à Palmyre était restée au-dessous de nos espérances. Pour être juste, je dois ajouter maintenant que plus nous nous rapprochions des ruines, plus nous les examinions et plus nous leur trouvions un caractère de grandeur. Elles ont le tort de se trouver au milieu d'une immense plaine blanchâtre, et, lorsque le soleil les éclaire uniformément, elles perdent tout leur effet. Je reste convaincu que notre impression eût été tout autre si notre premier coup d'œil eût été donné une heure avant le coucher du soleil.

Le soir du quatrième jour, nous étions à la fin de nos travaux. Tous les points de vue photographiés, toutes les inscriptions à notre portée estampées, et la position suffisamment déterminée, me firent considérer comme inutile un séjour plus prolongé; le lendemain, 2 octobre, nous reprenions la route de Homs, où nous arrivions, sans incident remarquable, le 5 octobre, à 11 heures du matin. Alors seulement, les gens de notre escorte commencèrent à respirer à l'aise. Leurs craintes ayant fait place à une joie désordonnée, ils l'exprimaient à leur façon, et c'est au bruit des coups de fusil et des cris les plus affreusement dissonants que nous avons fait notre entrée à Homs. Midjwell était venu à notre rencontre; notre arrivée le déga-

[1] Il ne faut pas confondre ce Farès avec le cheikh des Hossani dont j'ai parlé plus haut.

geait d'une responsabilité qui lui paraissait lourde. Son inquiétude avait été grande pendant notre absence.

J'ai eu le regret de ne pouvoir satisfaire au désir de M. Waddington en relevant l'aqueduc qui conduisait les eaux à Palmyre et les trois autels qu'il avait bien voulu me signaler. La route que nous avons suivie a dû nous en faire passer à une grande distance, et, tandis que nous descendions la montagne, ces diverses ruines devaient rester à notre droite dans la plaine.

J'ai dû aussi renoncer à pousser ma reconnaissance au delà de Palmyre et à visiter Rissâfa, ainsi que je vous en avais annoncé le projet. L'état actuel des populations du désert ne le permettait en aucune façon. Tous nos efforts pour y parvenir ont été vains. Personne n'a consenti à m'y conduire à quelque prix que ce fût, alors même que je demandais d'y aller seul, sans bagages et à dos de dromadaire, sans m'arrêter nulle part.

Si j'en juge par les erreurs que j'ai dû relever sur la position de Palmyre et la topographie générale du désert, ce voyage eût cependant été des plus intéressants, au point de vue géographique tout au moins. Ce n'est pas sans une peine extrême que j'en ai fait le sacrifice; mais j'ai la consolation de n'avoir cédé qu'en présence d'une impossibilité absolue.

D'après les renseignements que j'ai recueillis, la tournée de Palmyre à Rissâfa, Serieh et Hamah, serait facile à exécuter, mais au printemps seulement et en temps de paix.

Nous voici donc de nouveau à Homs, Monsieur le Duc, c'est-à-dire en pays civilisé, n'ayant plus besoin, pour voyager, d'une escorte toujours ennuyeuse, quelles que soient ses bonnes dispositions. Dès le 6 octobre nous partions pour Hamah. Dans le but de reposer hommes et bêtes, je me décidai à coucher à Restân, et n'arrivai à Hamah que le lendemain à 10 heures du matin. Deux jours passés en observations m'ont permis d'en déterminer exactement la position. J'ai eu le plaisir de retrouver M. Rey à Hamah et de le féliciter sur ses intéressantes découvertes.

Le 9, nous reprenions la route de Tripoli. Le 10, en passant au pied de Kalaat el Hossn, je pouvais faire de nouvelles observations pour contrôler la marche de mon chronomètre, et, le 11, j'arrivais à Tripoli, d'où un paquebot arrivé fort à propos nous ramenait à Beyrouth dans la journée du 12.

En résumé, je viens d'accomplir un voyage des plus intéressants, pendant

lequel je me suis efforcé de recueillir tous les renseignements en mon pouvoir. Je serais heureux si mes travaux pouvaient obtenir votre approbation, et je me permettrai de les résumer de la manière suivante :

Positions de Kalaat el Hossn, Homs, Hamah et Palmyre, déterminées exactement; cette dernière était erronée de 32′ en latitude et de 22′ en longitude, d'après la carte que M. Waddington avait bien voulu me confier.

Itinéraires tracés sous forme de carte et décrits.

Estampages de dix-neuf inscriptions palmyréniennes.

Trente-cinq vues de détails ou d'ensemble prises à Palmyre.

En terminant, Monsieur le Duc, vous trouverez bon que je rende à chacun la justice qui lui est due.

M. Fouët n'a cessé de me prêter un concours des plus efficaces et de me fournir l'occasion d'apprécier son caractère doux et aimable.

Antoûn Nicolaï, mon drogman, m'a donné, sous tous les rapports, la satisfaction la plus complète.

Les autorités turques m'ont fourni sur tout mon passage des preuves de sympathie dont j'ai été touché.

Enfin, en ce qui concerne plus particulièrement le voyage au désert, je dois à Midjwell des remercîments sincères. Il pouvait se retrancher derrière les difficultés du moment pour se dispenser de me faire faire une excursion dont il n'a tiré qu'un modeste profit, vu la grande escorte qu'il a dû payer. Il a bien voulu passer outre en acceptant une grande responsabilité. J'ai également trouvé un puissant appui auprès de lady Digby, dont nous avons reçu à Homs l'accueil le plus bienveillant, et qui a paru s'intéresser vivement à notre mission.

ITINÉRAIRE DE TRIPOLI

A CHEIKH AYASCH, KALAAT EL HOSSN, MAR GIRGIOS,
HOMS, PALMYRE;

RETOUR

PAR HOMS, HAMAH, MAR GIRGIOS
ET CHEIKH AYASCH.

DE TRIPOLI A CHEIKH AYASCH ET KALAAT EL HOSSN.

De Tripoli à Cheikh Ayasch la route traverse une immense plaine cultivée et n'offre rien de particulier. Le trajet exige 6 heures.

Sortant de Tripoli par la porte du Nord, on arrive (2 heures 25) au Nahr el Bered, que l'on franchit à gué ou sur le pont. Depuis le Nahr el Bered, la route suit le bord de la mer pendant environ 45 minutes, puis se dirige vers Tell Kuleyat, qu'elle laisse à gauche (1 heure 40), traverse la rivière Akkar (50 minutes), et conduit au Wély de Cheikh Ayasch (50 minutes).

Le meilleur lieu de campement est à environ cinq cents mètres dans l'ouest du Wély, près du Nahr el Kebir et au bord d'une source abondante.

Partant de ce point, on traverse à gué le Nahr el Kebir et l'on se dirige obliquement vers le pied des montagnes. Pénétrant (1 heure 20) dans un ravin, la route suit le bord d'un ruisseau qu'elle abandonne bientôt pour monter vers un plateau vaste et aride. On arrive de la sorte (2 heures 40) au bord d'une grande plaine, dans laquelle on descend pour remonter ensuite au nord par un ravin, vers Kalaat el Hossn (1 heure), que l'on aperçoit une heure avant d'y arriver.

DE KALAAT EL HOSSN A MAR GIRGIOS ET HOMS.

Sortant des souterrains qui donnent accès dans l'intérieur du château, on prend, à gauche de la porte, un sentier étroit et souvent difficile. Sa direction générale est au nord 60° ouest. Par des pentes rapides il conduit au fond du ravin, et bientôt, par une petite montée, au couvent de Mar Girgios.

Ce trajet exige 50 minutes.

Le couvent de Mar Girgios (Saint-Georges) est en grande vénération dans tout le pays, aussi bien auprès des Ansarieh que des Chrétiens. Il est le but de nombreux pèlerinages. Les moines grecs qui l'habitent sont hospitaliers.

De Mar Girgios à Homs la distance est de 8 heures pour des chevaux. On doit compter 9 heures ou 9 heures et demie pour des mulets chargés.

Quittant le couvent, on descend au fond du ravin, que l'on suit jusqu'à la plaine (46 minutes), resserrée en cet endroit. Traversant vers l'est cette partie de la plaine, on passe (11 minutes) le lit desséché en été du Nahr Rawîb, qui sort des montagnes au nord et court vers le sud, puis on arrive au pied des versants qui bornent la plaine à l'est. Pour éviter les terrains marécageux, on devra les suivre jusqu'au moment où la route entre franchement dans la montagne. On laisse à gauche, sur un tertre, le village de Zeïbleh (20 minutes), puis (15 minutes), sur les dernières pentes, le Wély de Cheikh Soliman Sagga. Enfin on arrive (30 minutes) auprès d'une mare qui indique l'endroit où l'on va quitter la plaine pour entrer dans les montagnes.

La route, à partir de ce moment, traverse les derniers contre-forts qui inclinent vers le sud, et vont mourir dans une plaine dont les pentes septentrionales du Liban forment la limite sud. Elle franchit plusieurs ravins, puis conduit (1 heure 40) sur un plateau d'où l'on aperçoit le lac de l'Oronte dans le sud-est, et Kalaat el Hossn au nord 75° ouest.

Après avoir traversé un dernier ravin, on laisse à gauche, à une certaine distance, le village de Zweïreh, et l'on aperçoit devant soi un piton boisé, remarquable par sa forme et son élévation. C'est le Tell Blaksî (50 minutes).

Le village de Tell Blaksî se voit à environ 2 kilomètres au nord 52° est du Tell; celui de Ramel Hanz à la même distance au sud 75° est.

En approchant de Tell Blaksî on aperçoit très-distinctement la citadelle de Homs au sud 84° est.

Partant de ce point, la route suit d'abord le fond d'un vallon large et peu profond, qu'elle quitte bientôt (20 minutes) le laissant se diriger vers le nord-est, tandis qu'elle continue directement vers Homs.

Une pente douce, au milieu d'une plaine aride et couverte de pierres basaltiques, permet d'arriver au village de Dalaboz (50 minutes) et de là (1 heure 50) à l'Oronte, que l'on franchit sur le barrage d'un moulin.

A partir de ce moment la monotonie de la route cesse entièrement, et l'on traverse des jardins d'une végétation remarquable où l'eau courante abonde et où l'on oublie volontiers l'aridité du pays que l'on vient de parcourir. On arrive de la sorte à Homs (50 minutes), où il est facile d'obtenir de planter sa tente dans l'un des jardins qui touchent extérieurement les murailles nord de la ville.

DE HOMS A PALMYRE PAR LA PLAINE.

Homs est, de ce côté, la limite du pays civilisé et régulièrement administré, si toutefois on peut appliquer cette double qualification à un point quelconque du territoire turc. Au delà on se trouve absolument chez les Bédouins, et, pour y voyager avec sécurité, l'assentiment d'un chef puissant et une escorte par lui fournie deviennent deux conditions indispensables.

Jusqu'à ce jour, le privilége de conduire les voyageurs à Palmyre appartenait exclusivement aux Arabes Mizrab, de la tribu des Sbah. Leur chef, Mohammed, avait délégué ses pouvoirs à son frère Midjwell, et c'est avec ce dernier qu'on avait à traiter pour effectuer ce voyage. Sa résidence habituelle est Homs. Dans tous les cas on y trouve toujours un de ses agents, qui s'empresse de le faire venir à l'appel des touristes largement munis de napoléons ou de livres sterling.

Les prétentions de Midjwell suivent une progression croissante dont il est difficile de prévoir la limite.

En 1864, il n'hésite pas à demander 200 livres sterling (5,000 francs) pour fournir à de simples voyageurs l'escorte nécessaire pour aller à Palmyre, y passer quatre jours et en revenir avec sécurité. Il est bien entendu qu'il ne

se charge ni des montures, ni des vivres, ni des tentes, ni de leur transport, et ne répond pas des événements de force majeure, tels qu'une attaque d'ennemis supérieurs en nombre.

Grâce à l'intelligence de notre drogman, Antoûn Nicolaï, et à une influence bienveillante, nous avons pu réduire ce prix à 115 napoléons, chiffre qui s'est élevé jusqu'à 150 avec les bakhchichs accessoires. Encore, au dire de tous, avons-nous dû considérer ce résultat comme une preuve de grand désintéressement de la part de Midjwell, eu égard à la nombreuse escorte que les circonstances l'ont obligé à nous donner.

Ce monopole, si préjudiciable à la bourse des voyageurs, nous semble toutefois sérieusement menacé. Les Sbah, vigoureusement pourchassés par le gouvernement turc et en butte à des divisions intérieures entre leurs différents chefs, s'affaiblissent de jour en jour, tandis que leurs puissants ennemis cherchent continuellement à s'étendre. Aussi le moment n'est-il peut-être pas éloigné où Palmyre, tombant par droit de conquête entre les mains du vaillant Mohammed Dourhi, le voyageur trouvera tout avantage à partir de Damas sous la garantie de ce brave chef.

L'influence de Mohammed Dourhi, chef des Ouled Ali, a été longtemps entravée par ses guerres avec Feïsal, chef des Rawallah. Depuis la mort de ce dernier, bon nombre de Rawallah se sont ralliés à Mohammed Dourhi, et maintenant il est assez puissant pour abandonner ses tentes auprès du Haurân et pousser ses incursions jusqu'à Homs et Palmyre, en attendant que des succès réitérés l'aient rendu seul maître de cet immense territoire.

Les Sbah, ainsi menacés vers le sud, ont encore tout à craindre, au nord, de la grande tribu des Schomar, qui franchit l'Euphrate de temps à autre et vient en force leur porter une guerre acharnée sur leurs propres possessions.

Pris de la sorte entre le gouvernement qui les empêche de s'approcher de Homs, et leurs ennemis dont le seul but est de les écraser, privés d'un chef énergique auquel ils obéissent aveuglément, les Sbah sont en pleine décadence. Bientôt réduits à l'état de tribu secondaire et soumise, ils n'auront plus que le souvenir de leur ancienne puissance, à moins qu'une combinaison inattendue ne vienne à leur secours.

De Homs à Palmyre, deux routes s'offrent au voyageur, l'une, celle des caravanes, est moins directe et passe sur les hauteurs. Elle exige entre 29 et

30 heures de marche; mais elle offre plus de sécurité en ce sens que le terrain accidenté est moins favorable aux évolutions des cavaliers ennemis. Les Sbah la préfèrent aux époques où ils n'ont rien à craindre des Schomar.

L'autre route, toute dans la plaine, n'exige pas plus de 25 heures; mais on est exposé à y être surpris par les ghazûs des Rawallah, qui peuvent sillonner cette contrée au galop et sans obstacles dans tous les sens.

Partant de Homs, la route traverse une plaine cultivée et se dirige en moyenne au sud 80° est. Elle laisse à droite (1 heure) le village de Zeïda, Tell Klef (45 minutes), et arrive au village de Zukera (35 minutes). Peu après Zukera la culture cesse, pour faire place, jusqu'à Palmyre, à une végétation uniforme. C'est une herbe qui pousse par touffes, que les chameaux mêmes ne mangent pas; mais au milieu de laquelle croît, de distance en distance, une plante grasse dont ils se montrent très-friands.

A 47 minutes de Zukera on traverse un large vallon courant au sud, au fond duquel on remarque, au pied d'un tell, les ruines d'un village. C'est Tell Batieh. Remontant de l'autre côté, on se trouve sur un plateau d'où l'on considère pour la dernière fois la citadelle de Homs, puis on redescend (37 minutes) dans un vallon large et verdoyant où l'eau vive abonde, et qui sert de campement d'été aux Sbah. Son nom est Aïfir.

Jusqu'à Palmyre on ne rencontrera plus que de l'eau croupie et rare, et il est bon d'engager les Arabes à remplir ici les outres que chaque dromadaire de l'escorte porte suspendues à ses flancs. A partir d'Aïfir, la route traverse des collines à pentes douces, puis redescend vers le ruisseau Es Seid (1 heure 55), qui va rejoindre Aïfir. C'est là que pour prendre la route de la plaine on doit obliquer à droite et se diriger au sud-est, vers Tell Forklos (50 minutes), où se trouvent deux ou trois puits contenant une eau médiocre, mais potable. De Tell Forklos, continuant au sud-est quart est, on arrive (22 minutes) à des mares qui paraissent contenir de l'eau toute l'année; puis on débouche (17 minutes) dans la grande plaine, que l'on ne quittera plus jusqu'à Palmyre.

Supposons que nous soyons parvenus à notre but par cette route, nous allons retourner à Homs par les hauteurs.

DE PALMYRE A HOMS PAR LES PLATEAUX.

Pour échapper à l'ennuyeuse curiosité des habitants et chercher un abri contre le vent et le soleil, on devra camper dans l'un des petits jardins entourés de murs qui se trouvent au sud du grand temple. La permission en sera facile à obtenir, et l'on trouvera toutes facilités auprès du brave Farès, cheikh des fellahin résidant à Palmyre. Nous n'avons eu qu'à nous louer de son obligeance et de ses bons procédés.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Partant du grand temple, la route se dirige sur la vallée des Tombeaux, laissant à droite l'ensemble des ruines, et à gauche la source sulfureuse. Après avoir franchi la chaîne de collines qui sépare Palmyre de la grande plaine, on laisse à gauche (41 minutes) la route de Karieteïn pour se diriger au nord 58° ouest, dans une plaine bornée au nord par le Djebel Oueschè, à l'est et au sud par la chaîne que nous venons de franchir, et qui tourne vers l'ouest en acquérant de l'importance, et au nord-est par une chaîne de collines que nous traversons (1 heure 17) avant de nous retrouver dans la grande plaine. Ces dernières collines viennent mourir longtemps avant d'atteindre la chaîne du sud, de telle sorte que les deux plaines communiquent dans le sud-ouest. C'est là que passe la route de Karieteïn.

Du point où nous avons franchi la seconde chaîne, la route battue se dirige au nord 40° ouest, vers le Djebel Abyad, tandis que nos guides préfèrent nous laisser plus longtemps en plaine en faisant route au nord 62° ouest. Nous arrivons de la sorte au pied des montagnes (2 heures 25), dans lesquelles nous entrons par un grand ravin, puis (1 heure 40) dans une petite plaine au milieu de laquelle se trouve un grand puits d'eau corrompue : c'est Djizel. Des troupeaux appartenant à une tribu campée non loin de là s'y désaltèrent. C'est là que nous retrouvons la route battue.

De Djizel nous faisons route au nord 55° ouest, ayant à droite la crête de la chaîne de Djebel Abyad, et à gauche les pentes qui inclinent vers la grande

plaine. Nous passons (38 minutes) entre une pointe et des tombes de dimensions colossales que les Bédouins disent être les sépultures des géants légendaires Béni Ghlal, et nous arrivons (15 minutes) près des cavernes de Ala Halyat, creusées à notre droite dans le flanc de la montagne. Nous y camperons pour les visiter. (Voir la description au compte rendu du voyage de Tripoli à Palmyre, page 37.) En cet endroit la plaine est très-resserrée et ne tarde pas à passer à l'état de ravin.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Laissant derrière nous les cavernes de Ala Halyat, nous suivons le ravin vers le nord 75° ouest, puis (10 minutes) nous commençons à monter par un chemin sinueux et quelquefois difficile les pentes qui s'offrent à nous. Bientôt (20 minutes) nous arrivons au point culminant de la route, d'où nous relevons le Djebel Ouesché au sud 56° est. A partir de ce moment, la route suit un vallon, laissant à droite les hauteurs de la chaîne, et à gauche les pentes vers la grande plaine, puis, quittant définitivement le Djebel Abyad (1 heure 47), tombe sur un plateau au terrain blanchâtre. Sa direction générale est au nord 84° ouest. Cette partie de la route est extrêmement monotone. Nous rencontrons (4 heures 25) à notre droite une montagne blanche que les Arabes nous désignent sous le nom de El Heïmeh (la tente), puis à notre gauche (45 minutes) un tell couronné de tombes arabes et de ruines. Une colonne renversée de grande dimension indique l'emplacement d'un important édifice. Ce tell porte le nom de Ghûr Bûto Ala.

En cet endroit le terrain devient plus accidenté. Nous franchissons quelques collines transversales. A notre droite, à environ cinq kilomètres, une chaîne basse court de l'est à l'ouest, tandis qu'à notre gauche s'élève, à petite distance, la chaîne plus importante de Djebel Tofha se dirigeant au sud-ouest pour aller s'y perdre bientôt.

A 1 heure 25, au delà de Ghûr Bûto Ala, une petite plaine entourée de collines offre un bon emplacement pour camper; toutefois l'eau y manque absolument, et on devra avoir recours à l'approvisionnement.

TROISIÈME JOURNÉE.

Partant du camp, nous traversons un pays légèrement accidenté. Notre direction générale est le nord 80° ouest. Laissant à droite (1 heure 10) le puits de Djib Habel qui fournit un peu d'eau, nous entrons dans un large vallon dont la route suit le milieu. La chaîne du Djebel Schumrieh est à notre droite. A partir de ce point notre direction moyenne est le sud 50° ouest.

Après être sorti de ce vallon (50 minutes), nous laissons à droite les ruines d'un village. Les Arabes leur donnent le nom de Kharbet Euboulia. On y trouve des mares d'eau de pluie. Au milieu des ruines d'un autre village, près duquel passe la route, se trouvent (1 heure 10) deux puits. L'endroit est nommé Djib Hamet en Nassif. Enfin nous arrivons (1 heure 35) dans un grand vallon qui court au sud-sud-est et que nous traversons. Nous passons au milieu de l'emplacement du village ruiné de Schumrieh (33 minutes) avant de pénétrer dans la gorge formée par le Djebel Schumrieh et les collines qui nous séparent de Tell Forklos, et nous arrivons enfin à Schekief (2 heures 17). Au lieu de la belle eau que nous promettaient les Arabes, nous trouvons une toute petite mare d'eau croupie remplie de sangsues. Les animaux doivent s'en contenter.

Au delà de Schekief nous marchons dans une vaste plaine; puis, traversant une chaîne de montagnes, nous redescendons à la source d'Aïfir, où nous rejoignons la route suivie en venant. L'endroit est des plus favorables pour camper.

QUATRIÈME JOURNÉE.

On rejoint Homs en 3 heures 45 par la route que nous connaissons déjà.

DE HOMS A HAMAH.

De Homs à Hamah la route est presque en ligne droite dans une plaine cultivée. Le trajet exige huit heures avec des chevaux et neuf heures environ avec des mulets chargés.

Partant de Homs par la porte du nord, on rencontre (1 heure) à gauche un tell, près duquel se trouve l'entrée d'un souterrain avec une inscription arabe au-dessus de la porte. Plus loin (1 heure), on laisse à droite le village de Tell Biss, bâti sur un mamelon, au pied duquel est une source abondante qui alimente une grande mare. Enfin l'on arrive (1 heure 52) au bord de l'Oronte, encaissé en cet endroit, et où l'on descend par une pente assez rapide, laissant à droite sur la hauteur le village de Restân. Au bord de la rivière, près de la tête du pont, se trouve un grand khan, dans la cour duquel on peut planter sa tente, si l'on veut diviser le trajet de Homs à Hamah.

L'Oronte, qui est constamment resté à gauche à environ quatre ou cinq kilomètres, fait un coude en cet endroit et se dirige à l'est pour aller contourner les montagnes.

Traversant le pont, on gravit la berge opposée et l'on se retrouve en plaine. La route passe (2 heures 10) au pied de la montagne le plus à l'ouest de la chaîne et se dirige droit sur Hamah, où l'on entre (1 heure 40) laissant à droite un vaste cimetière. On obtient facilement de camper dans un des jardins qui bordent la rivière; mais on devra éviter le voisinage des roues hydrauliques, dont le bruit monotone devient bientôt insupportable.

DE HAMAH A MAR GIRGIOS.

Sortant de Hamah par le sud, on laisse bientôt à gauche la route de Homs pour se diriger au sud 40° ouest. Le village de Kefr Bou est à un kilomètre à gauche (1 heure 35). La plaine dans laquelle nous marchons est en partie cultivée; le sol en est basaltique. La route continue à se rapprocher des montagnes, laisse à gauche (30 minutes) un tell dont je n'ai pu savoir le nom, et à droite (1 heure 25) le Tell Djapa. Bientôt elle arrive insensiblement sur les premières pentes, très-douces en cet endroit, laisse à droite, à deux kilomètres,

le village de Djedrin (1 heure 25) et arrive (20 minutes) à une plaine cultivée légèrement en contre-bas. A l'origine de cette plaine se trouve le village de Tell Leff. Partant de Tell Leff, on aperçoit un wély (20 minutes) à quelques centaines de mètres à droite, puis on se dirige vers Tell Daou (30 minutes), autre village établi sur un tertre. Peu après Tell Daou, on gravit les premières pentes de la montagne, on entre (1 heure 25) dans un ravin que l'on remonte pendant une heure, puis, obliquant légèrement à gauche, après en avoir franchi le versant méridional, on aperçoit Tell Blaksî au sud 40° est à environ trois kilomètres. Dès lors on est tout près de la route de Homs à Mar Girgios, que l'on rejoint (2 heures) après avoir traversé le village de Zweïreh.

La distance de Hamah à Mar Girgios est de quatorze heures pour des chevaux. On comptera au moins dix-sept heures pour des mulets chargés.

L'eau abonde sur cette route, et l'on pourra choisir un campement suivant les circonstances.

DE MAR GIRGIOS A CHEIKH AYASCH.

En quittant Mar Girgios on suit le ravin qui court au sud 85° ouest et l'on rencontre (20 minutes) une fontaine renommée qui fournit de l'eau excellente. Elle est intermittente et déborde quelquefois abondamment, tandis que, dans son état normal, elle coule paisiblement au fond d'une fissure.

Après la fontaine, la route suit encore le ravin pendant un quart d'heure, puis, franchissant son versant méridional, elle coupe obliquement vers la plaine qui s'étend jusqu'à la mer. Elle l'atteint (1 heure 30) après avoir traversé deux ravins et les dernières pentes des montagnes vers l'ouest.

A partir de ce moment, on se dirige à travers une vaste plaine cultivée vers le pont du Nahr el Kebir, que l'on franchit (2 heures 15) quelques instants avant d'atteindre le wély de Cheikh Ayasch.

En coupant le Nahr el Kebir plus à l'ouest on pourrait le passer à gué, ainsi que nous l'avons fait en nous rendant de Cheikh Ayasch à Kalaat el Hossn.

De Cheikh Ayasch on rejoindra Tripoli par la route déjà suivie.

RÉSULTATS

DES PRINCIPALES OBSERVATIONS

RECUEILLIES

DANS LES VOYAGES PRÉCÉDENTS.

POSITION DE JÉRUSALEM (SAINT-SÉPULCRE).

Observations du 4 juin 1864. — Chronomètre Winnerl n° 300, comparé le 7 juin aux chronomètres de la frégate *l'Impétueuse :*

Latitude. . . . . 31° 46′ 30″ nord;
Longitude. . . . . 32° 53′ 08″ est.

Altitude de Jérusalem au-dessus de la Méditerranée, d'après les observations faites simultanément, à Jérusalem par M. Laffon, chancelier du consulat de France, et le docteur Chaplin; et à Jaffa, au bord de la mer, par M. Vignes, le 7 juin 1864 :

779 mètres.

Altitude de Jérusalem au-dessus de la mer Morte, d'après les observations barométriques faites simultanément, à Jérusalem par M. Lartet, et à Aïn Feschkha, au bord de la mer, par M. Vignes, le 12 mars 1864 :

1171 mètres.

Dépression de la mer Morte déduite des deux résultats précédents :

392 mètres.

Altitude du point de partage des eaux de l'Arabah au-dessus de la Méditerranée, d'après les observations faites simultanément, à Jérusalem par M. Mauss, et sur les lieux par M. Vignes, les 12 et 17 mai 1864 :

240 mètres.

Altitude de la source du Jourdain à Tell el Kady au-dessus de la Méditerranée, d'après les observations faites simultanément, à Tripoli, à bord de l'*Impétueuse;* à Beyrouth par M. Ceccaldi, élève consul; et sur les lieux par M. Vignes, le 18 juin 1864 :

185 mètres.

Altitude de la source du Jourdain à Banias au-dessus de la Méditerranée, d'après les observations faites simultanément, à Beyrouth, à bord de l'*Impétueuse,* et au consulat général par M. Ceccaldi, et sur les lieux par M. Vignes, le 17 juin 1864 :

383 mètres.

Altitude de la source du Wady Hasbany (près Hasbeya) au-dessus de la Méditerranée, d'après les observations faites à Tripoli, à bord de l'*Impétueuse,* à Beyrouth par M. Ceccaldi, et sur les lieux par M. Vignes, le 19 juin 1864 :

563 mètres.

Dépression du lac de Tibériade, d'après les observations faites simultanément, à Beyrouth par M. Ceccaldi, et aux bords du lac par M. Vignes, le 15 juin 1864 :

189 mètres.

Nota. La source de Tell el Kady est la seule qui se trouve dans la plaine du Jourdain. Celle de Banias est déjà sur le versant de la montagne. La première est donc la seule que l'on doive considérer, à mon avis, pour la comparer, au point de vue du nivellement, avec le partage des eaux de l'Arabah.

POSITIONS

déterminées à l'aide du chronomètre Winnerl (300) et avec le concours de M. Fouët, aspirant de deuxième classe de la marine.

KALAAT EL HOSSN (église).

Latitude nord.	34° 45′	Altitude (pied).	678 mètres.
Longitude est de Paris. . . .	33° 57′		

HOMS (citadelle).

Latitude nord.	34° 45′ 20″	Altitude (pied)	494 mètres.
Longitude est.	34° 22′ 13″		

HAMAH (tertre citadelle).

Latitude nord.	35° 08′	Altitude de l'Oronte. .	290 mètres.
Longitude est.	34° 25′ 30″		

PALMYRE (grand temple).

Latitude nord.	34° 32′ 30″	Altitude (pied).	405 mètres.
Longitude est.	35° 54′ 35″		

POSITION

déterminée à l'aide du même chronomètre et avec le concours de M. Parlier, aspirant de deuxième classe de la marine.

DAMAS (citadelle).

Latitude nord.	33° 30′ 40″	Altitude (pied).	671 mètres.
Longitude est.	33° 59′ 00″		

Toutes ces positions ont été calculées en admettant pour

BEYROUTH (port).

Latitude nord.	33° 54′ 10″
Longitude est.	33° 09′ 45″

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

Les observations barométriques ont été faites, pendant le voyage, à l'aide du baromètre Fortin, fourni par Arthur Chevalier sous le numéro 184, et du baromètre anéroïde, fourni par Lerebours et Secrétan sous le numéro 403.

A partir du 16 juin ces deux instruments ayant été avariés, il a été fait usage d'un anéroïde anglais appartenant à M. Lartet et fourni par Smith Beck & Beck, de Londres.

Les chiffres inscrits indiquent la réduction en millimètres des pouces et dixièmes de pouces anglais, corrigée de l'écart moyen de cet anéroïde reconnu par des comparaisons avec le baromètre à mercure de la station.

Les observations à Jérusalem ont été faites le 12 mars par M. Lartet, dans une chambre au premier étage du *Mediterranean hotel,* à l'aide du baromètre Fortin fourni par Arthur Chevalier sous le numéro 162.

M. Chaplin, médecin anglais établi à Jérusalem, a bien voulu nous communiquer les résultats de ses observations du 13 mars au 25 avril. Son baromètre à mercure, comparé avec le nôtre, n'offrait aucune différence.

Du 2 au 17 mai, M. Mauss, architecte français à Jérusalem, a eu l'obligeance de se charger de notre baromètre Fortin numéro 162 et de l'observer, jusqu'au moment où son départ subit a interrompu ses travaux.

Le 7 juin, M. Laffon, chancelier du consulat de France à Jérusalem, a fourni des observations à l'aide du même baromètre Fortin numéro 162.

Cet instrument, expédié à Beyrouth, a encore servi à M. Ceccaldi, élève

consul, qui a bien voulu nous prêter son concours du 10 au 20 juin, tandis que M. le capitaine de vaisseau de Marigny ordonnait, à bord de la frégate *l'Impétueuse,* des observations scrupuleuses qui nous ont été communiquées.

Enfin, dans les journées des 27 et 28 octobre, ainsi que dans l'intervalle du 13 septembre au 12 octobre, le baromètre Fortin numéro 162 a encore été observé à Beyrouth, dans la maison de M. de Picciotto, en un point élevé de 44 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les différents points où l'on a observé à Jérusalem sont sensiblement au même niveau.

Le consulat général de Beyrouth est à 78 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les baromètres 184 et 162 ont toujours été trouvés en parfait accord.


9

OBSERVATIONS

Exploration de la mer Morte et voyage sur sa rive orientale.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
11 mars.	8 h. matin.	Jéricho.	781.2	782	20°	21°9	17°2	
»	9 h. soir.	Aïn Feschkha.	804.9	804.6	24°	23°5	17°5	
12 mars.	6 h. matin.	*id.*	802.4	805.2	16°5	17°	14°5	
»	7 h. matin.	*id.*	803.3	805.6	20°	22°3	15°4	
»	8 h. matin.	*id.*	804	806	22°	22°5	15°5	
»	9 h. matin.	*id.*	803.5	805.8	22°6	22°8	16°	
»	10 h. matin.	*id.*	803.5	805.4	23°2	23°5	17°	
»	11 h. matin.	*id.*	803.5	805	25°5	26°5	19°	
»	Midi.	*id.*	803.1	803.8	26°2	25°6	18°8	
»	1 h. soir.	*id.*	802.5	803.7	27°	27°8	21°4	
»	2 h. soir.	*id.*	802.4	803.1	29°	31°	23°5	
»	3 h. soir.	*id.*	802.1	802.6	29°4	29°7	25°	
»	4 h. soir.	*id.*	802.2	802.5	28°7	27°7	22°	
»	5 h. soir.	*id.*	801	802.6	24°7	23°	17°	
»	6 h. soir.	*id.*	800.5	802.5	21°7	21°	16°5	
»	7 h. soir.	*id.*	801.1	803	25°	24°5	16°2	
»	8 h. soir.	*id.*	801.6	803.8	23°	22°5	15°	
»	9 h. soir.	*id.*	801.5	803.6	22°8	22°	17°	
»	10 h. soir.	*id.*	801.5	803.9	21°	20°9	15°5	
13 mars.	9 h. matin.	*id*	803.5	805.5	23°	23°	15°5	
»	Midi.	*id.*	802.5	803.8	25°8	26°7	18°3	
»	6 h. soir.	*id.*	801	802.3	25°2	25°8	19°	
14 mars.	9 h. matin.	*id.*	802.6	805.3	22°	22°	18°	
»	6 h. soir.	*id.*	799.7	801.9	23°	23°	18°2	
16 mars.	9 h. matin.	En mer.	801	803.5	21°6	21°	17°5	
17 mars.	9 h. matin.	*id.*	»	804	»	18°	15°3	
»	5 h. 30 soir.	W. Mrabhah (plage).	797.8	799.8	23°	21°6	17°	
18 mars.	7 h. 30 matin.	*id.*	799.4	»	21°3	19°	»	
»	9 h. matin.	En mer.	»	801.6	»	22°5	17°5	
»	4 h. soir.	*id.*	»	799	»	26°	18°	
19 mars.	9 h. matin.	Aïn Jidy (plage).	799.1	801.6	24°	21°	15°5	
»	4 h. soir.	*id.*	796.4	»	26°	26°	16°5	
20 mars.	9 h. matin.	*id.*	801.9	»	26°	27°	20°	
»	4 h. soir.	*id.*	795.6	»	27°	30°	19°	
21 mars.	9 h. matin.	En mer.	796.3	799	23°5	24°	19°5	
»	6 h. soir.	Plage devant Sebbeh.	792.2	794	25°8	25°	18°3	
22 mars.	4 h. soir.	*id.*	796.7	798.2	26°6	25°	19°5	
23 mars.	9 h. matin.	Lisân (plage).	800.3	803	23°5	21°	17°	
»	4 h. soir.	Plage.	797	799.5	27°	24°	19°	
24 mars.	4 h. soir.	En mer.	»	795	»	26°	20°	
25 mars.	9 h. matin.	A bord.	»	792	»	23°	16°	
»	4 h. soir.	*id.*	»	792	»	33°	18°	Vent de khamsin.
26 mars.	9 h. matin.	*id*	»	795	»	27°	19°	
»	4 h. soir.	*id.*	»	798	»	23°	18°	
27 mars.	9 h. matin.	*id.*	»	803	»	22°	17°	
»	4 h. soir.	*id.*	»	800	»	26°	15°	
28 mars.	9 h. matin.	*id.*	»	805	»	21°	16°	
29 mars.	9 h. matin.	En mer.	»	800	»	23°	16°	
30 mars.	9 h. matin.	Wady Mojeb.	799.2	800.5	25°	25°	20°	
»	4 h. soir.	*id.*	794.9	795.8	30°	30°	21°	
31 mars.	4 h. soir.	En mer.	»	798	»	29°	21°	

MÉTÉOROLOGIQUES.

Aux stations.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
11 mars.	9 h. matin.	Jérusalem.	701.4	»	»	15°	10°9	
12 mars.	»	»	»	»	»	»	»	
»	7 h. matin.	id.	700.3	700	15°	15°7	11°7	
»	8 h. matin.	id.	700.4	700.3	15°7	16°	10°7	
»	9 h. matin.	id.	700.5	700.5	16°	16°2	10°6	
»	10 h. matin.	id.	700.5	700.5	16°	16°8	11°2	
»	11 h. matin.	id.	700.4	700.5	16°1	16°6	11°5	
»	Midi.	id.	700	699.7	15°9	16°5	11°	
»	1 h. soir.	id.	699.8	699.7	16°1	17°	10°8	
»	2 h. soir.	id.	699.6	700	16°2	17°	11°	
»	3 h. soir.	id.	699.4	699 2	17°	17°2	11°	
»	4 h. soir.	id.	699.3	699.5	16°9	17°	11°1	
»	5 h. soir.	id.	699.4	699.5	16°7	16°6	11°9	
»	6 h. soir.	id.	699.3	699	17°	16°7	12°	
»	7 h. soir.	id.	699.8	699.5	16°2	16°	11°6	
»	8 h. soir.	id.	699.9	699.7	15°5	14°6	9°9	
»	9 h. soir.	id.	699.8	699.7	15°	14°2	11°	
13 mars.	9 h. matin.	id.	700.2	»	»	17°7	10°7	
14 mars.	id.	id.	700	»	»	20°1	12°	
16 mars.	id.	id.	697.7	»	»	11°7	9°2	
17 mars.	id.	id.	697.8	»	»	14°7	10°2	
18 mars.	id.	id.	697.1	»	»	18°4	11°9	
19 mars.	id.	id.	697.3	»	»	20°6	12°8	
20 mars.	id.	id.	697.8	»	»	18°7	13°5	
21 mars.	id.	id.	696	»	»	22°1	12°2	
22 mars.	id.	id.	695.2	»	»	12°4	10°9	
23 mars.	id.	id.	697.8	»	»	18°3	12°7	
24 mars.	id.	id.	697.6	»	»	22°7	14°3	
25 mars.	id.	id.	696.4	»	»	23°2		
26 mars.	id.	id.	694.7	»	»	19°1	13°9	
27 mars.	id.	id.	697.3	»	»	13°9	10°5	
28 mars.	id.	id.	699	»	»	15°3	10°9	
29 mars.	id.	id.	697	»	»	19°7	13°6	
30 mars	id.	id.	697.3	»	»	23°9	13°6	
31 mars.	id.	id.	697.2	»	»	22°5	14°4	

Exploration de la mer Morte et voyage sur sa rive orientale.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
1er avril.	4 h. soir.	Redjum Luth.	793.9	795.3	26°	27°6	19°	
2 avril.	9 h. matin	Plage nord.	788.3	789.7	26°5	26°2	21°5	
	4 h. soir.	A bord.	»	793	»	25°	20°	
3 avril.	9 h. matin.	A bord.	»	800	»	21°	15°	
	4 h. soir.	*id.*	»	800	»	23°	16°3	
4 avril.	9 h. matin.	*id.*	»	804	»	21°	16°	
	4 h. soir.	*id.*	»	799.5	»	26°5	15°5	
5 avril.	9 h. matin.	Zerka Maïn.	800.4	802.7	25°	21°5	16°	
	4 h. soir.	A bord.	»	801.8	»	24°	16°5	
6 avril.	9 h. matin.	*id.*	»	804.2	»	18°5	14°	
	4 h. soir.	*id.*	»	799	»	24°5	16°	
9 avril.	6 h. matin.	Wady Ferrah.	787	791	15°	15°5	12°5	
	6 h. soir.	Wady Zerka.	784.6	786.2	28°5	23°5	19°	
10 avril.	6 h. matin.	*id.*	782	786.2	18°	17°8	14°	
	Midi.	Wady el Abyad.	782.1	783.5	34°	31°	21°	Khamsin.
	4 h. soir.	Nimrin.	773.6	776.1	33°5	30°2	18°	
11 avril.	6 h. matin.	*id.*	778.7	781.6	22°5	22°5	14°	
	Midi.	Arak el Emir.	723.2	724.5	29°4	28°	16°	
	4 h. soir.	*id.*	723.2	723.3	30°	30°	20°	
12 avril.	6 h. matin.	Arak el Emir.	721	721.8	24°5	25°	14°6	
	4 h. soir.	Au camp.	700.9	703.4	20°	22°	17°5	
13 avril.	6 h. matin.	*id.*	700.5	703.5	13°	15°5	13°8	
	7 h. 30 matin.	El Al.	679.5	683	12°5	10°5	9°5	
	8 h. 20 matin.	Hesbân.	684.4	»	11°7	10°5	9°5	
	Midi.	Djebel Musa.	699.8	»	20°1	20°	16°5	
	4 h. soir.	Aïn Musa.	720.2	720.8	22°8	18°3	11°	
14 avril.	6 h. matin.	*id.*	718.2	720.2	11°5	13°5	10°	
	10 h. matin.	Point culminant.	687.6	»	18°	13°	»	
	4 h. soir.	Zerka Maïn.	730.4	730.4	17°5	17°	12°	
15 avril.	6 h. matin.	*id.*	734.9	735.5	12°	11°2	10°	
	Midi.	Mkaur.	701.4	701.2	19°	18°5	14°	
	4 h. soir.	Wady Haïdan.	752.3	750	26°7	26°	19°	
16 avril.	6 h. matin.	*id.*	751.3	752	15°5	16°	9°8	
	Midi.	Wady Mojeb.	772.7	771.5	28°5	25°	15°7	
	4 h. soir.	*id.*	767.8	767.3	29°5	29°	16°	
17 avril.	5 h. matin.	*id.*	767.3	768	24°	23°	14°	
	Midi.	Shihân.	»	690	»	23°	»	
	4 h. soir.	Wady Mojeb.	768	768	31°3	30°5	18°5	
18 avril.	6 h. matin.	*id.*	769.2	»	20°	21°	15°5	
	Midi.	Wady Haïdan.	750.8	»	30°5	24°5	17°	
	4 h. soir.	*id.*	750.1	»	25°	24°	17°	
19 avril.	5 h. 30 matin.	*id.*	748.5	»	14°6	16°5	13°	
	4 h. soir.	Zerka Maïn.	723.6	»	21°6	22°	14°	
20 avril.	5 h. 30 matin.	*id.*	724	»	13°	13°	11°5	
	Midi.	Point culminant.	689.1	»	22°5	17°	12°	
	4 h. soir.	Aïn Musa.	722.3	»	21°5	20°3	15°	
21 avril.	6 h. matin.	*id.*	722.6	»	12°	12°5	9°4	
	4 h. soir.	Bords du Jourdain.	794.3	»	28°5	28°	21°5	
22 avril.	6 h. matin.	*id.*	792	»	20°5	20°3	16°5	
	Midi.	Jéricho.	780.5	»	30°8	29°	19°	Khamsin.
	4 h. soir.	*id.*	781.6	»	28°7	28°8	17°4	
23 avril.	5 h. matin.	*id.*	783.6	»	18°2	18°	14°	
	Midi.	Mar Saba.	742.4	»	20°	19°5	14°6	
	5 h. soir.	*id.*	742	»	19°	19°	14°5	
24 avril.	5 h. matin.	*id.*	741.4	»	17°5	18°	18°	

Aux stations.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
1er avril.	9 h. matin.	Jérusalem.	697	»	»	20°3	10°6	
2 avril.	id.	id.	688.6	»	»	»	»	
3 avril.	id.	id.	695.5	»	»	11°4	8°9	
4 avril.	id.	id.	698.2	»	»	17°8	11°9	
5 avril.	id.	id.	697.8	»	»	14°4	10°	
6 avril.	id.	id.	697.8	»	»	11°4	8°9	
9 avril.	id.	id.	697.3	»	»	19°2	12°2	
10 avril.	id.	id.	695.5	»	»	22°8	13°8	
11 avril.	id.	id.	695.7	»	»	23°6	14°5	
12 avril.	id.	id.	693	»	»	25°6	13°4	
13 avril.	id.	id.	695	»	»	11°7	10°3	
14 avril.	id.	id.	692.2	»	»	12°2	9°2	
15 avril.	id.	id.	696.5	»	»	13°6	10°	
16 avril.	id.	id.	697.3	»	»	16°9	10°3	
17 avril.	id.	id.	695.2	»	»	17°1	13°1	
18 avril.	id.	id.	694.8	»	»	17°1	13°1	
19 avril.	id.	id.	693.4	»	»	15°4	12°	
20 avril.	id.	id.	693.7	»	»	15°6	13°3	
21 avril.	id.	id.	»	»	»	»	»	
22 avril.	id.	id.	692.7	»	»	19°8	12°4	
23 avril.	id.	id.	»	»	»	»	»	

De Jérusalem à Akabah et retour.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
2 mai.	Midi.	Piscines de Salomon.	697.3	»	32°5	24°	15°2	
	6 h. soir.	Hébron.	688	»	18°8	16°5	13°	
3 mai.	7 h. matin.	*id.*	687	»	16°8	18°9	12°	
	Midi.	*id.*	688	»	26°5	29°	15°5	
	4 h. soir.	Yakin.	680.6	»	25°7	26°	12°	
	6 h. 30 soir.	Hébron.	685.4	»	23°3	22°	14°	
4 mai.	7 h. 30 soir.	Semoa.	703	»	16°8	16°	11°	
5 mai.	6 h. matin.	*id.*	703.4	»	12°5	13°2	11°5	
	Midi.	Makhul.	718.7	»	25°3	24°3	14°5	
	6 h. soir.	Redjum Selâmeh.	714.8	»	22°	20°	12°	
6 mai.	6 h. matin.	*id.*	714.3	»	12°8	11°	10°	
	Midi.	En route.	752	»	27°	26°	15°2	
	4 h. soir.	Kalaat Zuweïrah.	790.4	»	31°3	30°5	20°	
7 mai.	5h. 30 matin.	*id.*	789.6	»	21°	20°3	16°5	
	Midi.	Plaine de Zuweïrah.	796.2	»	29°	28°	19°7	
	4 h. soir.	*id.*	795	»	29°6	30°	18°2	
8 mai.	5h. 30 matin.	*id.*	796	»	20°	19°8	14°3	
	Midi 30.	Wady Safieh.	793.7	»	30°2	29°5	21°	
	4 h. soir.	*id.*	791.8	»	31°	31°5	19°5	
9 mai.	5 h. matin.	*id.*	791.9	»	16°8	18°	14°2	
	Midi.	Wady Tlah.	794.2	»	25°	28°5	19°	
	4 h. soir.	Entrée W. Haseb.	784.9	»	30°2	29°9	19°	
10 mai.	5 h. matin.	*id.*	785	»	19°7	20°	15°5	
	9 h. matin.	En route.	774.8	»	27°9	22°5	16°5	
	Midi.	Aïn Ghuwireh.	772	»	30°	29°8	19°6	
	4h. 30 soir.	Au camp.	764	»	33°	30°2	19°	
11 mai.	4h. 30 matin.	*id.*	762.2	»	16°2	16°	10°2	
	8h. 30 matin.	En route.	756.6	»	29°6	23°	»	
	9h. 30 matin.	*id.*	754	»	29°	25°	»	
	Midi.	*id.*	749.6	»	29°8	28°8	15°2	
	4 h. soir.	*id.*	744.8	»	33°	30°2	»	
	5 h. soir.	*id.*	743.4	»	31°7	29°	14°2	
12 mai.	4h. 45 matin.	Au camp.	744.5	»	11°8	12°	8°	
	7 h. matin.	En route.	742.9	»	23°	20°3	»	
	7h. 45 matin.	*id.*	742	»	26°2	22°	»	
	8h. 30 matin.	Point A.	739	»	26°6	23°	»	
	10h. 40 matin.	Plaine après le partage.	744.9	»	31°6	29°3	»	
	4 h. soir.	Wady Gharundel.	740	»	33°8	35°5	20°5	
13 mai.	5 h. matin.	*id.*	740	»	16°	16°5	11°	
	9 h. matin.	En route.	750.4	»	30°2	25°5	»	
	Midi.	Wady Darbah.	754	»	35°	33°8	18°2	
	4 h. soir.	Fontaine.	754.5	»	36°5	31°4	»	
	6 h. soir.	Au camp.	755.4	»	34°	33°	15°6	
14 mai.	4h. 30 matin.	*id.*	755.5	»	18°	17°	9°5	
	9 h. matin.	En route.	760.5	»	31°	28°2	»	
	Midi.	*id.*	760.4	»	36°4	35°6	17°2	A 1 heure après midi, sous la tente ouverte, le thermomètre marquait 42°.
	4 h. soir.	Akabah.	759.5	»	30°5	30°2	21°5	
15 mai.	7 h. matin.	*id.*	760.5	»	29°	28°5	14°6	
	8 h. matin.	*id.*	761.9	»	30°	30°5	16°4	
	9 h. matin.	*id.*	762	»	32°5	33°2	17°5	
	10 h. matin.	*id.*	762.5	»	34°8	37°4	20°8	
	11 h. matin.	*id.*	762.6	»	37°	40°5	24°	
	Midi.	*id.*	762.7	»	39°6	42°8	27°	
	1 h. soir.	*id.*	762.2	»	39°4	41°	23°	
	2 h. soir.	*id.*	761.8	»	40°2	41°3	22°	
	3 h. soir.	*id.*	761.2	»	38°7	38°8	22°7	

Aux stations.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
2 mai.	Midi.	Jérusalem.	697.6	»	17°5	17°7	14°2	
	4 h. 30 soir.	*id.*	696.6	»	18°5	18°8	15°5	
3 mai.	9 h. matin.	*id.*	695.8	»	18°5	18°8	15°9	
	Midi.	*id.*	695.8	»	18°9	21°9	16°8	
	4 h. soir.	*id.*	694.5	»	20°7	23°6	19°8	
4 mai.	4 h. soir.	*id.*	695.3	»	19°5	17°6	16°	
	10 h. soir.	*id.*	696.8	»	16°5	14°8	13°	
5 mai.	9 h. matin.	*id.*	697.1	»	18°	16°3	14°8	
	Midi.	*id.*	697.5	»	18°7	17°5	14°5	
	4 h. soir.	*id.*	697	»	17°8	17°5	15°	
6 mai.	7 h. matin.	*id.*	697.3	»	17°3	14°	12°1	
	6 h. soir.	*id.*	696.2	»	18°5	16°8	15°	
7 mai.	9 h. matin.	*id.*	695.4	»	18°	17°5	13°2	
	Midi.	*id.*	695.5	»	19°3	18°2	14°5	
	4 h. soir.	*id.*	695.1	»	18°4	16°6	13°5	
8 mai.	9 h. matin.	*id.*	695.1	»	16°8	15°	12°5	
	3 h. 30 soir.	*id.*	694.8	»	18°	16°9	13°5	
9 mai.	9 h. matin.	*id.*	695.5	»	17°4	16°	13°6	
	Midi 30.	*id.*	695.3	»	18°5	17°7	14°7	
	4 h. soir.	*id.*	694.5	»	18°2	17°	14°9	
10 mai.								
	9 h. matin.	*id.*	694.4	»	18°5	16°	14°2	
	11 h. matin.	*id.*	694.4	»	18°8	17°8	14°	
11 mai.								
	9 h. matin.	*id.*	694	»	18°5	17°2	14°8	
	1 h. 30 soir.	*id.*	693.5	»	18°8	18°8	14°5	
	5 h. soir.	*id.*	693.4	»	18°5	18°5	14°	
12 mai.	6 h. matin.	*id.*	694.1	»	18°	17°	13°2	
	9h. 30 matin.	*id.*	694.7	»	19°8	18°7	14°5	
	Midi.	*id.*	694.8	»	19°5	19°5	15°	
	5 h. 30 soir.	*id.*	694.5	»	19°3	20°	16°	
	8 h. soir.	*id.*	695	»	18°5	18°	15°	
13 mai.	7 h. matin.	*id.*	695.3	»	20°2	19°	15°9	
	9 h. matin.	*id.*		»	»	»	»	
	2 h. soir.	*id.*	695.6	»	21°2	22°	18°	
	4 h. 30 soir.	*id.*	695.5	»	21°	21°8	16°9	
	9 h. soir.	*id.*	696	»	19°	18°	14°	
14 mai.	6 h. matin.	*id.*	696	»	19°8	19°5	16°	
	10h. 30 matin.	*id.*	696.7	»	21°8	22°	18°	
	Midi.	*id.*	696.6	»	21°8	22°5	18°5	
	6 h. 30 soir.	*id.*	696	»	22°	22°4	17°5	
15 mai.	6 h. matin.	*id.*	696.1	»	21°	21°	18°	
	10h. 45 matin.	*id.*	697	»	23°	24°	19°	
	Midi 30.	*id.*	697	»	23°5	26°8	23°	
	2 h. 45 soir.	*id.*	696.6	»	24°3	25°7	21°	

De Jérusalem à Akabah et retour.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
15 mai.	4 h. soir.	Akabah.	760.2	»	35°3	33°8	23°8	
	5 h. soir.	*id.*	759	»	33°5	32°6	22°	
	6 h. soir.	*id.*	758.3	»	32°	31°5	20°	
16 mai.	4 h. matin.	*id.*	759.5	»	23°7	24°	13°	
	Midi.	En route.	754.1	»	37°	36°	18°5	
	5 h. soir.	Au camp.	756	»	38°5	36°2	19°5	
17 mai.	4 h. 40 matin.	*id.*	756	»	21°4	21°	14°3	
	Midi.	Wady Haïmeh.	742	»	34°2	32°2	19°3	
	4 h. soir.	Wady Gharundel.	742	»	38°	37°8	20°7	
18 mai.	4 h. 45 matin.	*id.*	739.5	»	19°3	19°	13°2	
	9 h. 30 matin.	Partage est des eaux (point B).	733.5	»	30°8	28°5	»	
	Midi.	En route.	734	»	33°5	33°	16°2	
	4 h. soir.	Au camp.	728.5	»	35°6	35°1	22°	
19 mai.	4 h. 45 matin.	*id.*	728.2	»	22°2	23°	15°6	
	11 h. matin.	1er sommet du mt Hor.	668.2	»	28°3	26°2	17°	
	1 h. 50 soir.	Tombeau d'Aaron.	653.4	»	27°7	24°	15°2	
	5 h. 30 soir.	Petra.	687.2	»	27°8	27°	17°	
20 mai.	Midi.	*id.*	687.2	»	32°2	31°	19°	
	4 h. soir.	*id.*	686	»	29°5	28°8	18°	
21 mai.	4 h. 45 matin.	*id.*	686	»	20°6	20°	16°	
	Midi.	Wady el Abyad.	731	»	27°8	26°	18°5	
	6 h. soir.	Au camp.	749.7	»	28°6	27°2	19°5	
22 mai.	4 h. 30 matin.	*id.*	750.5	»	23°8	23°	18°5	
	Midi.	Aïn Weïbeh.	764.7	»	30°	29°	18°5	
	5 h. 30 soir.	Aïn Kharar.	769	»	32°	30°	17°	
23 mai.	4 h. 40 matin.	*id.*	771	»	22°8	21°	17°	
	Midi.	Safah (plateau).	735.5	»	28°1	28°2	18°	
	4 h. soir.	Kurnub.	725.7	»	29°	28°5	18°2	
24 mai.	4 h. 30 matin.	*id.*	726	»	14°7	12°	11°1	
	Midi.	Plaine.	730	»	27°1	25°4	14°6	
	4 h. soir.	Makhul.	720	»	27°	24°8	15°5	
25 mai.	4 h. 30 matin.	*id.*	718.5	»	10°2	8°2	5°2	
	Midi.	En route.	705	»	24°	22°	12°	
	4 h. soir.	Hébron.	689	»	22°8	20°5	14°5	
26 mai.	5 h. 30 matin.	*id.*	685.5	»	12°1	10°	7°	
	Midi.	En route.	685	»	38°1	26°	13°8	
	4 h. 30 soir.	Bethléhem.	695.5	»	27°6	23°5	13°6	
27 mai.	5 h. 30 matin.	*id.*	695.3	»	16°7	14°2	12°	
	Midi.	Mar Elyas.	695	»	27°	26°	»	

Observations à Jaffa.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
7 juin.	6 h. matin.	Jaffa.	758.9	»	19°	20°	18°5	
	7 h. matin.	*id.*	759.3	»	22°3	21°	19°2	
	8 h. matin.	*id.*	759.4	»	23°8	23°	20°	
	9 h. matin.	*id.*	759.8	»	25°2	24°5	20°2	
	10 h. matin.	*id.*	759.9	»	25°7	24°8	21°	
	11 h. matin.	*id.*	759.7	»	26°8	26°5	21°2	
	Midi.	*id.*	759.7	»	26°6	27°	21°2	
	1 h. soir.	*id.*	759.5	»	26°8	27°	21°3	
	2 h. soir.	*id.*	759.2	»	25°8	26°5	20°8	
	3 h. soir.	*id.*	759	»	26°	26°2	21°	

Aux stations.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
15 mai.	6h. 30 soir.	Jérusalem.	696°2	»	23°	23°	18°	
16 mai.	6h. 30 matin.	*id.*	695.8	»	22°3	21°8	18°5	
	Midi.	*id.*	696.5	»	24°3	24°8	21°	
	6h. 40 soir.	*id.*	696.3	»	22°7	20°	17°	
17 mai.	6h. 30 matin.	*id.*	697	»	21°4	19°7	16°	
	1 h. soir.	*id.*	697.1	»	23°2	23°	19°	

Aux stations.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
7 juin.	6 h. matin.	Jérusalem.	693.9	»	»	18°6	»	
	7 h. matin.	*id.*	693.8	»	»	18°8	»	
	8 h. matin.	*id.*	693.4	»	21°3	18°6	15°6	
	9 h. matin.	*id.*	693.6	»	22°5	19°8	16°	
	10 h. matin.	*id.*	693.7	»	23°	20°9	16°7	
	11 h. matin.	*id.*	693.7	»	23°3	21°	16°7	
	Midi.	*id.*	693.7	»	23°3	22°2	16°4	
	1 h. soir.	*id.*	693.7	»	23°4	22°	16°3	
	2 h. soir.	*id.*	693.8	»	23°5	22°3	16°9	
	3 h. soir.	*id.*	693.8	»	23°6	22°4	17°2	

De Jérusalem à Damas.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
10 juin.	6 h. matin.	Jérusalem.	697.4	»	21°	20°6	16°	
	Midi.	Aïn Yebrud.	696.5	»	26°3	26°	15°	
	5 h. soir.	Turmus Aya.	704.7	»	28°5	27°	16°2	
11 juin.	5 h. matin.	*id.*	701	»	17°5	17°5	11°8	
	Midi.	Ghor (W. Fesaïl).	783.6	»	36°5	33°5	21°	
	7 h. soir.	Wady Zerka.	783.4	»	27°7	27°	20°	
12 juin.	5 h. matin.	*id.*	783.8	»	22°8	18°6	12°	
	Midi.	En route.	705.6	»	24°8	24°8	18°	
	4 h. soir.	Suf.	680.8	»	27°7	26°3	17°	
13 juin.	6h.15matin.	*id.*	681	»	23°	25°4	15°8	
	4 h. soir.	*id.*	680.4	»	29°5	31°2	17°	
14 juin.	4h.30matin.	*id.*	677.8	»	19°8	19°2	10°8	
	5 h. soir.	Melkah.	724	»	27°	26°	19°	
15 juin.	Midi.	Semak.	778.7	»	32°5	32°	23°	Au bord du lac de Tibériade.
	1 h. soir.	*id.*	778.6	»	32°5	32°	22°5	
	2 h. soir.	*id.*	778.4	»	33°	32°8	22°5	
	3 h. soir.	*id.*	777.8	»	31°5	31°2	22°7	
	4 h. soir.	*id.*	777.4	»	30°	29°5	22°7	
	5 h. soir.	*id.*	777.7	»	28°	28°	21°5	
	6 h. soir.	*id.*	777.9	»	26°7	26°2	21°2	
16 juin.	4h.45matin.	*id.*	»	776.4	»	23°	»	
	4h.15soir.	Djesir Benat Yakub.	»	750	»	29°7	»	
17 juin.	4h.30matin.	*id.*	»	753.5	»	15°	»	
	1 h. soir.	Banias (source).	»	728.2	»	31°	»	
	2 h. soir.	*id.*	»	728.2	»	31°	»	
	3 h. soir.	*id.*	»	728	»	31°5	»	
	4 h. soir.	*id.*	»	727	»	33°	»	
	5 h. soir.	*id.*	»	727.2	»	32°	»	
	6 h. soir.	*id.*	»	727.7	»	28°3	»	
	7 h. soir.	*id.*	»	728.3	»	26°6	»	
	8 h. soir.	*id.*	»	729	»	23°5	»	
18 juin.	4h.45matin.	*id.*	»	728.6	»	18°5	»	
	7 h. matin.	Tell el Kady (source).	»	742.3	»	22°2	»	
	8 h. matin.	*id.*	»	741.3	»	24°3	»	
	9 h. matin.	*id.*	»	741.8	»	25°5	»	

Aux stations.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
10 juin.	9 h. matin.	Beyrouth (consulat).	756.7	»	22°5	22°2	20°2	
	9 h. matin.	Beyrouth (frégate).	762.3	»	23°5	23°	21°2	
	Midi.	Beyrouth (consulat).	756.4	»	22°7	22°5	21°5	
	Midi.	Beyrouth (frégate).	762	»	24°5	23°8	22°	
	4 h. soir.	Beyrouth (consulat).	755.2	»	23°1	22°8	21°5	
	4 h. soir.	Beyrouth (frégate).	761.5	»	24°5	23°8	22°	
11 juin.	9 h. matin.	*id.* *id.*	758.5	»	24°5	21°5	23°	
	Midi.	Beyrouth (consulat).	753.4	»	22°9	22°8	20°5	
	Midi.	Beyrouth (frégate).	758.5	»	24°6	23°2	21°7	
	4 h. soir.	Beyrouth (consulat).	753.2	»	23°2	22°8	22°	
	4 h. soir.	Beyrouth (frégate).	758.7	»	24°2	23°5	21°5	
12 juin.	9 h. matin.	Beyrouth (consulat).	754.7	»	22°9	22°4	21°1	
	9 h. matin.	Beyrouth (frégate).	760.5	»	24°	23°	21°5	
	Midi.	Beyrouth (consulat).	754.6	»	23°	22°5	21°5	
	Midi.	Beyrouth (frégate).	760.5	»	24°	24°	22°	
	4 h. soir.	Beyrouth (consulat).	754.1	»	23°3	23°	21°5	
	4 h. soir.	Beyrouth (frégate).	760	»	24°8	24°5	23°	
13 juin.	9 h. matin.	Beyrouth (consulat).	752.9	»	23°5	23°	21°5	
	9 h. matin.	Beyrouth (frégate).	759	»	24°	24°5	23°5	
	4 h. soir.	Beyrouth (consulat).	752.3	»	24°4	24°	21°5	
	4 h. soir.	Beyrouth (frégate).	758.5	»	26°4	26°	24°5	
14 juin.	9 h. matin.	Beyrouth (consulat).	753.2	»	23°	22°7	18°5	
	9 h. matin.	Beyrouth (frégate).	759.5	»	24°2	23°	21°	
	4 h. soir.	Beyrouth (consulat).	752.2	»	23°7	23°5	19°5	
	4 h. soir.	Beyrouth (frégate).	760	»	24°8	24°	23°5	
15 juin.	Midi.	Beyrouth (consulat).	753.4	»	23°5	23°	20°	
	Midi	Beyrouth (frégate).	761	»	25°	24°5	23°	
	4 h. soir.	Beyrouth (consulat).	752.9	»	23°8	23°6	22°2	
	4 h. soir.	Beyrouth (frégate).	760.5	»	25°	25°2	24°	
16 juin.	9 h. matin.	Beyrouth (consulat).	753.5	»	23°5	23°	20°7	
	9 h. matin.	Beyrouth (frégate).	761	»	24°8	24°2	23°8	
	4 h. soir.	Beyrouth (consulat).	752.6	»	24°	24°	21°4	
	4 h. soir.	Beyrouth (frégate).	760	»	26°4	27°	25°	
17 juin.								
	Midi.	Beyrouth (consulat).	752.9	»	24°1	24°	21°5	
	1 h. soir.	Beyrouth (frégate).	760	»	26°	26°3	24°	
	2 h. soir.	*id.* *id.*	760	»	26°	26°2	24°	
	3 h. soir.	*id.* *id.*	760	»	26°	25°8	24°	
	4 h. soir.	*id.* *id.*	759.5	»	26°	25°2	23°6	
	5 h. soir.	En mer (frégate).	759	»	26°	26°	24.	
	6 h. soir.	*id.* *id.*	759	»	26°2	27°5	25°7	
	7 h. soir.	*id.* *id.*	758.5	»	26°	26°	24°2	
	8 h. soir.	*id.* *id.*	758.5	»	25°5	25°	24°	
18 juin.	5 h. matin.	Beyrouth (consulat).	750	»	23°6	24°	20°5	
	7 h. matin.	*id.* *id.*	750	»	24°2	24°	22°	
	7 h. matin.	Tripoli (frégate).	757	»	25°2	27°	26°	
	8 h. matin.	Beyrouth (consulat).	750.2	»	24°4	24°	22°5	
	8 h. matin.	Tripoli (frégate).	757	»	25°2	27°2	26°	
	9 h. matin.	Beyrouth (consulat).	750.4	»	24°3	24°2	22°5	
	9 h. matin.	Tripoli (frégate).	757	»	25°5	28°4	26°2	

De Jérusalem à Damas.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
18 juin.	10 h. matin.	Tell el Kady (source).	»	741.8	»	26°5	»	
	11 h. matin.	Tell el Kady.	»	741.3	»	28°8	»	
	Midi.	*id.*	»	740.9	»	31°5	»	
	1 h. soir.	Banias.	»	725.5	»	35°2	»	
19 juin.	4 h. 30 matin.	*id.*	»	729.4	»	15°5	»	
	11 h. matin.	W. Hasbany (source).	»	711.7	»	30°	»	
	Midi.	*id.*	»	711.7	»	30°5	»	
	1 h. soir.	*id.*	»	711.7	»	30°8	»	
	2 h. soir.	*id.*	»	711.9	»	31°2	»	
	3 h. soir.	*id.*	»	711.4	»	29°2	»	
	4 h. soir.	*id.*	»	712.2	»	28°8	»	
	5 h. soir.	*id.*	»	712.6	»	28°	»	
20 juin	4 h. 45 matin.	Hasbeya.	»	704	»	14°8	»	Au pied du village.
	Midi.	Bikiyifeh.	»	678.8	»	25°8	»	
	4 h. soir.	Racheya.	»	661.8	»	25°	»	

Aux stations.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
18 juin.	10 h. matin.	Beyrouth (consulat).	750.5	»	24°5	24°5	23°	
	10 h. matin.	Tripoli (frégate).	757.5	»	25°	28°	26°	
	11 h. matin.	Beyrouth (consulat).	750.6	»	24°7	24°5	23°5	
	11 h. matin.	Tripoli (frégate).	757.5	»	25°	28°5	26°6	
	Midi.	Beyrouth (consulat).	750.9	»	24°7	24°5	23°5	
	Midi.	Tripoli (frégate).	757.5	»	25°4	27°	25°8	
	1 h. soir.	Beyrouth (consulat).	751	»	24°8	24°6	23°5	
	1 h. soir.	Tripoli (frégate).	757	»	26°	27°	25°8	
19 juin.								
	11 h. matin.	Beyrouth (consulat).	751.2	»	25°	24°8	23°5	
	11 h. matin.	Tripoli (frégate).	758.5	»	26°2	26°	25°9	
	Midi.	Beyrouth (consulat).	751.6	»	25°	24°9	23°5	
	Midi.	Tripoli (frégate).	758.5	»	26°	26°	25°	
	1 h. soir.	Beyrouth (consulat).	751.9	»	25°	25°	23°5	
		Tripoli (frégate).	758.5	»	26°	25°8	25°	
	2 h. soir.	Beyrouth (consulat).	751.7	»	25°5	25°	23°5	
		Tripoli (frégate).	758.7	»	26°2	25°8	25°	
	3 h. soir.	Beyrouth (consulat).	751.5	»	25°5	25°	23°5	
		Tripoli (frégate).	758.5	»	26°2	25°7	25°	
	4 h. soir.	Beyrouth (consulat).	751.5	»	25°5	25°2	24°	
		Tripoli (frégate).	758	»	26°4	25°4	25°	
	5 h. soir.	Beyrouth (consulat).	751.5	»	25°5	25°3	24°	
		Tripoli (frégate).	758	»	26°2	26°	25°	
20 juin.	9 h. matin.	Beyrouth (consulat).	753.6	»	24°5	24°5	21°6	
		Tripoli (frégate).	760	»	24°3	23°5	22°8	
	Midi.	Beyrouth (consulat).	753.7	»	24°6	24°5	21°6	
		Tripoli (frégate).	761	»	25°6	25°	23°	
	4 h. soir.	Beyrouth (consulat).	753.3	»	24°8	24°7	22°	
		Tripoli (frégate).	760.5	»	26°	26°	24°	

De Beyrouth à Palmyre et retour.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
16 septem.	Midi.	Kalaat el Hossn.	»	702.4	»	22°	»	
	4 h. soir.	Mar Girgios.	»	728	»	22°	»	
17 septem.	Midi.	Tell Blaksî.	»	706	»	24°	»	
18 septem.	9 h. matin.	Homs.	»	718.7	»	25°	»	
	Midi.	*id.*	»	717	»	30°	»	
	4 h. soir.	*id.*	»	717.2	»	28°	»	
19 septem.	9 h. matin.	*id.*	»	720.9	»	24°	»	
	Midi.	*id.*	»	720.2	»	25°	»	
	4 h. soir.	*id.*	»	719.7	»	23°	»	
20 septem.	9 h. matin.	*id.*	»	722.5	»	24°	»	
	Midi.	*id.*	»	720.7	»	27°	»	
	4 h. soir.	*id.*	»	720.2	»	25°	»	
21 septem.	Midi.	*id.*	»	720.7	»	27°	»	
	4 h. soir.	*id.*	»	720.2	»	25°	»	
22 septem.	9 h. matin.	*id.*	»	723.2	»	25°	»	
	4 h. soir.	*id.*	»	720	»	26°	»	
23 septem.	9 h. matin.	*id.*	»	722.7	»	27°	»	
	Midi.	*id.*	»	721	»	29°5	»	
24 septem.	4 h. soir.	Zukera.	»	711.8	»	23°	»	
25 septem.	9 h. matin.	*id.*	»	713.1	»	16°5	»	
	4 h. soir.	W. Ouahagweh.	»	705.2	»	23°	»	
28 septem.	4 h. soir.	Palmyre.	»	726.8	»	28°	»	
29 septem.	Midi.	*id.*	»	726	»	33°5	»	
30 septem.	Midi.	*id.*	»	730.4	»	27°5	»	
	4 h. soir.	*id.*	»	729.1	»	28°	»	
1er octob.	Midi.	*id.*	»	727.1	»	33°	»	
	4 h. soir.	*id.*	»	725	»	32°5	»	
5 octob.	Midi.	Homs.	»	721	»	28°5	»	
	4 h. soir.	*id.*	»	720.5	»	26°6	»	
6 octob.	4 h. soir.	Restân.	»	731.6	»	26°	»	Au bord de l'Oronte.
7 octob.	Midi.	Hamah.	»	739	»	30°5	»	*id.* *id.*
8 octob.	Midi.	*id.*	»	738.5	»	30°	»	
	4 h. soir.	*id.*	»	738.5	»	26°5	»	
9 octob.	Midi.	Tell Daou.	»	729	»	30°	»	

Voyage à Damas.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
27 octob.	8 h. 30 matin.	Aïn Sofar.	»	660.8	»	17°	»	
	9 h. 30 matin.	Medridje.	»	656.5	»	17°	»	
	9 h. 55 matin.	Point culminant.	»	641.2	»	17°	»	
	11 h. 15 matin.	Plaine B'kaa.	»	692	»	20°	»	
	5 h. 30 soir.	Damas.	»	706	»	20°	»	
	8 h. 30 soir.	*id.*	»	707.3	»	19°	»	
28 octob.	7 h. 30 matin.	*id.*	»	708.5	»	18°	»	
	8 h. 30 matin.	*id.*	»	708.5	»	18°5	»	
	1 h. soir.	*id.*	»	707	»	20°3	»	
	2 h. 45 soir.	*id.*	»	706.5	»	20°5	»	
	4 h. 15 soir.	*id.*	»	705	»	20°5	»	
	5 h. 20 soir.	*id.*	»	7065.	»	20°5	»	
	6 h. 10 soir.	*id.*	»	7068.	»	20°	»	

Aux stations.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
16 septem.	Midi.	Beyrouth.	755.5	»	»	26°8	»	
	4 h. soir.	id.	755.4	»	»	26°9	»	
17 septem.	Midi.	id.	755.7	»	»	25°8	»	
18 septem.	9 h. matin.	id.	755.7	»	»	24°7	»	
	Midi.	id.	755.7	»	»	25°8	»	
	4 h. soir.	id.	755.6	»	»	26°5	»	
19 septem.	9 h. matin.	id.	757	»	»	25°	»	
	Midi.	id.	757.6	»	»	26°5	»	
	4 h. soir.	id.	757.7	»	»	26°8	»	
20 septem.	9 h. matin.	id	758.7	»	»	25°2	»	
	Midi.	id.	758.8	»	»	26°	»	
	4 h. soir.	id.	758.4	»	»	26°	»	
21 septem.	Midi.	id.	758.7	»	»	25°3	»	
	4 h. soir.	id.	758.4	»	»	26°8	»	
22 septem.	9 h. matin.	id.	759.1	»	»	25°	»	
	4 h. soir.	id.	759.1	»	»	26°	»	
23 septem.	9 h. matin.	id.	759.4	»	»	25°2	»	
	Midi.	id.	759.3	»	»	25°6	»	
24 septem.	4 h. soir.	id	758.4	»	»	26°	»	
25 septem.	9 h. matin.	id.	759.3	»	»	25°2	»	
	4 h. soir.	id.	759.2	»	»	26°	»	
28 septem.	4 h. soir.	id.	759	»	»	25°3	»	
29 septem.	Midi.	id.	760.5	»	»	25°9	»	
30 septem.	Midi.	id.	758.5	»	»	25°8	»	
	4 h. soir.	id.	757.4	»	»	27°	»	
1er octob.	Midi.	id.	757	»	»	27°	»	
	4 h. soir.	id.	756	»	»	26°9	»	
5 octob.	Midi.	id.	760	»	»	24°2	»	
	4 h. soir.	id.	760	»	»	24°	»	
6 octob.	4 h. soir.	id.	758.1	»	»	25°	»	
7 octob.	Midi.	id.	759.6	»	»	25°2	»	
8 octob.	Midi.	id.	759.3	»	»	26°	»	
	4 h. soir.	id.	759	»	»	25°	»	
9 octob.	Midi.	id.	759.4	»	»	25°8	»	

Aux stations.

DATES.	HEURES.	LIEUX.	BAROMÈTRE à mercure.	ANÉROÏDE.	THERMOMÈTRE du baromètre.	THERMOMÈTRE libre.	THERMOMÈTRE à boule mouillée.	OBSERVATIONS.
27 octob.	»	»	»	»	»	»	»	
	5h. 30 soir.	Beyrouth.	760.1	»	»	23°	»	
	8h. 30 soir.	id.	760.3	»	»	23°	»	
28 octob.	7h. 30 matin.	id.	760.2	»	»	21°	»	
	8h. 30 matin.	id.	760.5	»	»	22°	»	
	1 h. soir.	id.	760.6	»	»	23°	»	
	2h. 45 soir.	id.	760.2	»	»	23°	»	
	4h. 15 soir.	id.	759.2	»	»	23°	»	
	5h. 20 soir.	id.	759.7	»	»	23°	»	
	6h. 10 soir.	id.	759.6	»	»	22°	»	

VOYAGE

DE

JÉRUSALEM A KARAK ET A CHAUBAK

PAR

MM. MAUSS ET SAUVAIRE

I

JOURNAL DU VOYAGE

PAR

M. MAUSS

Lorsque M. le duc de Luynes, au retour du superbe voyage qu'il venait d'accomplir jusqu'à la mer Rouge, en traversant l'isthme de l'Arabah, voulut bien me proposer d'aller à Karak et à Chaubak pour recueillir des renseignements sur les travaux encore existants du temps des croisades, j'acceptai cette mission avec le plus grand empressement. La perspective d'un nouveau voyage dans ces contrées intéressantes et peu connues me séduisit; mais les travaux que j'exécutais alors à Jérusalem pour le compte de notre gouvernement, ne me permettaient pas de pouvoir songer à entreprendre de suite cette expédition.

Ce ne fut en effet que plus tard que j'entrevis la possibilité de me mettre en route, et je fixai l'époque de mon départ au mois d'avril, le plus favorable pour une excursion de courte durée. Plus tôt, on est empêché par les pluies; plus tard, on l'est par la chaleur. Je proposai aussi à M. le duc de Luynes de m'adjoindre mon ami M. Henri Sauvaire, chancelier du consulat de France à Beyrouth, qui, par sa profonde connaissance de la langue arabe et un talent tout particulier comme photographe, devait rendre a notre œuvre commune un service signalé.

Avec une obligeance dont je lui suis aujourd'hui bien reconnaissant,

M. le duc de Luynes accepta ma proposition, et je pris avec M. Sauvaire rendez-vous à Jérusalem pour les premiers jours d'avril.

Les soins matériels de l'expédition avaient été confiés à un drogman grec de Beyrouth, Antoun Nicolaï, qui avait accompagné le duc de Luynes.

7 Avril. Le 7, à sept heures cinq minutes du matin, nous étions à cheval et nous nous mettions en route, accompagnés de mon fidèle Giorgio et du jeune Yousef Anim, dont le cheval portait nos petites provisions de bouche.

Les directions du chemin qui conduit de Jérusalem à Karak, en contournant le sud de la mer Morte, ont déjà été relevées exactement par plusieurs voyageurs, et en dernier lieu par M. Vignes pendant le voyage de M. le duc de Luynes.

J'ai donc cru inutile de répéter ces observations, me réservant de relever avec soin la route moins connue que nous devions suivre pour aller de Karak à Chaubak, but de notre expédition. J'ai cru, cependant, qu'il ne serait pas inutile de faire en chemin une série d'observations barométriques qui serviront comme points de comparaison avec les altitudes déjà obtenues par les voyageurs qui nous ont précédés.

J'ai suivi, pour ces observations, à peu près la même marche que le commandant Gélis lors de l'expédition de M. de Saulcy, en me servant d'un baromètre anéroïde Bréguet. Ces instruments donnent, je le sais, des résultats moins exacts que les baromètres à mercure; mais ils sont d'un transport plus facile en voyage, et je me suis contenté de multiplier les observations, surtout entre Karak et Chaubak.

A dix heures quinze minutes, arrêt aux vasques de Salomon. Nous installons notre déjeuner dans le voisinage d'une source très-abondante et auprès de l'aqueduc qui, depuis la plus haute antiquité, amène les eaux de cette source jusqu'à Jérusalem. Des réparations importantes ont été faites dans ces derniers temps à cet aqueduc, par les ordres du gouverneur actuel de Jérusalem, Yzzet-pacha.

Il est intéressant, je crois, de signaler, au sujet de ce canal, un fait assez peu connu encore, et à la constatation duquel ne sont pas étrangers le consul actuel d'Autriche, M. Walker, et l'un des dignitaires du couvent franciscain de Jérusalem, le père Busoni. Ces messieurs, qui m'ont paru

avoir étudié la question avec beaucoup de sagacité, ont reconnu que l'aqueduc actuel qui, depuis la dernière des vasques d'El-Borak, conduit les eaux à Jérusalem, n'est pas celui qu'on trouve mentionné dans la Bible. En effet, l'aqueduc actuel suit, à partir de la troisième vasque, le flanc nord de la vallée d'Eurtas, pour aller alimenter la petite ville de Bethléem, qu'il contourne entièrement à l'est, pour revenir ensuite sur lui-même et se diriger vers Jérusalem.

Ce canal, qui pourrait bien être l'œuvre des Arabes, passe donc derrière Bethléem; mais en cherchant en avant de cette ville, on trouve, dans les environs du tombeau de Rachel, un tronçon considérable d'un ancien aqueduc construit d'une tout autre manière que celui dont nous parlons plus haut, et ne pouvant s'y relier en aucune façon. Ce tronçon d'aqueduc, que tous les voyageurs ont signalé, se compose de blocs de pierre assez considérables, percés au centre pour le passage de l'eau et s'emboîtant les uns dans les autres, comme font à peu près aujourd'hui les tuyaux de fonte employés en Europe pour le même usage. En suivant les traces de cet aqueduc dans la direction d'El-Borak, on en retrouve encore des portions importantes dans les jardins et les champs qui sont situés en avant de Bethléem. J'ai fait moi-même cette constatation dans une excursion que nous fîmes avec M. Walker, le père Busoni et le gouverneur Yzzet-pacha. — En suivant toujours, on finit par reconnaître dans la montagne d'autres traces du passage de cet aqueduc, et l'on finit par aboutir à l'angle de la troisième vasque, juste à un point où un coude très-brusque permet au canal actuel de se relier avec la portion antique taillée dans le roc, qui va, en longeant les vasques, rejoindre la source d'El-Borak.

Selon toute probabilité, cet aqueduc, plus ancien, devait passer en avant du couvent de Mar-Elias; car, dans la plaine qui sépare Jérusalem de Mar-Elias, on retrouve encore des portions d'aqueduc ruiné, qui pouvaient très-bien se relier au tronçon connu du tombeau de Rachel. Il est facile sur le terrain de suivre cet ancien tracé.

Cette découverte ne pourrait-elle pas permettre de supposer que l'aqueduc réparé par Ponce-Pilate fut celui dont je viens de signaler l'existence, et qui, détruit en partie pendant les troubles continuels qui ont agité ces contrées, fut remplacé au moyen âge par celui qui fonctionne aujourd'hui. Cette

hypothèse est permise, je crois, surtout en présence des nombreux travaux hydrauliques dont les Arabes ont laissé des traces en ce pays. — Je laisse d'ailleurs cette question à plus savant que moi, me contentant de signaler la présence de deux aqueducs bien distincts, mettant en communication les sources d'El-Borak avec Jérusalem.

Pour en finir avec les réparations qui ont été faites en 1865 à l'aqueduc dont il s'agit, je me demande dans quel but le gouverneur a consacré tant d'argent et de peines à la réparation de la troisième vasque, pour en faire un réservoir destiné à alimenter Jérusalem, quand il était si simple de conduire directement à la ville l'eau pure et limpide de la source? Pourquoi vouloir alimenter Jérusalem avec l'eau stagnante d'un bassin à ciel ouvert, quand l'aqueduc actuel met Jérusalem et la source en communication directe sans qu'il y ait la moindre solution de continuité? — On pouvait parfaitement négliger les vasques, qui ont eu, je crois, une autre destination que celle d'alimenter Jérusalem, et employer tout l'argent dépensé à une réparation sérieuse et générale de l'aqueduc. — Cela aurait suffi pour fournir abondamment aux besoins de la ville.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop applaudir, dans cette circonstance, à la bonne intention de l'administration locale, qui semble enfin comprendre la nécessité des travaux d'utilité publique.

La forteresse, en assez mauvais état, qui protége la source et les vasques, sert aujourd'hui de logement à quelques zaptiés préposés à sa garde et dont le turc semble être la langue usuelle. Au-dessus de la porte d'entrée est une inscription turque que Sauvaire a beaucoup de peine à déchiffrer à cause de la maigreur des caractères. Il paraît que la dernière ligne de cette inscription est arabe, et Sauvaire la traduit ainsi : « Cette forteresse bénie a été construite » par l'ordre du sulthan Osman Khan, fils du sulthan Ahmed Khan, qu'il » soit victorieux, en l'an (12)26. »

A onze heures quarante-huit minutes, nous nous remettons en route et gravissons les hauteurs qui, au sud-est, dominent les vasques. Nous arrivons bientôt à un plateau, sur la gauche duquel nous remarquons un aqueduc ruiné qui semble se diriger vers les vasques d'El-Borak. La contrée est en ce moment littéralement couverte de fleurs aux mille couleurs et de plantes aromatiques qui parfument notre route.

A une heure quarante minutes, nous faisons une halte d'un quart d'heure auprès d'une petite ruine que nous rencontrons sur notre gauche.

Et à deux heures cinquante minutes, nous atteignons une très-belle source nommée Aïn-Nebi-Younès-el-Halhoul, à cause du voisinage d'un village de ce nom. En face et à une petite distance à droite, se dresse la ruine d'un édifice nommé Qasr-Ezzarka (le château de la femme aux yeux bleus).

A trois heures trente-cinq minutes, nous arrivons à la hauteur du Haram Rhamet-el-Khalil, que nous avons eu l'occasion d'étudier et de relever lors du voyage de M. de Saulcy en 1862.

En approchant d'Hébron, les montagnes se dessinent, le chemin devient rocailleux; cependant on remarque aux environs un assez grand nombre d'oliviers, de figuiers et de vignes.

A trois heures cinquante-huit minutes, nous sommes à la source de Aïn-Sarah : c'est la première qu'on rencontre avant d'arriver à Hébron. Notre guide Khalil-el-Ezzeh, qui nous a rejoints à Borak, profite de l'occasion pour aller dans la partie la plus limpide faire une ablution générale et se préparer ainsi à la prière du soir. Son costume d'ailleurs ne lui cause aucun embarras; il se compose d'une longue chemise retenue aux reins par une courroie de cuir : une seconde lui suffit pour la défaire et la remettre. — A partir de là jusqu'à Hébron, le chemin est atroce : il est garni de petites pierres pointues et glissantes comme une glace.

C'est avec les plus grandes précautions qu'on avance. Nos chevaux, cependant, s'en tirent sans accident, et nous arrivons à notre campement.

A quatre heures trente-cinq minutes, notre camp est établi un peu en avant de la Quarantaine, tout près d'un petit bois d'oliviers et à deux pas du cimetière de la ville. Nous avons pour nous abriter trois tentes, dont l'une nous sert de chambre à coucher, l'autre de salle à manger et la troisième d'atelier de travail. Une fois nos tentes dressées et tous nos bagages mis en ordre, nous nous étendons avec délices sur l'herbe de la pelouse, un peu endoloris par la course de la première journée. Nous nous ferons bien vite à ce genre de fatigue.

Nous recevons bientôt la visite de plusieurs notables de la ville, et entre autres celle d'un employé de la Santé, qui se montre très-empressé à nous servir. Ce brave homme nous offre de nous accompagner, et, mettant toute

fatigue de côté, nous nous empressons de profiter de son offre avant le coucher du soleil. Nous traversons le cimetière auprès duquel nous sommes campés, et nous arrivons à une grande piscine qui porte le nom de Birket-Essoulthan. Ce réservoir aurait été construit par le sultan Kalaoun. Une grande inscription, actuellement cachée sous l'eau du bassin, constate ce fait; mais Sauvaire ne peut, à son grand regret, en prendre connaissance. En continuant notre course, nous avons poussé jusqu'à l'enceinte de la mosquée, que nous avons examinée tout à notre aise. On nous a même laissé gravir un certain nombre de marches du grand escalier construit sur le flanc est de la mosquée et qui conduit au parvis intérieur : — c'est là un progrès des habitants d'Hébron : car deux ans auparavant nous avons été, M. Salzmann et moi, fort mal accueillis en cet endroit. De là nous avons été étudier la seconde entrée de la mosquée, qui est située sur le flanc opposé de l'enceinte. Les deux porches fermés qui précèdent ces deux escaliers sont de construction arabe, ainsi qu'il sera facile de s'en convaincre par le dessin que nous en avons rapporté. Tout près du second escalier est une fontaine arabe très-curieuse dont nous nous proposons de prendre une vue.

En route, Sauvaire a noté une série d'inscriptions qu'il compte recueillir. Il en aura tout le temps, car nous devons séjourner ici pendant deux ou trois jours. L'obscurité vient bientôt interrompre notre promenade, et nous rentrons à notre campement, où nous attendait le repas du soir.

8 avril. Ce matin, de bonne heure, nous étions sur pied et nous reprenions le chemin de la ville. Arrivés au bazar d'El-Khalil, vulgairement appelé Souq-el-Kawadjat, Sauvaire se met en devoir de déchiffrer une inscription qu'on voit encastrée au-dessus de la porte du bazar. Pendant ce temps je fais un croquis d'une petite fenêtre à meneau d'un effet assez pittoresque. En continuant notre course, nous arrivons à l'angle d'une des tours de la citadelle. C'est pour me conformer à l'usage admis dans le pays que je décore de ce nom un édifice dont l'intérieur est dans un état de délabrement indescriptible.

La seule tour que nous ayons sous les yeux présente une assez grande apparence de solidité. Dans la partie supérieure du mur on remarque une inscription arabe de cinq lignes, que Sauvaire cherche à déchiffrer sans pouvoir y parvenir; elle est placée trop haut et d'ailleurs très-peu lisible. Cette inscription est flanquée dans le haut, à droite et à gauche, de deux

ornements saillants en forme de disques et taillés dans la pierre. A quelques pas de là et à droite de l'entrée de la mosquée, est un porche assez profond pourvu de bancs de pierre, et donnant accès, par un corridor, à une grande cour entourée de bâtiments, et le milieu de cette cour est occupé par un bassin servant aux ablutions. Pendant que Sauvaire étudie l'inscription placée au-dessus de la porte qui met en communication le porche avec la cour, je me dispose à faire une vue intérieure de la cour. Cette porte, qui est mentionnée par Moudjir-Eddin, aurait été construite par El-Malek-Mansour-Kalaoun en 679 de l'hégire, ainsi que les bâtiments auxquels elle donne accès. Cet édifice était une fondation pieuse, comme on en rencontre si fréquemment dans les villes de l'Orient.

Après déjeuner, nous redescendons en ville et nous allons étudier l'entrée ouest de la mosquée et la petite fontaine arabe située près de là. Sauvaire y trouve deux longues inscriptions à moissonner. Elles sont incrustées dans le mur de la fontaine, au-dessus de l'auge qui sert de réservoir.

Nous avons remarqué, dans nos promenades de ce jour, que la population paraît assez bienveillante, beaucoup plus qu'il y a deux ans.

Nous en profitons pour nous risquer sur le terrain de la mosquée dite Djamela, située derrière le flanc nord de la grande mosquée. On peut de là plonger les yeux dans le grand passage ou vestibule qui donne accès au parvis intérieur du Haram. Ce passage, couvert en partie, ne présente qu'un espace assez restreint à ciel ouvert. Au-dessus d'une des arcades qui aboutissent à cette portion découverte, Sauvaire put relever trois inscriptions : deux en arabe et la troisième en turc. Au-dessus de l'arcade qui fait face à la précédente, est une autre inscription que Sauvaire ne put lire, à cause de l'obscurité.

De là nous avons gravi la montagne, afin de pouvoir nous rendre un compte exact de l'aspect général de la ville. Nous désirions prendre une vue à vol d'oiseau de l'enceinte et de la mosquée. En effet, du point où nous sommes parvenus, à côté d'un mausolée connu sous le nom de Turbet-el-Djaabera, on domine la ville et ses environs. On peut de là juger de la disposition générale de la mosquée. La partie centrale, plus élevée que les deux parties latérales, indique clairement que l'édifice est divisé en trois nefs. Ces trois nefs sont couvertes, la principale par un toit à double pente et

les deux autres chacune par un toit plat. Deux contreforts extérieurs, appliqués sur le flanc de la nef centrale et la divisant dans le sens de la longueur en trois parties à peu près égales, indiquent aussi clairement que le monument est voûté et divisé en trois travées intérieures. Ces données suffiraient déjà pour pouvoir établir un plan général de cette célèbre mosquée, qui n'a pu être visitée que par un petit nombre d'Européens. Il serait possible de compléter ce plan à l'aide des renseignements que M. de Saulcy a recueillis pendant son dernier voyage, et en se reportant à la description détaillée qu'a faite de cet édifice l'auteur arabe Moudjir-Eddin.

L'ensemble de la couverture de la mosquée d'Hébron rappelle celle de la mosquée El-Aksa de Jérusalem.

Comme à Hébron, la mosquée El-Aksa a une nef centrale plus élevée et couverte par un toit à double pente, avec des bas côtés couverts par un toit en terrasse.

Satisfaits de l'inspection générale à laquelle nous venons de nous livrer, nous retournons à nos tentes.

9 Avril. Journée consacrée à la photographie.

Sauvaire retourne à l'inscription qu'il n'avait pu lire la veille en face de la citadelle. Elle avait été lavée et complétement dégagée de la chaux qui la couvrait, aussi put-il en quelques minutes en prendre une copie. — Cela fait, nous redescendons les rues de la ville et faisons reporter au camp l'appareil et ses accessoires. Puis, profitant des quelques instants de jour qui nous restent encore, nous nous dirigeons vers la mosquée d'Ali-Bakka, qui est la première que l'on aperçoit en arrivant de Jérusalem à Hébron. La porte de cette mosquée, qui est surmontée d'un minaret, est fort élégante et d'une jolie composition. Une magnifique inscription arabe encadre cette porte, et, dans un cartouche placé au-dessus de l'inscription, Sauvaire déchiffre le nom de l'architecte. Le cartouche porte : « Œuvre de Selimân ». Sauvaire pense qu'on pourrait aussi lire « Selèman » ; ce qui alors, dans le style nuagé et hyperbolique des Arabes, pourrait signifier « *opus Salomonis* », œuvre grandiose digne de Salomon. Pour moi, qui malheureusement ne suis pas arabisant, je préfère, par sentiment et par esprit de corps, la première version à la seconde ; je ne suis pas fâché de connaître le nom de ce confrère de talent qui a composé ce charmant édifice.

Il est bon de signaler que le quartier d'Ali–Bakka nous a semblé un peu plus sauvage que les autres quartiers de la ville ; car à peine étions–nous installés, Sauvaire à relever son inscription, et moi à faire un croquis de la porte, qu'une nuée de jeunes indigènes, tous plus déguenillés les uns que les autres, est venue nous envelopper. Il paraît que nos personnes les intéressaient beaucoup, car leur curiosité allait jusqu'à palper nos vêtements, nos chaussures et tout ce que nous portions avec nous. Une petite fille poussa même l'indiscrétion jusqu'à inspecter les poches de Sauvaire et à en extraire le mouchoir de mon ami.

Sauvaire ne s'était aperçu de rien, et l'aimable enfant s'était empressée d'aller porter le produit de son larcin à sa mère, jeune femme à l'œil étonné, qui nous regardait faire, sur le pas de sa porte. Mais on n'est jamais trahi que par les siens ; car un gamin, jaloux sans doute du butin fait par sa compagne, s'écria : « Bent-Amisé a pris le mouchoir du Frangi. » Sauvaire, qui entendit l'exclamation, s'empressa de vérifier le fait et fit honte à quelques hommes qui s'étaient joints au groupe sur le procédé peu délicat dont on usait envers nous. L'un d'eux, enchanté, paraît-il, de voir qu'on en appelait à ses sentiments d'honnête homme, s'empressa d'invectiver la recéleuse et fit rendre à mon ami le meuble utile qu'on lui avait dérobé. Ce ne fut pas sans peine, cependant, car cette mère prévoyante considérait le mouchoir comme étant de bonne prise.

Cette petite scène eut pour résultat de nous mettre au mieux avec un teinturier dont les mains étaient du plus pur indigo. Comme nous ne pouvions pénétrer dans la mosquée, il s'offrit à Sauvaire pour aller lui copier une inscription qu'il connaissait à l'intérieur.

Il s'adjoignit un jeune homme un peu plus instruit que lui, et il rapporta bientôt une transcription suffisamment exacte, que Sauvaire s'empressa de coucher sur son carnet.

Cela fait, nous reprîmes le chemin de nos tentes, nous promettant de venir le lendemain faire une vue d'ensemble de la porte et du minaret. En route, nous rencontrâmes un brave Israélite de l'endroit, qui fait ici, comme beaucoup de ses coreligionnaires, le commerce d'argent. Il se plaignit beaucoup à nous de la dureté du temps, et il nous apprit qu'autrefois il prêtait son argent aux paysans d'alentour à raison de 96 pour 100 l'an; aujourd'hui, tout ce

qu'il peut obtenir, c'est 72 pour 100, et encore avec bien de la peine. En vérité, le pauvre homme est à plaindre, et il est certain que la fin du monde est proche.

Pendant le dîner, les moukres sont arrivés de Jérusalem avec les montures qui doivent nous conduire à Karak, mais elles sont trop fatiguées pour que nous puissions partir le lendemain. Force nous sera d'attendre jusqu'au 11.

10 Avril. Nous avons commencé notre journée par aller prendre la vue de la mosquée d'Ali-Bakka. De là nous avons visité une ruine sans caractère nommée Mechhad-el-Arbaïn, située sur la colline qui fait face à la mosquée d'Ali-Bakka. Des décombres, quelques tronçons de colonnes, quelques chambres en mauvais état, au fond d'une desquelles on aperçoit un mihrab et deux ouvertures de citernes, voilà tout ce qu'on trouve. Il a dû cependant exister en cet endroit une construction d'assez grande importance. Avant d'arriver à ces ruines, notre guide Khalil nous avait fait remarquer une petite mare d'eau formée dans le rocher par un bassin naturel; cet emplacement porte le nom d'Ehlatoun.

Un peu au-dessus, on remarque quelques tombes recouvertes de gros blocs de rochers et ayant une apparence fort ancienne. Les indigènes désignent ce cimetière sous le nom de Tarbet-el-Yahoud.

Au-dessous du Mechhad-el-Arbaïn nous rencontrons une source à laquelle on descend par un escalier de vingt-quatre degrés. Cette source servait à alimenter une petite fontaine qui s'élève à quelques pas de notre campement. Il va sans dire que cette fontaine est à sec comme presque toutes celles de ce pays, où tout tombe en ruine.

Nous rentrons faire nos préparatifs de départ. Un peu avant le dîner, Sauvaire, qui cause avec un des habitants du pays, le scheikh Kassein, en profite pour lui faire raconter une partie de son histoire. Ce scheikh qui est préposé à la garde du Haram d'Hebron, et qui, comme tel, est dispensé de payer les impôts, nous apprend qu'il appartient à une famille ancienne et déchue aujourd'hui. Son père, le scheikh Mohammed, commandait autrefois dans Hébron; mais, s'étant révolté contre Ibrahim-pacha, il eut la tête tranchée par les ordres du vainqueur de la Syrie, en 1249 de l'hégire. Au dire de Kassein, sa famille serait venue s'établir à Hébron du temps

de Saladin. Il fait remonter son origine aux Arabes du Hedjaz, de la tribu de Hares. Il nous apprend que le mufti actuel d'Hébron, scheikh Khalil, est un descendant de Temim Eddary, aussi bien que Khalil, le guide qui doit nous accompagner à Karak et qui est le neveu maternel de notre interlocuteur. Nous recueillons tous ces détails, qui peuvent être utiles à l'histoire de ce pays.

Ce matin, à cinq heures et demie, nous étions sur pied, et à sept heures cinquante minutes nous étions en marche vers la mer Morte. La sortie d'Hébron est difficile et aussi peu agréable que l'arrivée. 11 Avril

A huit heures quatorze, nous atteignons la fin du wady El-Gadhy. A ce moment on aperçoit sur une colline à gauche de notre route le Mesdjed-el-Yakin, qui doit se trouver à deux ou trois heures d'Hébron.

A huit heures trente, nous traversons le wady El-Awar, et à huit heures cinquante deux minutes nous sommes à la naissance d'une montée assez escarpée, qui porte le nom de Aqabat-Erreumah (montée de la lance).

A huit heures cinquante-sept minutes, nous atteignons un puits appelé Kherbet-Abou-Djebril, et à neuf heures vingt minutes nous sommes à la limite de l'Aqabat-el-Bawary, où commence le territoire de Zif. Les vallons que nous traversons sont couverts de fleurs.

A droite, se dresse le Tell de Zif; à gauche, on nous montre le Kherbet-Zif. A quelque distance sur notre gauche, est l'endroit appelé Omm-Zeitoune, puis un autre, auprès d'un caroubier, nommé Aboul-Hammam, puis enfin une grotte appelée Omm-Ennawayes.

A neuf heures trente-deux minutes, nous remarquons à gauche, creusé dans le flanc de la montagne, un tombeau qui, par la forme extérieure de son vestibule, semble rappeler celle du tombeau de Josué relevé en 1863 par M. de Saulcy.

A neuf heures quarante-deux minutes, vastes ruines appelées Kherbet Stamboul. Au loin, à droite, Qalat-el-Kermi et des colonnes appelées Omm-el-Amad.

A neuf heures cinquante-sept minutes, nous atteignons un abreuvoir nommé Mà-Sarat-Eddchabé et nous arrivons, à dix heures huit minutes, aux Redjoum-el-Khalil, amas de pierres d'où l'on aperçoit Hébron pour

la dernière fois. A droite, est le village de Yata, dont la population, qui vit sous la tente, compte 500 fusils.

A dix heures dix-huit minutes, nous rencontrons le Kherbet-Azani.

A dix heures quarante-neuf minutes, El-Khiam, et enfin à onze heures dix minutes, Twahneh, où nous faisons halte pour déjeuner.

L'endroit est bien choisi; la citerne que nous y trouvons est bien pourvue d'eau, et une petite grotte creusée dans le rocher va nous servir de salle à manger.

En route, Khalil nous avait montré un petit arbuste nommé Metnân, que les Arabes emploient pour corriger les chevaux qui ont l'habitude de manger la corde qui sert à les attacher. Ils enduisent la corde avec le suc de cette plante dont la saveur, très-amère, suffit pour faire perdre à l'animal sa mauvaise habitude.

A Twahneh, l'herbe est si haute, que les chevaux en ont jusqu'au poitrail. C'est pour eux un superbe déjeuner dont ils profitent abondamment. — Les mouches deviennent fort méchantes, et nous font déjà des morsures irritantes.

A une heure trente-deux minutes, nous remontons à cheval.

De une heure cinquante-quatre minutes à deux heures trente-quatre, nous franchissons le wady Khafith, et à trois heures quatre minutes nous sommes sur la colline de Tabbay.

A trois heures neuf minutes, nous atteignons le wady nommé Moyhr-el-Abid, et à trois heures dix-huit minutes nous apercevons sur notre droite et au haut d'un ravin des grottes habitées par des Arabes fellahs et qui donnent leur nom à la vallée.

A trois heures trente-six minutes, nous sommes à Ettabaya.

A trois heures quinze minutes, nous atteignons Omm-Hachem auprès duquel est un réservoir qui porte le nom de El-Eltch.

A quatre heures vingt-quatre minutes, nous franchissons le Qbaur Mohammeh, pour arriver à quatre heures quarante-cinq minutes à Lemin-Ebrath, où nous allons camper.

Malgré la pureté du ciel, le temps est orageux, car derrière nous le tonnerre se fait entendre. Tout près de nous est une citerne qui devra suffire aux besoins de notre caravane. Pendant qu'on dressait les tentes,

Sauvaire qui, pendant le chemin, avait remarqué les paroles d'une chanson arabe que Khalil fredonnait en marchant, la lui fait réciter d'un bout à l'autre pour en prendre copie, mais il paraît que la transcription présente quelque difficulté à cause du peu de connaissances littéraires de notre guide.

Ce matin, à sept heures cinq minutes, nous quittions le campement de Lemin–Ebrath. Le thermomètre marquait 21 degrés, ce qui promet une chaude journée. A partir de Lemin-Ebrath, les fleurs deviennent plus rares; quelques coquelicots, des marguerites blanches brûlées par le soleil. Sur notre droite, au haut d'une colline, des ruines. 12 Avril.

A sept heures dix-huit minutes, El-Ehdal; au loin, sur notre gauche, Rodjeïn Salamâ.

A sept heures vingt et une minutes, sur notre route, une petite colline crayeuse appelée « la Bouche de la poule ».

A sept heures trente-cinq minutes, nous coupons à angle droit le wady Seyal.

A l'occasion de ce wady, Khalil nous apprend que cette vallée, par une bénédiction particulière du ciel, reçoit, chaque nuit, une abondante rosée. Cette réflexion m'étonne, car il y a bien peu de nuits sans rosée dans ces contrées. A notre gauche est le Tell Essafrâ, et plus loin, dans la même direction, les montagnes bleues de Moab.

A partir du wady Seyal, nous entrons dans le wady Thammarrat; nous y rencontrons des essaims de petites sauterelles noires qui grouillent sur le sol en se dirigeant de l'est à l'ouest.

A huit heures vingt-huit minutes, nous parvenons à la naissance du wady Thammarrat, que nous rencontrons depuis le wady Seyal. A partir de là nous redescendons sensiblement, en suivant un nouveau wady qui se nomme Omm-Kedané, et à huit heures cinquante minutes nous apercevons la mer Morte pour la première fois, à travers une vaste échancrure de montagnes produite par les deux versants du wady Omm-el-Bedoun, qui descend à la mer, encaissé profondément. Ce wady fait avec notre direction un angle droit.

A neuf heures neuf minutes, nous voyons la mer pour la deuxième fois, et à neuf heures vingt-cinq minutes la route que nous suivons descend

brusquement. Comme les rochers en cet endroit sont fort glissants, chacun de nous met pied à terre. A neuf heures cinquante-cinq minutes, pendant que nous étions arrêtés, Sauvaire et moi, à admirer le magnifique panorama qui se déroulait devant nous et dans un moment où nous n'étions pas éloignés du dernier moukre de plus de dix à quinze mètres, nous avons été surpris par un Arabe maraudeur qui nous guettait sans doute depuis longtemps, et avait attendu pour nous attaquer le moment où nous étions isolés de quelques pas du reste de notre caravane.

Il allait nous atteindre quand nous l'aperçûmes, et son premier mouvement, quand il se vit découvert, fut de nous coucher en joue.

J'étais sans armes, et Sauvaire n'avait qu'un petit revolver insuffisant pour la situation. Mon premier mouvement fut d'appeler à l'aide; aussitôt Khalil, Antoun et les moukres reviennent sur leurs pas et se mettent à la poursuite du brigand que mes cris avaient fait fuir, mais qui s'était sauvé en emportant mon machelah blanc que j'avais laissé tomber sur la route. L'un de nos moukres, plus agile que les autres, courut en avant et menaça notre Bédouin de son fusil, s'il ne lâchait la proie dont il s'était emparé. Il s'exécuta sans trop de difficulté, et déposa mon manteau sur un rocher; après quoi il se mit à détaler comme un lièvre.

Quelques coups de fusil furent tirés sur lui, pour la forme, par Antoun, Khalil et les autres moukres. Je dis, pour la forme, car personne n'avait grande envie de l'atteindre, et cela valait mieux en effet. Car si le malheur avait voulu qu'un coup de feu l'eût frappé, il est presque certain que nous n'aurions pas pu passer par cet endroit en revenant.

Dans ces sauvages contrées, le sang demande du sang, et il est toujours plus sage d'arranger les affaires par voie de conciliation ou seulement d'intimidation. Il est d'ailleurs probable que cet homme ne cherchait qu'à nous dépouiller; car, à la distance où il se trouvait en arrêt, j'étais à l'entière merci de son interminable fusil. Cet Arabe appartenait, ainsi que nous l'avons su après, à la tribu des Abou-Ribâ, tribu fort peu estimée et dont l'industrie principale consiste à exploiter les grands chemins du pays.

L'émotion causée dans notre petite troupe par cet incident nous a fait perdre vingt minutes, après lesquelles nous avons repris notre marche,

nous promettant bien, Sauvaire et moi, de ne plus tant admirer le paysage, et surtout de ne plus nous écarter du gros de notre colonne.

A dix heures quinze minutes, chacun remonte à cheval.

A dix heures vingt minutes, nous atteignons l'extrémité du wady Kedané.

A dix heures vingt-huit minutes, nous traversons le Mouraqdj-el-Haïran, et à onze heures nous faisons halte pour déjeuner sous un cassier qui nous procure un peu d'ombre et de fraîcheur. Le thermomètre marque 32 degrés. La petite vallée où nous sommes se nomme El-Mouseïk ou El-Kanazir. — Un peu au-dessus de l'endroit où nous sommes arrêtés est Zweirah-el-Foeca, où l'on trouve une citerne bien pourvue d'eau.

Pendant que nous déjeunons, nos Arabes allument avec des branches sèches un immense brasier et se mettent en devoir de pétrir leur farine pour préparer leur pain. L'opération est bientôt faite, et en quelques instants une superbe galette épaisse de trois doigts est terminée, cuite sur les charbons ardents et dévorée brûlante. Ces gaillards-là ont des estomacs d'acier.

Au moment du départ, un Arabe, qui s'était endormi sur la terre, s'aperçoit au réveil qu'un gros scorpion jaunâtre se promenait sur sa jambe nue. Il le secoue adroitement, et le rejette au loin, avant que l'insecte ait eu le temps de le piquer.

A une heure quarante-cinq minutes, nous remontons à cheval. De gros nuages roulent au ciel vers le nord-ouest et le tonnerre se fait entendre. A notre droite, est la colline de Saffa qui conduit à Garmol.

A deux heures dix-huit minutes, rencontré le wady Eddervieh, et à deux heures cinquante-huit minutes un acacia à notre droite, qui marque le commencement du territoire de Souq-Ettaheïnié, dont nous atteignons la fin à trois heures dix-huit minutes, à un monceau de pierres nommé Arredjoum. Il existe dans ce pays une tradition ancienne sur l'origine de ce nom. La voici telle qu'elle nous a été racontée. Des marchands venus de l'Occident, au nombre de cinq cents, avaient apporté avec eux différentes espèces de marchandises, et en particulier des étoffes; ils s'étaient arrêtes à l'endroit nommé aujourd'hui Arredjoum. De l'Orient étaient venus, au même point, des indigènes qui échangèrent les produits du pays, beurre, miel, laines, etc., contre les marchandises apportées de l'Occident. Quand

les échanges furent terminés, chacune des deux caravanes reprit le chemin par lequel elle était venue, en laissant à ce lieu le souvenir du marché qui y avait été tenu. Ce récit ressemble assez à un conte; mais nous le rapportons tel qu'il nous a été fait.

A quatre heures, nous marchons droit sur la mer Morte.

A quatre heures trois minutes, nous atteignons l'endroit que les Arabes désignent sous le nom de Zweirah-et-Tahta, et à quatre heures trente-huit minutes nous sommes obligés de mettre pied à terre, tant le chemin devient mauvais. Nous marchons au milieu des roches bouleversées. La descente ne dure pas moins d'une heure, et nous atteignons dans le bas une portion de la route où le sable sur lequel on marche a l'apparence de la cendre.

A cinq heures trente minutes, nous atteignons un château en ruine nommé Qasr-ez-Zweirah. En face de cette ruine et à une hauteur considérable, on remarque comme des colonnes taillées dans le rocher et formant une espèce de galerie qui doit servir de lieu d'observation aux Arabes du pays. Il n'est guère possible de voir un lieu plus désolant que celui-ci.

Une piscine, qui n'est autre chose qu'un barrage de maçonnerie élevé pour arrêter les eaux d'une petite gorge de la montagne, servait sans doute à alimenter la garnison condamnée à séjourner dans ce triste château.

Le thermomètre marque encore 30 degrés. Nous espérons pouvoir camper en cet endroit; mais il paraît que ce ne serait pas prudent. Nous attendons un instant que tous les bagages qui sont encore dans la montagne soient réunis; nous ne voulons pas les laisser seuls dans cet affreux défilé. Quand tout notre monde est arrivé, nous reprenons notre chemin, et à six heures nous atteignons le campement d'Ettineh. C'est un tertre aride, une espèce de cap qui domine la mer Morte. Devant nous se déroule cet immense lac désolé. Un peu à droite le Djebel-Esdoum, la montagne de sel, et sur notre gauche l'embouchure du wady M'baggheg. Khalil, que nous interrogeons, ne connaît pas le wady Mahawat porté sur la carte de Van de Velde. Ce wady existe cependant, puisque le duc de Luynes l'a parcouru dans une certaine longueur pour y rechercher des traces de bitume. En cet endroit, les montagnes portent le nom de Bergache.

Les moustiques viennent de paraître et nous assaillent avec fureur. Les

Arabes eux-mêmes ne peuvent les éviter, et au bout d'une demi-heure nous sommes couverts de piqûres très-douloureuses. Aussitôt que notre camp est dressé, nous nous sauvons dans notre tente.

Nous avons quitté le campement d'Ettineh ce matin, à six heures dix-sept minutes, et ce n'est pas sans plaisir que nous abandonnons ce site aride. 13 Avril.

A six heures vingt-six minutes, nous faisons notre entrée dans le Ghôr, vaste plaine qui borde la mer et dont la surface est couverte d'arbustes assez touffus, parmi lesquels on remarque surtout des acacias, des tamaris et des arbres épineux en grand nombre. La pente du sol, depuis le pied des montagnes jusqu'à la mer, est presque nulle ; il en résulte qu'après les pluies il doit être fort dangereux de traverser cette partie de la contrée. Le sol détrempé devient presque impraticable, et il se forme parfois sous les pas des voyageurs des trous qui les englontissent.

En effet, à six heures et demie on nous a montré un trou profond qu'on nous a désigné comme étant celui dans lequel s'est englontie une des bêtes de charge de la caravane de M. de Saulcy, lors de son premier voyage en Palestine. Après avoir tourné un peu au sud, nous nous dirigeâmes vers un amas de pierres assez considérable, qui porte le nom de Redjoum-el-M'zanghal. Ces ruines, qui servent aujourd'hui de redoutes aux Arabes pour défendre le passage qui conduit à la Sabkah, ont été, je crois, identifiées par M. de Saulcy. Quelques-uns de nos hommes ont été envoyés en éclaireurs, et quand ils eurent reconnu que le passage était libre, nous continuâmes à avancer et atteignîmes le Redjoum-el-M'zanghal.

A sept heures onze minutes, après une halte de cinq minutes, nous nous remettons en marche à sept heures seize minutes, et nous atteignons à huit heures vingt minutes une grotte assez considérable taillée dans les flancs du Djebel-Esdoum. Les Arabes l'appellent Magarath-el-Esdoum.

Elle a 30 ou 40 kilomètres de long, et forme, pendant l'hiver, une espèce de torrent que produisent les eaux qui s'infiltrent par les crevasses de la partie supérieure.

Pendant la halte que nous faisons à cet endroit, Giorgio, qui tient à montrer son adresse, abat d'un coup de fusil une longue aiguille de sel cristallisé qui pendait à une grande hauteur en forme de stalactite. Nous en ramassons les débris en souvenir de la femme de Loth.

A huit heures trente minutes, nous quittons la grotte après un repos de dix minutes, et nous arrivons à l'extrémité du Djebel-Esdoum.

A neuf heures quinze minutes, nous pénétrons alors dans une immense plaine couverte d'efflorescences salines dont le miroitement lointain produit un mirage singulier. Il semble à chaque pas que l'on va rencontrer un fleuve impétueux ou un lac aux flots agités. Les pieds des chevaux s'enfoncent dans le sol détrempé, et ce n'est qu'en tremblant qu'on avance sur ce terrain mouvant et humide. Ici, comme à Karak, nous avons été à même de vérifier les descriptions qu'en a faites M. de Saulcy, dont nous lisions quelques pages à chacune de nos stations.

Tout cependant nous faisait espérer que nous atteindrions sans encombre la limite de ce dangereux marais, lorsque, à dix heures, nous nous trouvons en face d'un torrent rapide et bourbeux qui nous barre le chemin. L'orage de la veille aura éclaté avec violence dans les montagnes voisines et donné naissance au torrent qui nous arrête.

Nos Arabes se dépouillent de leurs vêtements et se mettent en devoir de sonder le terrain dans tous les sens. Ils eurent bientôt trouvé un gué praticable pour les bêtes de charge et les moukres se hâtent de faire passer leurs mulets l'un après l'autre. Après les mulets viennent les cavaliers. Nos chevaux avaient de l'eau presque jusqu'au poitrail. Cette opération nous fit perdre vingt minutes.

A dix heures vingt minutes, tout était passé et nous reprenions notre route. Notre appréhension maintenant est de rencontrer de nouveaux obstacles. Nous voudrions aller camper ce soir dans le Ghôr, sur la rive orientale de la mer Morte, et nous commençons à craindre de ne pouvoir le faire. Nos craintes n'étaient que trop fondées, car au moment d'atteindre la limite de la Sabkah, nous sommes arrêtés à dix heures cinquante minutes par un nouveau torrent plus large et plus impétueux que le premier.

Nos Arabes se mettent de nouveau à l'eau, et nous font remonter le cours du torrent pendant une centaine de mètres avant de trouver un passage à peu près praticable. Dans cette recherche, un de nos hommes manque d'être emporté par le courant et ne doit son salut qu'à son fusil, qu'il plante dans le lit du torrent et auquel il se cramponne avec énergie, jusqu'à ce qu'un Arabe vienne l'aider à se tirer d'affaire. On commence alors le passage des

bagages. Deux mules chargées s'affaissent au milieu de l'eau : ce sont les bagages de Sauvaire et les cantines à photographie. Nous nous désolons à cette vue; car ce contre-temps peut compromettre les résultats futurs de notre voyage. Il faut un bon quart d'heure pour relever les pauvres bêtes, qui, soutenues par la bride, soulevées par la queue, et soulagées à droite et à gauche par les moukres, font un effort suprême, se retrouvent enfin sur leurs jambes, et parviennent en trébuchant sur la rive opposée. Les autres mulets passèrent sans accident. L'opération complète n'a pas duré moins de cinquante minutes, et ce ne fut qu'à onze heures quarante-cinq minutes que nous pûmes continuer notre route. Ce dernier torrent est juste à la limite de la Sabkah. A partir de là, commence le ghôr Safieh, où l'on retrouve la végétation de la plaine de Jéricho : des tamaris, des doums, des acheïrs aux fleurs charmantes. Le contraste est frappant. Ici le sol est ferme, et l'on n'a pas, comme dans la Sabkah, la crainte d'être englouti à chaque pas.

Les Arabes à qui nous demandâmes le nom de l'arbuste que j'ai désigné sous le nom d'acheïr, nous apprirent à ce sujet une tradition qui existe encore parmi eux. Les branches de cet arbre fournissent, quand on les rompt, un suc laiteux et abondant que les indigènes emploient d'une façon particulière pour rendre fécondes les femmes stériles.

Nous aurions bien voulu camper en cet endroit pour déjeuner et gagner avant la nuit la rive orientale de la mer; mais le temps perdu au passage des deux torrents ne nous permet plus de suivre notre programme, et après un conseil tenu avec nos guides, nous décidons que nous marcherons encore une heure, pour nous débarrasser du petit bois au milieu duquel nous sommes engagés et où il ne serait pas prudent de passer la nuit. Nous préférons nous rapprocher d'un campement d'Arabes pasteurs, les Ghawarneh, qui ont leurs tentes à quelque distance et avec lesquels nous serons en sûreté.

Nous n'atteignons le lieu de la halte qu'à douze heures cinquante minutes.

Pendant que les moukres dressent les tentes au bord d'un petit ruisseau limpide qui descend des montagnes et qui coule dans le lit du wady Es-Safieh, Yousef s'empresse d'étendre sur un tapis nos provisions de route, et nous faisons disparaître en un clin d'œil le poulet desséché qui s'offre à nos fourchettes.

Après notre déjeuner, nous recevons la visite du scheikh Khalil, chef de la

tribu auprès de laquelle nous sommes campés. Sa tête ressemble à celle d'une momie égyptienne : elle est aussi noire, aussi osseuse. Les autres membres de la tribu qui viennent bientôt se joindre à leur chef ont tous le même type. Ils ne ressemblent en rien aux Arabes que nous connaissons. Les Ghawarneh habitent les bords de la mer Morte depuis fort longtemps. Il semble cependant que ce soit une population étrangère venue dans ces contrées, on ne sait ni de quel pays, ni à quelle époque. Ils paraissent avoir quelque ressemblance avec les Abyssins que j'ai vus à Jérusalem et en Égypte. Leurs cheveux sont crépus et leur barbe est très-rare.

Pendant que nous causons avec nos hôtes, une nuée de sauterelles passe au-dessus de nos têtes, courant du sud au nord-ouest.

Les pauvres Ghawarneh ont eu, paraît-il, une année de disette affreuse; car la plupart d'entre eux en sont réduits à manger de l'herbe et des racines. Deux de nos visiteurs engagent une partie d'un jeu qu'on peut comparer au jeu de dames, et qu'ils appellent buyyâtâ. L'un des partners trace sur le sable un carré composé de quarante-neuf compartiments disposés comme ceux d'un échiquier, et la partie s'engage au moyen de petits cailloux blancs et noirs que les joueurs disposent dans chaque case, suivant une règle que nous n'avons pas eu le temps d'étudier.

La portion des Ghawarneh campés dans le ghôr Safieh, ne compte guère qu'une centaine de fusils. La tribu entière, qui est répandue sur le littoral de la mer Morte, ne compte pas plus de cinq cents hommes en état de porter les armes

Ils se disent alliés par des liens de parenté à la tribu des Adwans, qui campent au nord de la mer Morte.

Une fois tous nos renseignements pris, nous sommes rentrés dans notre tente, où Sauvaire a procédé à la vérification de son bagage.

Son papier buvard, son linge, sont trempés et couverts d'un dépôt bourbeux, mais heureusement rien n'est cassé, et, grâce au soleil de demain, le mal sera réparable.

Le soir, pour récompenser nos moukres et nos Arabes des efforts intelligents qu'ils ont déployés au passage des deux torrents, Antoun, notre drogman, leur donne deux moutons, qui sont dépouillés, rôtis et dévorés avec un entrain de cannibales.

Nous nous couchons à la lueur des feux immenses que nos Arabes ont allumés pour la nuit.

Nous nous sommes mis en route à six heures quarante minutes, quand Sauvaire eut fini de faire sécher son linge et son papier. 14 Avril.

Pendant la nuit, les Arabes du scheikh Khalil avaient pris un petit sanglier et l'avaient apporté pour l'offrir à Antoun. De leur part un tel cadeau est une vraie dérision, car chacun sait l'horreur qu'inspire aux Arabes la chair du sanglier. Aussi Antoun, pour ne pas perdre dans l'estime de nos hôtes, refusa-t-il d'accepter le cadeau qu'on lui offrait. Ne sachant qu'en faire, nos Arabes l'avaient attaché à un arbre, et, au moment de notre départ, ils le livrèrent vivant en pâture à leurs chiens. Ce fut aux cris affreux du pauvre animal que nous nous mîmes en route. Notre fidèle Barghout lui-même, jeune chien qui depuis Hébron nous avait adoptés, ne voulut rejoindre notre caravane qu'après avoir eu sa part de curée.

A sept heures dix-huit minutes, nous sommes à la hauteur du wady Sarmoudy qui conduit à Khanzyre.

A sept heures quarante minutes, commence, à partir du ruisseau, la plaine que les Arabes nomment El-Malouha.

A huit heures nous sommes à peu près à la hauteur de la pointe nord du Djebel-Esdoum, et à huit heures quinze minutes nous atteignons l'embouchure du wady El-Goueyyeh.

A huit heures trente minutes, nous quittons la plaine de Malouha pour entrer sur le territoire de Chekaret-Abou-Lazeh, qui se prolonge jusqu'à l'endroit où le wady El-Qhezlân vient déboucher en face de la pointe nord du petit golfe que nous côtoyons, et où nous arrivons à neuf heures. A notre droite est le Djebel-el-Fetouk, derrière le Djebel-Orâq. Depuis un instant nous marchons au milieu d'un fourré d'arbustes et de fougères. Sur notre gauche, de grands roseaux. Nous pénétrons bientôt dans le Noumeyrah que couvrent encore quelques arbres, et à neuf heures quinze minutes nous atteignons un amas de pierres qui porte le nom de Redjoum es scheikh Salah, qui prend son nom du voisinage du tombeau de ce santon, auquel nous arrivons au bout de quelques minutes. C'est un petit enclos de pierres sèches, avec une ouverture servant de porte, de la hauteur d'un homme. Au milieu de l'enclos est le tombeau du saint, en maçonnerie grossière et sans aucune inscription.

A neuf heures vingt-huit minutes, nous parvenons au wady El-Nameyra qui envoie ses eaux à la mer par plusieurs torrents larges et profonds. Dans le lit du premier que nous rencontrons, gisent de gros blocs que les pluies de l'hiver ont entraînés; dans le lit du second coule une eau limpide. Nous faisons au bord de ce ruisseau une halte de six minutes, pour laisser à nos chevaux le temps de se désaltérer.

Nous continuons ensuite pour arriver, à dix heures seize minutes, à un endroit nommé El-Mouraqsed. Les collines que nous avons à droite sont tellement déchiquetées, qu'elles produisent l'effet de villes en ruine. Le terrain sur lequel nous marchons en ce moment est couvert de gros blocs de pierres de toutes couleurs, parmi lesquels on remarque de magnifique porphyre veiné de rouge et de vert.

A dix heures vingt-six minutes, nous marchons toujours au milieu des gros blocs, et à dix heures trente minutes nous arrivons à la hauteur du wady Beredji, qui débouche sur notre droite. Les blocs diminuent, et nous en sortons bientôt pour marcher sur un sol sablonneux couvert d'arbres et de roseaux.

A dix heures quarante-huit minutes, les pierres reparaissent, et les collines à droite reprennent le même aspect. Enfin nous entrons dans un petit bois où nous voyons des oiseaux voltiger de branche en branche.

Nous arrivons bientôt, à onze heures, dans une clairière dont le sol cultivé est couvert de potirons, de coquelicots et de marguerites. Nous faisons halte en cet endroit, et ce n'est pas sans plaisir que je mets pied à terre. Le thermomètre marque 35 degrés et la chaleur devient accablante.

On installe notre déjeuner à l'ombre d'un bel arbre, un Betoum, qui est une espèce de térébinthe.

Après avoir laissé passer le gros de la chaleur, nous nous remettons en route à une heure trente-cinq minutes; à quelque distance, on nous montre la direction d'un village appelé Sahlat, qui donne son nom à un wady dont nous apercevons l'embouchure. Sur notre route, nous rencontrons une portion de terrain couverte de sépultures. C'est probablement un cimetière des Beni-Sakr, qui campent assez souvent sur la rive orientale de la mer Morte.

Nous laissons bientôt le territoire appelé par les Arabes El-Osâl, du nom d'une espèce de jonc dont on tresse des nattes, et nous commençons à gravir l'Aqaba-ed-Derâ (la montée du Derâ).

A deux heures quinze minutes, nous montons entre deux collines crayeuses dont les flancs nous renvoient des bouffées d'une chaleur suffocante.

Le thermomètre atteint 36 degrés. Nous arrivons à deux heures trente-huit minutes au plateau du Derâ. A gauche est le wady Heymar, et un peu plus loin est une montagne nommée Richet-Hissan. Le plateau du Derâ porte le nom de Errihân.

A trois heures vingt-deux minutes, nous rencontrons une plaine cultivée, et à trois heures trente-six minutes un monticule, à gauche, nommé Tell-ed-Derâ. Ce tell sert de guette pour surveiller les cultures de la plaine. Enfin, à trois heures cinquante-cinq minutes, nous parvenons au Seyl-ed-Derâ, charmant ruisseau dont la fraîcheur a donné naissance à un véritable bois de lauriers-roses. Nos tentes ont été dressées sur une éminence qui domine le ruisseau du côté du nord, et qui porte le nom de Ouatat-et-Tayfan. Au-dessus de nous, à l'est, s'élève une haute colline située de l'autre côté d'un large vallon, et qui porte, suivant quelques hommes de notre escorte, le nom de Kalat-Abou-Hend (le château du père de Hend). Cette journée a été très-fatigante, à cause de la chaleur, surtout dans l'Aqaba-ed-Derâ. Heureusement nous n'avons plus qu'une étape de cinq heures pour atteindre Karak, et nous nous faisons une fête de pouvoir enfin commencer nos travaux.

Nous levons le camp à sept heures trente minutes. A partir du Seyl-ed-Derâ, 15 Avril.
la montée vers Karak porte le nom d'Aqaba-Kharayeh. Les montagnes ont un aspect sauvage et rude, qui nous fait doublement regretter le site charmant du Seyl-ed-Derâ.

A sept heures cinquante-huit minutes, nous faisons une halte de quelques minutes pour faire souffler nos chevaux. A huit heures dix minutes, nous nous remettons en marche, et à huit heures dix-huit minutes nous faisons un grand arrêt pour attendre les retardataires, auprès d'une ruine nommée El-Gabon (le Caveau). A droite se dresse la colline de Botheyneh; un peu plus au nord, cette colline prend le nom d'Elmanzar (le Belvédère).

Nous repartons à huit heures vingt-sept minutes.

Quand tout notre monde est réuni, à huit heures trente-neuf minutes, nous rencontrons une colline ferrugineuse que les Arabes appellent Djebel-el-Hadid, et à neuf heures quarante minutes nous faisons halte pour déjeuner sous un arbre nommé en arabe Betoum.

A douze heures quarante minutes, nous sommes de nouveau en selle, et à une heure nous avons aperçu Karak pour la première fois. On ne distingue de la ville que deux masses importantes, qui sont, comme nous l'avons su plus tard, l'une la tour de Daher, l'autre la citadelle proprement dite.

A une heure vingt minutes, nous atteignons le plateau d'Omsidré.

A une heure quarante minutes, nous rencontrons une source nommée Aïn-Djammam, et à une heure cinquante minutes une autre source nommée Aïn-Essakka.

A deux heures quinze minutes, nous dominons le wady Sahour. Devant nous court le wady Seyl-el-Karak, sur le côté nord duquel se dresse un campement de Bédouins de cinquante et une tentes. Il paraît que le scheikh Midjaly est en ce moment à ce campement. Au moment où nous descendons vers le wady, nous nous croisons avec un vieux scheikh nommé Odé, qui vient à notre rencontre et qui fait à Antoun toutes les protestations de la plus vive amitié. Scheikh Odé nous serre la main, à Sauvaire et à moi, et descend avec nous au wady Medabegh, où serpente un joli ruisseau bordé de lauriers-roses couverts de fleurs. Alentour sont des jardins remplis d'oliviers, de figuiers et de vignes.

Nous atteignons le fond du wady à deux heures cinquante-cinq minutes, et, après avoir laissé boire nos chevaux, nous commençons une ascension indescriptible, pour arriver à trois heures trente minutes à un plateau que domine la tour de Daher. Nous rencontrons là le fameux Mohammed Midjaly, scheikh de Karak, petit homme brun, à figure fine, régulière, mais sournoise. Son abord a quelque chose de froid qui, à la longue, devient gênant, et c'est à peine s'il prononce dix paroles pendant cette première séance de présentation. Nous nous asseyons en cercle pour nous conformer à l'usage; puis cette formalité remplie, nous nous remettons en marche et pénétrons dans une galerie creusée dans le roc et dont l'entrée construite en pierres appareillées est surmontée d'une inscription arabe. Ce tunnel sert d'entrée à la ville, et comme il est taillé en zigzag, on comprend combien il était aisé de le défendre en cas d'attaque.

Cette galerie débouche dans la ville, à quelque distance de la tour de Daher. Nous arrivons bientôt dans une vaste cour qui s'étend sur le flanc de la petite église grecque de Karak. Arrivés là, et pendant que nos moukres font entrer

les mulets dans une seconde cour contiguë à celle-ci, il nous faut subir une nouvelle séance et nous asseoir aux côtés du scheikh Mohammed, qui continue son système de mutisme ou de froides interrogations. Il semble recevoir assez mal notre drogman, et nous avons su plus tard la cause de cet accueil peu rassurant. Une foule considérable d'indigènes nous entourent et comme nous ne pouvons rester ainsi indéfiniment l'objet de la curiosité de ces braves gens, nous demandons à Antoun de faire lever la séance pour que nous puissions nous retirer dans notre tente et nous délasser un peu des fatigues de la journée. Le scheikh se leva alors, et, avant de nous quitter, il nous conduisit dans une petite maison qui fait face à l'église, et qui sert de logement aux deux prêtres qui la desservent.

Le scheikh met à notre disposition les deux pièces qui composent le premier étage de la maison, et, après une troisième séance tout aussi silencieuse que la première, nous pouvons enfin nous retirer dans notre tente qu'on a dressée dans le petit jardin contigu à la maison. Nos dispositions sont bientôt prises. L'une des chambres nous servira de chambre noire pour la photographie. L'autre me servira d'atelier pour faire mes relevés et de dépôt pour nos instruments ; nous continuerons à coucher dans notre tente, et, comme pendant le voyage, une autre tente nous servira de salle à manger.

Comme nous avons toujours monté depuis le Ghòr, nous nous apercevons d'un changement sensible dans la température, nous avons même froid. En effet, le baromètre, qui, dans le Ghòr, avait monté jusqu'à 802^{mm}, est redescendu à 677^{mm}, plus bas par conséquent qu'il n'était à notre départ de Jérusalem. Nous avons donc atteint une élévation plus considérable que celle de Jérusalem, et cela nous explique la sensation désagréable que nous fait éprouver ce changement dans la température.

Une petite porte donne seule accès au carré de terrain sur lequel nous sommes campés, et sauf quelques importunités résultant de la curiosité incessante des indigènes, nous espérons pouvoir passer tranquillement le temps nécessaire aux recherches que nous allons faire.

La matinée du 16 a été consacrée de six heures et demie à onze heures, 16 Avril.
à une visite générale de la ville et de la forteresse.

Nous avons pu dans cette première inspection prendre une idée assez exacte de l'importance de cette place si admirablement située pour la défense.

Ce qui reste des fortifications nous fournit un très-curieux spécimen d'une forteresse du moyen âge, et l'assiette de cette ville avait été si bien choisie, que, sans les canons d'Ibrahim-pacha, qui bombarda la place en 1840, Karak serait probablement arrivée jusqu'à nous avec ses courtines, ses tours et son château intacts. Cependant, malgré les dégâts qu'a pu faire l'armée égyptienne, il est encore possible de lire parfaitement le plan de la ville et de la forteresse, et c'est à cette étude intéressante que nous allons consacrer le temps de notre séjour ici.

L'ensemble de la place comprend deux parties bien distinctes, la ville proprement dite avec son enceinte fortifiée, dont le bec le plus saillant est défendu par un ouvrage important connu sous le nom de tour de Daher; puis la forteresse, qu'un fossé large et profond sépare de la ville. La tour de Daher est, comme on le verra sur le plan général, une espèce de donjon, présentant ses trois faces à la défense de l'extérieur, et se reliant par deux de ses côtés à l'enceinte fortifiée. L'intérieur de cette tour est muni d'escaliers et de galeries mettant en communication les différents étages de cet ouvrage de défense.

La forteresse, qu'un large fossé isole de la ville du côté nord, est défendue au sud par un immense réservoir d'eau, fortifié lui-même autrefois, et par un fossé de plus de 30 mètres de large, taillé dans le rocher et isolant tout le système de défense de la partie sud de la colline sur laquelle est assise la place de Karak.

Le pied des murailles est défendu par de puissants talus qui devaient arrêter facilement les attaques de l'ennemi. Ces talus, construits en maçonnerie, existent surtout à l'est et au sud-est. Ils étaient moins nécessaires du côté de l'ouest, parce que l'escarpement de la colline forme un talus naturel qui devait être à peu près impossible à franchir. L'intérieur de la forteresse renferme encore de nombreuses citernes, des magasins immenses construits avec le plus grand soin. Ces magasins, qui forment jusqu'à cinq ou six étages superposés, sont aujourd'hui en partie comblés; mais ils donnent l'idée des approvisionnements énormes que pouvait contenir une place de cette importance. Au nord, la forteresse était défendue par un château à plusieurs étages de galeries, dont il subsiste encore toute la face septentrionale. C'est cette masse imposante qu'on aperçoit sur la droite en arrivant à Karak.

Entre le donjon du sud et le château du nord il y avait une succession de constructions aujourd'hui ruinées et dont il serait bien difficile d'établir un plan exact, sans faire des fouilles considérables et presque impossibles dans l'état présent des choses. On remarque encore debout, cependant, l'ancienne chapelle chrétienne, dont les ornements peints qui ont été signalés par quelques voyageurs ont été détruits par ordre du scheikh Midjaly. La seule trace encore visible est une tête nimbée dans un tel état de mutilation, qu'il serait impossible de la reconstituer. Pour bien débrouiller toutes les constructions éparses dans l'enceinte de la seule forteresse, il nous faudrait plus de temps que nous n'avons à en consacrer à ces intéressantes recherches. Je ne m'attendais pas à trouver sur ce rocher éloigné des ruines aussi curieuses et aussi étendues.

Disons maintenant que sur trois des points les plus importants de ces constructions nous avons remarqué des inscriptions arabes datant toutes les trois du règne d'El-Malek-Daher-Bibars, l'une sur la tour dite de Daher, la seconde sur un burdj circulaire de la face est des remparts, et la troisième sur la face sud du donjon de la forteresse. De ces trois inscriptions, il semblerait résulter que tous les travaux de défense ont été exécutés par ce prince ; cependant nous savons qu'à l'époque de Salah-Eddin, Karak fut vainement assiégée, et que ce fut seulement à la suite d'un traité qu'elle fut livrée aux Arabes. La place était donc, à cette époque, parfaitement défendue, et il me paraît difficile d'admettre que Bibars ait pris la peine de démolir et reconstruire ces fortifications pour avoir le plaisir d'y inscrire son nom. Ne serait-il pas plus simple de supposer que ce prince, à la suite de quelques travaux additionnels ou de quelques réparations, ait voulu effacer dans l'esprit des Arabes le souvenir des croisés, en laissant croire à la postérité qu'il était l'auteur de ces magnifiques ouvrages. Mon hypothèse est permise, je pense, et l'on peut trouver dans les inscriptions arabes qui décorent l'intérieur de la mosquée Es-Sakra, à Jérusalem, l'exemple d'un plagiat de ce genre.

A l'intérieur de la ville, nous avons remarqué plusieurs réservoirs d'eau dont l'un mesure à peu près 60 mètres de largeur sur 70 mètres de longueur. Sur l'un des côtés de ce dernier, on nous a montré les ruines d'un édifice assez important qui nous a été désigné comme ayant servi de bains. A quelque

distance de là, on nous fit également visiter une maison dans laquelle nous vîmes un dallage en mosaïque d'un dessin fort simple, ainsi que les bases et l'emplacement de quatre colonnes qui servaient sans doute à soutenir la toiture d'un petit portique; cette salle nous a été également désignée comme ayant appartenu à un bain. A quelques pas du lieu de notre campement, on voit encore les ruines d'une grande mosquée dont il ne reste plus que quelques arcades encore debout. Le minaret a disparu, mais un des anciens du pays nous a indiqué la place qu'il occupait.

En rentrant à nos tentes, nous avons traversé un petit cimetière dans lequel nous vîmes une tombe toute nouvelle et sur laquelle on avait déposé une touffe épaisse de cheveux de femme. Nous demandâmes l'explication de ce fait, et l'on nous apprit que l'usage du pays était, parmi les femmes, de faire le sacrifice de cet ornement sur la tombe de ceux qu'on avait beaucoup aimés pendant la vie. Nous étions là en présence d'un sentiment trop délicat et trop respectable pour nous permettre la moindre réflexion. En comparant l'usage de ces populations sauvages à celui qu'on rencontre encore dans certaines contrées de la France, où des jeunes filles sacrifient leur chevelure contre quelques sous ou des colifichets de peu de valeur, on est bien forcé d'avouer que tout l'avantage est du côté des femmes de Karak.

Rentrés à notre tente, Sauvaire et moi nous nous sommes mis à l'œuvre. Pendant que je prépare tout ce qui va être nécessaire pour faire le relevé général des fortifications, Sauvaire déballe son attirail photographique et le fait transporter dans la petite chambre qu'il a choisie pour en faire son atelier. Dans la chambre contiguë, qui est plus grande et plus claire, j'ai fait disposer l'une de nos tables, et c'est là que, pendant quatorze jours, nous viendrons, chaque après-midi, mettre au net les relevés du matin et les observations prises en chemin.

Pendant notre installation, nous recevons la visite d'un nommé Soleyman-ebn-Djorios, chrétien de Karak, qui, la veille déjà, était venu à notre rencontre. Cet homme a été grièvement blessé dans un combat que les Beni-Hamaïdeh livrèrent aux gens de Karak, lors d'une expédition faite par ces derniers pour enlever le bas-relief moabite de Figou, signalé pour la première fois par M. de Saulcy, et offert au musée du Louvre par M. le duc de Luynes. Soleyman porte sur le côté gauche de la tête deux affreuses balafres

qui sont à peine cicatrisées; son poignet gauche est horriblement mutilé et sa main tout à fait hors de service; il porte, paraît-il, d'autres traces de mutilation sur le corps, mais nous n'avons point demandé à nous en convaincre, attendu que ce qu'il nous montrait était suffisant pour constater les tristes résultats que ce combat avait eus pour lui. Il nous raconta qu'il n'était pas le seul dans cet état; mais nous devons à la vérité de dire qu'aucun autre Bédouin de Karak blessé ne s'est présenté à nous pendant le séjour que nous fîmes en ce lieu.

Nous avons recueilli depuis le récit complet de cette affaire de la bouche même d'un des acteurs qui y ont pris part; nous le transcrirons à la fin de notre journal tel qu'il nous a été raconté. Nous avons promis à Soleyman d'intéresser M. le duc de Luynes à son malheureux sort, et nous savons à l'avance toute la peine qu'il éprouvera en apprenant l'accident arrivé à ce pauvre garçon.

Après notre déjeuner, Sauvaire s'est mis à préparer son papier photographique pour pouvoir commencer ses opérations le lendemain; pendant ce temps j'ai tracé et relevé sur le terrain une grande ligne d'emprunt pour aller me rattacher à un point des fortifications extérieures. Cette opération, pendant laquelle j'ai bien été un peu gêné par la curiosité des habitants, m'a pris presque toute l'après-midi, et, après avoir atteint le burdj nord-est, je suis rentré à mon atelier pour rapporter sur le papier toutes les mesures que je venais de relever. Cela nous a conduits jusqu'à l'heure du dîner. Dans la soirée, le scheikh Mohammed est venu nous faire visite.

Dans la conversation que nous eûmes avec Mohammed, nous apprîmes que le scheikh avait une demande à adresser au gouvernement turc, et Antoun, qui semble très-intéressé à la réussite de cette demande, fait valoir la position de M. Sauvaire au consulat de Beyrouth, comme pouvant lui servir dans cette circonstance. Sauvaire, qui, en raison précisément de sa position officielle, ne doit s'occuper de rien de semblable, répond franchement qu'il tient à rester complétement étranger à toutes les démarches que désire faire le scheikh Mohammed.

Pour moi, qui n'ai pas les mêmes ménagements à garder, je promets à Midjaly que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour faire parvenir une lettre à M. Hecquard, consul de France à Damas, que je n'ai pas l'hon-

neur de connaître personnellement, mais avec le fils duquel j'ai eu, à Jérusalem, d'agréables rapports. Cette complaisance de ma part pourra sans doute faciliter notre séjour à Karak, et si, comme cela est probable, ma tentative échoue, j'aurai au moins fait preuve de bon vouloir. Il est donc convenu que Mohammed cherchera un émissaire fidèle pour porter ma lettre à Damas, et la remettre entre les mains du scheikh Saleh, fils aîné de Mohammed, qui se trouve en ce moment en instance auprès du pacha-gouverneur. Cette nouvelle entrevue ne nous a point fait encore revenir de notre première impression. Mohammed Midjaly est décidément loin d'être un homme aimable.

17-18 Avril. Journées passées au travail.

18 Avril. Après notre dîner, nous avons reçu la visite du scheikh Mohammed, qui vient me prier de préparer la lettre que je lui ai promise pour M. Hecquard. Sauvaire interroge le scheikh pour savoir au juste ce qu'il désire, et mon ami veut bien me servir d'interprète et me transmettre les demandes du scheikh Midjaly. On verra que l'ambition n'est pas pour peu de chose dans le désir qu'il montre de vouloir être utile au gouvernement turc. Il paraît que le scheikh a envoyé son fils aîné à Damas pour demander au gouverneur de lui accorder un secours de cinq cents cavaliers dont l'entretien, hommes et chevaux, serait aux frais de Mohammed. Son intention, en demandant ce secours, est d'assurer la sécurité du pays aux voyageurs et à ceux qui voudraient faire avec les tribus des transactions commerciales. Ces cavaliers serviraient, en outre, à maintenir en respect les malintentionnés du pays qui voudraient continuer l'ancien système de pillage, et qui ne peuvent pardonner à Midjaly l'espèce de considération qu'il a pour les chrétiens de Karak. En retour du secours que la Porte lui donnerait dans cette circonstance, le scheikh s'engagerait, même par écrit, à faire rentrer les impôts de toute la contrée soumise à son autorité, pour une somme de 250 000 piastres, ce qui équivaut à peu près à 50 000 francs.

Ces impôts n'ont pu être perçus par le gouvernement depuis environ vingt-cinq ans, époque de la domination égyptienne, et ce serait pour la Porte une occasion excellente d'entrer plus avant dans les affaires de ces contrées toujours insoumises. L'intention de Midjaly, serait en outre, de faire construire à Safieh et à Zweirah de petits blockhaus qui serviraient à recevoir

quelques hommes de garnison. Ces hommes viendraient en aide aux voyageurs dans les parties dangereuses de la route.

Les chrétiens de ce pays sont, malgré la protection que leur accorde Midjaly, opprimés par les Karakiens de vieille roche, musulmans purs qui voudraient voir disparaître de la contrée toute trace de christianisme.

Midjaly, en protégeant les chrétiens, s'est assuré leur concours, et comme il a encore pour lui la moitié de la population musulmane, il peut ainsi, dans un moment donné, disposer des deux tiers de la population totale de Karak. Le nombre total des habitants est d'environ 7000, parmi lesquels on compte 2000 fusils. Le duc de Luynes avait, lors de son voyage en Palestine, fait quelques démarches auprès du pacha de Jérusalem pour obtenir l'envoi des cavaliers que demandait le scheikh Mohammed. Le gouverneur avait promis; mais il paraît que des circonstances que nous ignorons l'ont empêché de tenir sa promesse. En résumé, il doit y avoir au fond de la demande du scheikh un sentiment de crainte; il éprouve sans doute le besoin de soutenir par le concours de soldats étrangers une autorité mal affermie, mais il est certain qu'une telle démarche de sa part ne peut que le compromettre aux yeux de ses compatriotes.

J'ai promis de préparer la lettre pour le lendemain et de faire tout mon possible pour que le scheikh Saleh soit reçu par M. Hecquard, notre consul à Damas. Il pourra expliquer verbalement ce que ma lettre contiendra d'une façon très-superficielle.

Sauvaire a recueilli, tout en photographiant les ruines, quelques renseignements qui pourront servir à l'étude topographique des environs. 19 Avril.

Au sud, est la colline de Tell-Adje, derrière laquelle, plus à l'ouest, se dresse celle de Ghenan-Zeita. Entre ces deux collines est la vallée d'Abou-Yacoub, qui tombe dans le wady El-Medabegh. A l'est du wady Abou-Yacoub, à l'endroit où l'on aperçoit des plantations d'oliviers, se trouve la fontaine des Francs.

Au-dessous est le torrent du Kawadja, qui abonde, dit-on, en poissons appelés Bouri. Vient ensuite le wady Amoun, et au-dessus de ce dernier le wady Eschawalil. Les Arabes désignent sous le nom de Hammam (bain) un certain endroit du wady El-Medabegh, au-dessous duquel est la source dite Aïn-es-Safasafeh. Le coteau qui s'élève au-dessus du wady El-Medabegh porte

le nom d'Errafidh; au-dessus est l'endroit appelé El-Maghaïr. Enfin, le coteau le plus élevé se nomme Thamarra.

Au-dessus du seyl El-Medabegh, on remarque un sentier qui court vers l'ouest et qui porte le nom d'Eddabbounyé; au-dessous se trouve Ezzoth.

Les cinquante et une tentes arabes que nous avons aperçues sur notre gauche, en arrivant à Karak, sont dressées sur un coteau dit Ettarnazeh, et le wady qui court dans le voisinage se nomme Khouat-el-Morghabet.

Tous ces renseignements topographiques ont été fournis par les Arabes qui nous accompagnaient. Nous avons malheureusement trop peu de temps pour les aller vérifier sur place.

Les sauterelles ont encore reparu, et, à ce propos, nos guides nous apprennent que l'année précédente leur passage avait été l'avant-coureur du choléra. Il paraît que l'épidémie de 1865 n'avait atteint que deux personnes qui s'étaient trouvées à la station la plus voisine de Karak, sur la route du Hadj, au moment du passage des pèlerins de la Mekke. Ces deux personnes avaient succombé le lendemain.

A l'ouest de la tour de Daher est un petit enclos renfermant une tombe musulmane. La tradition du pays veut que ce soit là l'emplacement du tombeau de Noé. On sait qu'un autre Karak, situé dans la Bekaâ, à une heure environ de Zahlé, dispute au Karak qui nous occupe en ce moment l'honneur de posséder les restes du patriarche. Le monument qu'on y voit est plus complet, et l'endroit où il se trouve est connu sous le nom de Karak-Nouh (Karak de Noé). La tombe que nous décrivons est ornée d'une plaque de marbre, sur laquelle on lit une inscription de cinq lignes, qui attribue à un nommé Rihan-Balouzha la construction du monument (1).

Derrière cette plaque on trouve le commencement d'une autre inscription en deux lignes.

Ce Rihan-Balouzha était un janissaire damascain qui était chargé de la garde du fort dit El-Dabha, situé à une journée de Karak sur la route du Hadj. Il vint à Karak, où il se maria. Il est mort il y a une douzaine d'années des suites d'une blessure que lui fit dans une chute l'un des pistolets qu'il portait à la ceinture. Son cousin, Ramadhân, avait la surveillance du fort de

(1) Voyez les inscriptions arabes à la fin de ce travail, n° 15.

Kadthrân, également situé sur la route du Hadj. C'est là, paraît-il, que nous devons aller passer notre première nuit en nous rendant à Chaubak.

Pendant que Sauvaire recueillait tous ces renseignements, je poussais mon relevé jusqu'à l'angle nord-ouest du château.

En escaladant les murs pour prendre mes mesures, j'ai aperçu au sommet du donjon de la forteresse une grande inscription arabe ornée du lion de Bibars. Cette inscription est trop fruste pour qu'on puisse la relever, et, avec le vent qui siffle à cette hauteur, il y aurait danger pour l'instrument de photographie qu'on voudrait y placer autant que pour l'opérateur. J'ai cependant pu prendre un croquis du lion qui est à l'angle, et dont le bas-relief occupe la hauteur de trois assises de pierre. L'inscription elle-même est prise dans une hauteur de deux assises seulement.

J'ai eu aujourd'hui une grande discussion avec mes Arabes au sujet du prix à leur allouer pour la peine énorme qu'ils ont à m'accompagner et à m'aider à prendre quelques mesures. Ils sont la plupart du temps couchés pendant que je travaille, et, pour les mesures, c'est mon brave George qui a tout le mal. Comme c'est depuis le matin la vingtième fois au moins qu'ils reviennent sur ce sujet, je prie, à mon retour, notre drogman Antoun de régler ce point important, et il est convenu que chacun de nos aides recevra cinq piastres par jour de travail.

Après le déjeuner, le scheikh Mohammed me fait demander avec instances la lettre que je lui ai promise pour M. Hecquard. Je cède à cette impatience, et, afin d'assurer au scheikh Saleh toute chance de réussite, j'écris non-seulement à M. Hecquard père, mais encore à son fils Charles et au chancelier du consulat, M. Bertrand. Pendant que je me livrais à cette correspondance, Sauvaire s'était enfermé et développait les cinq épreuves du matin.

Le soir, nous avons reçu la visite du scheikh Mosleh, accompagné des plus importants de l'endroit. Sauvaire en profite pour recueillir un grand nombre de notes sur sa famille, sur les tribus soumises à l'autorité de son père, et sur la valeur de chacune d'elles sous le rapport de la guerre.

Malheureusement, les souvenirs généalogiques de Mosleh ne remontent pas très-haut; ils s'arrêtent à Khalil, et encore ce nom ne paraît pas être très-sûr.

D'après Mosleh :

Khalil eut pour fils Yousef, le même qui est cité par Irby et Mangles.

Yousef eut deux fils : Abdelgader et Ismaïl : le premier était l'aîné.

Abdelgader eut pour fils les scheikhs Mohammed Midjaly, le chef actuel de Karak, Khalil, Salem et Ysa.

Ismaïl eut pour fils Mozel, vivant à Karak, lequel a trois fils : Ismaïl, Khalil et Soleyman.

Mohammed Midjaly en a deux : Saleh, l'aîné, aujourd'hui à Damas, et Mosleh, celui qui nous fournit ces renseignements.

Le nombre des habitants de Karak est d'environ 8000 : 6000 musulmans et 1800 chrétiens.

Les chrétiens comptent 500 à 600 fusils ; les musulmans environ 2000.

La population entière se divise en trois catégories, dont les deux premières sont musulmanes : chaque classe ou tribu est appelée *achyré*.

1°

Les *Saraïreh* tirent leur origine du wady *Sarâr*, près de la montagne d'Hébron.	200 fusils.
Les *Tharâwneh*, originaires de *Chadra*, plaine à deux journées au sud de Karak.	100
Les *Zemoûr*, dont l'origine n'a pu nous être donnée.	200
Les *Se'oub*, originaires de *Sa'ab*, à l'orient de Karak.	50
Les *Moubayyedhîn*, dont l'origine est inconnue.	50
Les *Gath'âwneh*, originaires de Gathe, à l'ouest de Karak.	30

2°

Les *Ma'aïtha*, de la même origine que les *Bayâïdha*.	
Les *Medjali*, c'est-à-dire issus de Temim-Eddari, auquel le Prophète donna Hébron en fief, ensemble.	100 fusils.
Les *Obeysât*, originaires de Absa, auprès de Kenanzeita.	30
Le *Bayâïdha*.	100
Les *Habâcheneh*, originaires de Hobeych, village situé à une heure et demie de Karak.	150
Les *Zoneybât*, originaires de Karak.	60
Les *Laghawât*, originaires de Karak.	30
Les *Qafâwyin*, origine inconnue.	20
Les *Thanachât*, origine inconnue.	30

Les *Banawy*, origine inconnue.	10 fusils.
Les *Chamâyleh*, origine inconnue.	30
Les *Mahâlîn*, origine inconnue.	40
Les *Qodhât*	50
Les *Madjâly*, issus de Temim-Eddari.	100

3

CHRÉTIENS (NASSARA).

Les *Zoreygât*, origine égyptienne.	60 fusils.
Les *Halasa*, origine égyptienne.	150
Les *Modonât*, de Moddin, ville située à quatre heures de Karak.	30
Les *Boqaīīn*, origine inconnue.	40
Les *'Ozeyzât*, originaires de Karak.	50
Les *Ma'dī'a*, originaires de El-Moteh.	50
Les *Haddadin*, originaires de Hadadé, à une heure de Karak.	50
Les *Karâdecheh*, originaires de Karak.	40
Les *'Aqacha*, originaires d'Enheia.	30
Les *Hedjâzīīn*, originaires de Karak et plus anciennement du Hedjaz.	30
Les *Souna* : ce sont les artisans originaires de Damas.	30

A l'appui de ce dernier nom, Sauvaire fait remarquer qu'ayant eu l'occasion d'examiner un jour la crosse d'un fusil fabriqué dans le pays, il lut, gravés sur le bois, ces mots : « Fait par Barnaba, l'artisan », ou « de la classe Hechyrely des Souna ».

On obtient, avec les données qui précèdent, un chiffre de 1940 à 2000 fusils.

Voici maintenant d'autres renseignements indiquant les tribus et villages placés dans les environs et sous la dépendance de Karak :

Gothor-Rabba, village à deux heures de Karak.	600 fusils.
El-Oraq, village à deux heures.	100
El-Khandzireh, village à six heures.	200
El-No'eymât, village ruiné, dont les habitants vivent sous la tente.	200
El-Kharacha, vivent sous la tente, à trois heures de Karak.	250

Les peuplades qui précèdent labourent la terre.

Les *Habâya* (Bédouins), ne labourent pas	300 fusils.
Les *'Amr* (Bédouins), labourent	300
Les *'Amârin*, ne labourent pas	200
Les *Rachâïdeh*, ne labourent pas	200
Les *Ghawârneh*, labourent	250
Les *Sufiyyé*, labourent	100
Les *Hamaïdeh* de Boseira	200
Les *Kalâledeh*, dont le scheikh se nomme Moghel-ebn-Moseysey	130
Les *Tawabîyeh*, labourent	70
Les *Chaubak*, village placé sous la juridiction d'Ebn-Djazy	200
Les *Habahebeh*, labourent	100
Les *Maân-el-Chamiyeh*, ville située sur le chemin du Hadj, labourent	200
Les *Essalaïtheh*	400
Les *Hamaïdeh*, de Chihan	400
Les *Mahmoudîin*, Arabes bédouins, ne labourent pas	200
Les *Kaubeneh*, Bédouins	100

Le nombre des fusils de tous ces villages et tribus atteint ensemble de 5000 à 6000.

20 Avril. Ce matin, à cinq heures, j'étais sur pied, et à six heures nous étions à la besogne avec George et mes Arabes, par un temps affreux, brouillard et vent; mes compagnons sont gelés. J'ai cependant voulu lutter contre le mauvais temps, mais la brume s'étant à la fois transformée en une pluie battante, nous avons été forcés de plier bagage vers huit heures. Nous sommes rentrés à nos tentes trempés jusqu'aux os. Nous avons cependant poussé notre travail jusqu'à une petite distance de la tour de Daher.

Pendant que nous mesurions l'un des burdj situé sur le flanc ouest des fortifications, un Arabe s'est avancé vers nous, et, tirant son sabre, en a menacé vivement George, qui tenait un bout de la chaîne. Je n'avais pas pris d'abord la chose au sérieux, sachant que ce genre de plaisanterie est dans les mœurs du pays; mais quand il s'est agi d'entrer dans la cour d'une mauvaise masure construite sur les ruines du burdj, notre Arabe s'est de nouveau opposé à notre passage en faisant mine d'arracher la chaîne des mains de mon compagnon. Il refusait absolument de nous laisser passer outre. Voyant son obstination, et pour éviter d'autres ennuis, j'allais abandonner ce point et rentrer à nos tentes, quand Khalil vint s'interposer et arranger l'affaire.

Une fois rentré, j'ai commencé par adresser une plainte au scheikh Mohammed pour ce mauvais procédé, et ensuite j'ai dû me changer des pieds à la tête. J'ai rejoint Sauvaire à notre atelier, où il préparait du papier pour les opérations du lendemain. Le mauvais temps continue, il fait froid et humide, et cela nous paraît d'autant plus dur, que les jours précédents la température était assez élevée.

Ce matin Sauvaire s'est mis en route de très-bonne heure. Le temps est plus favorable qu'hier, et malgré un vent assez piquant il a pu rapporter, avant le déjeuner, sept épreuves prises en dehors de la ville. 21 Avril.

La montagne qui fait face au côté oriental de l'enceinte se nomme Houboul-Ezzekhira. Une éminence garnie de quatre ou cinq gros rochers est appelée Dahr-el-Homar (le Dos de l'âne).

L'Aïn-el-Aqabah se trouve sur le chemin qui conduit du Dos de l'âne à la tour orientale.

L'eau n'en est pas mauvaise, mais elle n'est pas limpide.

En gravissant la colline pour rentrer en ville, Sauvaire a reconnu à mi-côte un gisement de minerai de fer. Ce gisement a la même apparence que celui que nous avons rencontré en venant à Karak, et que les Arabes appellent Djebel-el-Hadid.

Pendant que Sauvaire faisait cette intéressante moisson, j'achevais entièrement le relevé général du contour de la ville, qui m'a pris ainsi six longues séances.

Dans la soirée, nous apprenons que Mohammed, mécontent d'une lorgnette qu'entre mille autres choses Antoun lui avait offerte, lui a renvoyé son instrument en disant qu'il ne pouvait s'en servir. Il paraît que la mienne lui conviendrait beaucoup mieux, mais c'est pour moi un meuble trop utile pour que je m'en dessaisisse.

D'un autre côté, il paraît que les scheikhs chrétiens sont fort peu satisfaits de voir qu'Antoun a fait de nombreux cadeaux à Mohammed et à son fils, sans rien leur offrir à eux. Ils profitent de l'occasion qui se présente pour indisposer le scheikh contre nous, et il serait à craindre que tous ces petits mécontentements ne nous empêchassent d'achever ce que nous avons si bien commencé. Nous n'avons reçu aucune visite aujourd'hui, et le scheikh semble nous éviter. Ce petit ennui, joint à un affreux lumbago que m'a valu

mon bain de la veille, me met d'assez méchante humeur. Afin de diminuer la douleur que me fait éprouver le moindre mouvement, je fais doubler mon mince matelas d'une paillasse, que nous confectionnons avec un des sacs qui servent à nos mulets.

22 Avril. Ce matin, j'ai continué mon travail par le relevé des fortifications hautes du château, et j'ai étudié à l'intérieur le fond du donjon. Sauvaire, pendant ce temps, prenait plusieurs vues d'ensemble et quelques détails de la portion crénelée des défenses basses.

Vers quatre heures, nous sommes retournés au château, où j'ai étudié toute la série des barbacanes qui défendent la terrasse inférieure, tandis que Sauvaire prenait plusieurs vues de la face occidentale des fortifications supérieures.

En rentrant aux tentes, un de nos guides fit remarquer au sommet de la tour carrée qui flanque l'angle nord-est de Karak, une pierre saillante dont l'extrémité est ornée d'une tête d'animal sculptée en très-bas relief. Il y a tout lieu de supposer que c'est encore la tête du lion de Bibars. Nous avons d'ailleurs rencontré une pierre sculptée analogue dans les ruines de la forteresse. Il paraît qu'autrefois la pierre de la tour nord-est servait de potence. Le condamné était attaché par le cou et hissé jusqu'au sommet de la tour, qui peut avoir environ 30 mètres de hauteur.

Je mentionne en passant une indication qui nous a été donnée sur une ville nommée El-Ladjoun, et située à cinq heures à l'est de Karak. Il paraît que cette ville est divisée en quatre portions par deux grandes rues qui se coupent à angles droits. Elle a, nous a-t-on dit, quatre entrées, qui étaient autrefois fermées par quatre portes de pierre. On nous a assuré qu'une ou deux de ces portes sont encore en place.

Mohammed s'est encore tenu à l'écart aujourd'hui. Cependant les bruits inquiétants de la veille ont diminué, et notre hôte y regardera sans doute à deux fois avant de nous tourmenter. Il compte beaucoup sur l'effet de la lettre que j'ai adressée à M. Hecquard, et il sait qu'en entravant notre travail, il se priverait de l'appui que nous pouvons encore lui donner à notre retour à Jérusalem.

23 Avril. Sauvaire n'a pu prendre aujourd'hui qu'une seule vue.

Il a également recueilli plusieurs inscriptions qu'il transcrira toutes ensemble pour en faciliter l'étude (voy. à la fin de ce travail).

J'ai, de mon côté, travaillé toute la matinée à relever le grand Birket et la tranchée qui sont situés au sud, au pied des immenses talus du donjon. De là je suis remonté dans le donjon lui-même pour en mesurer les créneaux et les barbacanes. Cette portion de défenses est des plus intéressantes. On y trouve la trace de constructions ajoutées après coup et dont il serait difficile d'indiquer l'époque.

Aujourd'hui Mohammed semble avoir fait sa paix avec Antoun, qui, à l'occasion du Courbam Beïram, la grande fête de demain, lui a donné une trentaine de ducats avec divers autres cadeaux en nature. On profite de cette lueur de bonne humeur pour en tirer les renseignements suivants sur sa généalogie. 24 Avril

Le scheikh Yousef, ancêtre de Midjaly, est mort à l'époque de la prise de Saint-Jean d'Acre par Ibrahim-pacha.

Il avait pour père Soleyman, dont le père était Ismaïl, dont le père était Ghabn; lequel avait pour père un autre Ghabn, lequel avait pour père Chedid.

Au delà de Chedid, Mohammed perd la trace de ses ancêtres.

Les papiers de la famille ont été pris par Ibrahim-pacha, et ceux qui n'ont pu échapper au pillage sont entre les mains du scheikh Khalil, mufti d'Hébron, qui, lui aussi, est issu de Temim Eddari.

Un des ancêtres de Chedid est venu à Karak, en qualité de Nazhir-el-Awqaf, du temps du père de Nasif-pacha. Il s'est marié dans le pays, où il a pris deux femmes. L'une d'elles lui a donné deux garçons et l'autre trois.

Mohammed se montre un peu plus aimable qu'à l'ordinaire : j'en ai donné la raison plus haut. Il se fait montrer tous nos instruments, baromètre, thermomètre, pistolets, fusils, tout cela pour en arriver à la fameuse lorgnette qu'il convoite depuis si longtemps.

A ce sujet, j'ai appris aujourd'hui un petit détail qu'on avait eu bien soin de nous cacher jusque-là. Il paraît qu'il y a deux jours, le scheikh était entré dans notre tente pendant notre absence, et, trouvant ma jumelle plus grosse et surtout meilleure que celle qu'Antoun lui avait donnée, l'avait, sans plus de façon, mise en bandoulière et emportée chez lui. Antoun, très-contrarié de ce procédé, qui avait peut-être pour but de me forcer la main, avait immédiatement dépêché vers Mohammed un scheikh chrétien pour réclamer l'objet soustrait avec tant de laisser-aller. Cette réclamation a, paraît-il, formalisé notre

scheikh, qui trouvait sans doute son action toute naturelle, et sa mauvaise humeur, qui nous fut ainsi expliquée, dura près de trois jours. Messieurs les Bédouins pourraient être considérés comme des enfants capricieux et traités comme tels, s'ils n'avaient pas la mauvaise habitude de toujours plaisanter avec des fusils chargés jusqu'à la gueule ou des poignards qu'ils sont très-prompts à sortir du fourreau.

Afin de calmer les convoitises de notre aimable Mohammed, je lui ai fait dire que si nous avions le bonheur de pouvoir terminer tranquillement notre travail, je ne manquerais pas d'intéresser en sa faveur M. le duc de Luynes, qui, en remercîment, se ferait un plaisir de lui envoyer la longue vue tant désirée. Je prie M. le duc de Luynes de bien vouloir m'excuser pour avoir ainsi tiré à vue sur sa générosité; mais il m'était vraiment impossible de me séparer d'un instrument indispensable en voyage pour le voir passer entre les mains d'un brave Bédouin dont les yeux valent cent fois mieux que toutes les lunettes du monde.

Le soir, après dîner, nous discutons avec Antoun la question du voyage à Chaubak. La lettre du scheikh Ebn-Djazy arrivée aujourd'hui est conçue dans des termes très-favorables. Nous parlons aussi d'aller visiter Rabbat pour en rapporter quelques épreuves et en faire un relevé topographique.

La chose est possible; mais Antoun, sans que nous sachions pourquoi, semble peu disposé à nous y accompagner. De notre côté, bien que Rabbat ne soit qu'à deux heures et demie, nous ne voulons pas y aller sans escorte, et surtout sans notre drogman qui nous garantisse la route ; nous décidons en conséquence, Sauvaire et moi, que nous n'irons à Rabbat que si Antoun consent à nous y accompagner.

25 Avril. J'ai fait aujourd'hui le relevé de la route qui conduit de l'église à la porte du tunnel ouest d'arrivée et celui du chemin qui conduit du tunnel ouest au tunnel est. Auprès de ce dernier est une immense piscine dont j'ai déjà parlé dans la description générale de la ville; sur l'un des côtés on remarque les ruines d'un bain considérable qui s'alimentait aux eaux de la piscine. Ce bain est comblé en partie aujourd'hui, et les habitants ont trouvé moyen de cultiver les décombres qu'il renferme et de leur faire produire quelques minces légumes. De là je suis rentré en ville, où j'ai mesuré

les ruines de la grande mosquée, qui tiendra une place considérable dans le plan général.

A deux heures, nous repartons pour aller au château prendre de nouveaux détails. Je relève en route la position du Birket-Hadjiad qui, paraît-il, était autrefois alimenté par les eaux du Birket-Nazer. Ce dernier est le grand réservoir fortifié qui défendait à l'extérieur et au sud le pied du donjon de la forteresse.

C'est ici le moment de faire remarquer le soin particulier avec lequel les constructeurs de cette place avaient ainsi pourvu aux besoins des habitants. Sans parler du Birket-Nazer, qui était alimenté par les eaux d'une source voisine, et des trois autres grands réservoirs qui se trouvent dans l'intérieur des murs, on trouve encore une immense quantité de citernes dans la ville, et principalement sur le plateau qui se trouve en avant du château.

Le Birket qu'on remarque devant la tour de Daher recevait, ainsi que je l'ai déjà dit, ses eaux de l'Aïn-Frangy par un canal que la tradition du pays assure avoir existé sur le flanc ouest de la colline de Karak.

Nous voudrions bien continuer nos investigations dans le château, mais nous avons eu l'imprudence de sortir sans être accompagnés par nos guides ordinaires et surtout sans Khalil. Aussi les indigènes que nous avons rencontrés, s'en étant aperçus, se sont accrochés à nous et deviennent très-importuns. C'est à peine si Sauvaire peut terminer sa dernière épreuve. Nous prenons alors le parti de rentrer tranquillement à nos tentes pour nous débarrasser de cette curiosité gênante. Nous terminons notre journée en mettant au net toutes les notes recueillies le matin.

Le matin, Sauvaire est monté de très-bonne heure sur le Redjoum-Essabha, colline située au sud de Karak. Après une ascension des plus pénibles, qui n'a pas duré moins de vingt minutes, et la descente de Karak, qui en a duré autant, mon laborieux collaborateur atteint le sommet de la colline; il y rencontre un vent des plus violents qui gêne ses opérations photographiques. 26 Avril

Pendant l'ascension de Sauvaire, j'étais allé étudier ce qui pouvait exister derrière la grande façade encore debout du château.

Je relève le plan de la grande galerie que j'y reconnais, et je constate l'existence de trois galeries semblables superposées, formant trois étages. Je remarque aussi que les deux pavillons d'angle du château étaient plus élevés

que la partie centrale. Cependant, au milieu de cette partie centrale, s'élevait un appendice dont la hauteur dépassait celle des parapets crénelés. Cette portion avait été construite sur les reins mêmes de la voûte de la galerie inférieure.

Avec plus de temps que nous n'en avons devant nous, il serait possible de reconstituer tout le plan du plateau de la forteresse, mais il faudrait s'établir dans les ruines et passer là un mois entier, pour pouvoir retourner vingt fois au même endroit et s'assurer ainsi de l'exactitude des relevés. Mais cela est pour le moment impossible; car nos hôtes semblent déjà s'ennuyer de notre présence. Nous aurons, j'espère, bien préparé la besogne à nos successeurs, qui pourront compléter le premier travail que nous faisons ici depuis douze jours.

En sortant du château, j'ai été rejoindre Sauvaire dans le wady Esseth, où nous nous étions donné rendez-vous à la source qui porte le nom d'Aïn-Esseth. Au-dessus de cette source, le patriarche grec de Jérusalem a fait bâtir une petite maisonnette renfermant une salle au fond de laquelle est un mihrab; sous cette salle est une voûte qui abrite l'endroit d'où la source jaillit.

Après nous être reposés un moment en cet endroit, nous sommes revenus sur nos pas, et nos guides nous ont fait visiter une longue galerie souterraine creusée dans le flanc du Tell-Adjé. Il paraît que cette galerie, qui a environ 2 mètres de hauteur sur un mètre de largeur, s'étend fort loin et aboutit à une source. Nous en avons parcouru une longueur de 40 mètres à peu près. En ce point est une citerne comblée qui nous a barré le passage. Un peu avant cette citerne, on remarque une grande entaille faite dans le sol de la galerie, en forme de sarcophage, et dans laquelle on voit encore des ossements humains que nos guides nous ont affirmé être ceux de plusieurs soldats d'Ibrahim-pacha enterrés en cet endroit. Le fils de Méhémet-Ali semble avoir laissé dans le pays un souvenir terrible. Nombre de traditions se rapportent à lui, et son nom est un épouvantail pour les habitants. C'est, comme je l'ai dit, Ibrahim-pacha qui a ruiné la ville lors de son expédition de Syrie. Les Arabes n'ont pu nous dire si ce souterrain avait un nom particulier. Ils nous ont seulement assuré qu'il s'étendait jusque sous le château, ce qui est possible. Mais je ne m'en expliquerais l'utilité qu'autant qu'il aurait

été creusé pour avoir sur la campagne une issue facile, ou pour faire entrer sans être vu des provisions dans la place. Nous n'avons pas voulu nous engager trop avant, dans la crainte qu'il n'arrivât malheur à nos instruments restés à la porte du souterrain. Nous avons bien pensé, car, à peine sortis, nous vîmes venir à nous deux gaillards armés de fusils qui abordèrent nos guides et s'éloignèrent après avoir échangé quelques mots avec eux.

Nous sommes rentrés de toutes ces courses passablement fatigués, et le dîner a été le bienvenu. Nous avons enfin appris la raison qui empêche Antoun de nous accompagner à Rabbat. Il paraît que la portion des Karakiens campés en cet endroit est la portion chrétienne des habitants, et comme ce sont les chrétiens qui, lors du combat de Figou, ont eu le plus à souffrir, puisqu'il y a eu, dit-on, cinq hommes tués et trois blessés, Antoun ne se soucie pas d'aller s'exposer aux réclamations de ces braves gens. Il préfère nous y exposer nous-mêmes, et en disant cela je ne crois pas trop m'avancer. Il paraît, en effet, qu'on a fait courir le bruit à Karak que cette fameuse pierre avait été enlevée pour mon compte, et le prêtre du couvent grec avait pris George à part pour lui dire que je devrais profiter de mon passage dans le pays pour faire quelque chose pour les malheureux blessés. George a heureusement expliqué à ce prêtre que j'étais complétement étranger à l'affaire de la pierre de Figou, et que s'il était arrivé malheur, cela tenait, sans doute à ce qu'Antoun avait mal pris ses mesures, ce qui est parfaitement vrai; car, au lieu d'enlever cette pierre par un coup d'expédition, il suffisait de s'entendre préalablement avec les Hamaïdeh, propriétaires légitimes de ce bas-relief. Notre drogman, je le vois, ne serait pas fâché de se décharger sur autrui du poids qu'il a en trop. Je lui pardonne difficilement d'avoir ainsi voulu nous exposer à des ennuis qu'il craignait d'affronter pour lui-même. Cette révélation, qui nous met en défiance à l'endroit de notre guide, nous fait renoncer à l'excursion de Rabbat, et nous nous contenterons d'aller visiter Chaubak, si les nouvelles du pays continuent à être favorables.

J'ai passé une partie de la journée à travailler dans notre atelier. Sauvaire, qui ne pouvait faire de photographie à cause du mauvais temps, s'est mis en course pour aller étudier le wady Et-Tawahin au bas de la colline de Karak, où il a relevé l'inscription (n° 16) d'une ancienne mosquée, et étudié le système des moulins qu'emploient les gens du pays pour moudre le

27 Avril.

blé. Ces moulins sont mus par l'eau d'une source, et leur combinaison rappelle celle que l'on retrouve dans les moulins à blé de Saïda et probablement d'une partie de la Syrie.

Dans cette vallée des moulins existe une ancienne mosquée, avec inscription. La vallée court vers le nord-ouest et forme le prolongement du wady l'Medabegh, que nous avons traversé à notre arrivée. Quant à l'inscription, elle est incomplète et la forme de son écriture rappelle celle de l'époque des Ayoubites. C'est à quelques pas de cette mosquée qu'on trouve cinq moulins encore debout, dans le voisinage d'une fort belle cascade d'eau vive. Il en existait une vingtaine, mais Ibrahim-pacha en a détruit les trois quarts. Le meunier chargé de la mouture reçoit pour sa peine une meudd de blé pour chaque douzaine qu'on lui donne à moudre. Ces moulins sont la propriété des habitants de Karak, chrétiens et musulmans.

En remontant du wady Et-Tawahin vers la ville et en suivant le chemin dit « impérial ou sulthany », on a montré à Sauvaire, à mi-côte, une ouverture par laquelle s'échappe en hiver une source intermittente dont les eaux sont rougeâtres. L'intermittence varie de deux à trois jours, et l'on doit probablement attribuer la coloration des eaux à la présence des terrains ferrugineux qu'on rencontre en grande quantité dans cette partie de la contrée. Cette source porte le nom de « source du Menteur », ou mieux « source Menteuse ».

Notre journée s'est terminée par la lecture de plusieurs chapitres du premier voyage de M. de Saulcy. Il est impossible de mieux juger et décrire les hommes et les choses de ce pays, et tout est tellement immuable en Orient, qu'il semble, en lisant M. de Saulcy, que tous les faits qu'il raconte se sont passés hier. Quand on songe aux ennuis sans nombre qu'il a eu à éprouver, particulièrement à Karak, on est étonné de la quantité et de l'exactitude des observations recueillies pendant le peu d'instants qu'il a séjourné en cet endroit. On peut signaler en passant l'amour persistant du scheikh Mohammed pour les lorgnettes.

28 Avril. Travaillé toute la matinée à rapporter sur mon plan général les routes de la ville relevées les jours précédents, et à préparer mon niveau d'eau pour faire un nivellement général de toute la ville. J'obtiendrai ainsi la pente générale du plateau de Karak. Pendant ce temps, Sauvaire fait un portrait

du scheikh Mosleh, qui a consenti à rester plus de six minutes dans une immobilité complète.

Ce portrait, à la révélation, a donné un bon résultat. On fera demain celui du scheikh Mohammed.

Vers deux heures, je me suis risqué à commencer mon nivellement, au sujet duquel j'appréhende beaucoup la curiosité des indigènes, qui, voyant apparaître un instrument nouveau, viendront peut-être me gêner. Je prends mon point de départ dans la cour de l'église et je me dirige par le chemin déjà parcouru vers le château. La vue de la mire et du niveau, que les habitants baptisent immédiatement du nom de « fusil à eau », m'attire en un clin d'œil une nuée de curieux qui ont bien voulu rester inoffensifs jusqu'à la fin de mon opération.

Les trois lignes de nivellement que j'ai pu prendre sont :

1° De l'église au dernier plateau du château ;

2° Du plateau inférieur des fortifications du château jusqu'à la porte d'entrée ;

3° De la tour de Daher jusqu'à l'endroit de notre campement.

Les nivellements 1° et 3° me donnent la coupe longitudinale du plateau de Karak.

Il était six heures et demie quand nous eûmes achevé notre opération. En rentrant, nous vîmes dans le jardin du prêtre grec un gros bloc de basalte mesurant $0^{m},72$ environ, et portant sculptée sur l'une de ses faces la partie postérieure d'un lion vigoureusement dessiné. La partie antérieure de ce morceau existe, paraît-il, dans une maison voisine, mais recouverte par les décombres. Dans la rue qui conduit du campement au château se trouve l'église Saint-George, que l'on appelle El-Khedr. Les Grecs du pays l'ont abandonnée parce qu'elle est située au milieu du quartier musulman. Dans le mur est encastrée une grande pierre de basalte que les chrétiens baisent en passant avec accompagnement de signes de croix. Nous avons aussi remarqué, chez un habitant nommé Gablan-el-Aziz, une inscription tumulaire en caractères grecs; au haut et au milieu de l'inscription,, qui a six lignes, se trouve une croix. Le bas a été brisé. Il a été convenu que demain nous en prendrions un estampage.

Après notre dîner, nous avons agité la question du départ, et il est convenu

que, sauf empêchement majeur, nous partirions lundi, de midi à une heure. Nous allons donc nous mettre en route pour ce Chaubak si peu connu, le but extrême de notre excursion. Nous avons demandé à Khalil la route que nous aurons à suivre. Il paraît que nous ne pouvons passer par Tafileh, indiqué sur les itinéraires. Il y a du sang entre les gens de la tribu qui l'habite et le scheikh Midjaly. Pour le même motif, nous ne passerons pas par Boseyra, aujourd'hui abandonné par un grand nombre de ses habitants, qui se sont réfugiés auprès du scheikh de Karak. Nous passerons par Mouteh, Djafar, El-Hesa, Kalat-Oneizeh, puis Chaubak.

D'El-Hesa à Kalat-Oneizeh, nous suivrons la route du Hadj, sur la limite même du désert.

29 Avril. J'ai commencé ma journée par l'estampage d'une petite inscription gravée sur une pierre tumulaire que Sauvaire avait fait apporter à la tente ; nous sommes allés après cette opération chez Gablan-el-Aziz, musulman de la tribu des Maaïtha, pour faire l'estampage de l'inscription grecque que nous avions remarquée la veille. Mon estampage était presque terminé et j'avais encore une feuille à ajouter, quand le propriétaire, qui sans doute nous guettait dans un coin, est survenu brusquement en m'intimant de cesser mon opération et d'enlever mes feuilles. Ne voulant faire aucune difficulté, j'ai enlevé mes feuilles et les ai jetées au vent, furieux contre ce sot d'Habib, notre guide, qui nous avait exposés à cette espèce d'affront. Il n'est même pas intervenu pour faire comprendre à notre rustre l'inconvenance de son action. Il paraît que Gablan, qui nous avait vus partir, s'est formalisé de ce que Habib nous eût conduits chez lui sans l'en avertir, bien qu'il eût été convenu la veille que nous pouvions nous présenter à n'importe quelle heure. Nous sommes rentrés au camp fort mécontents, et je me suis plaint à Antoun de ce qui venait de nous arriver. Il a cherché à arranger les choses sans pouvoir y parvenir.

Après notre déjeuner, je fais un estampage d'une petite inscription gravée sur une des pierres du dallage de la cour de l'église. Nous voudrions bien en faire aussi un de la grande inscription de la mosquée, mais la crainte d'un ennui comme celui de ce matin nous en empêche. Sauvaire se contentera de la transcription qu'il en a faite.

30 Avril. Nous devons partir aujourd'hui à une heure, et je voudrais tenter, avant de me mettre en route, de faire l'estampage de la grande inscription de la

mosquée; mais, au moment où nous allions partir, arrive Mohammed avec son cousin Khalil, qui viennent pour le portrait promis.

Sauvaire, qui ne comptait plus beaucoup sur lui, n'avait pas de papier préparé et lui demande une heure pour se mettre en mesure.

Pendant ce temps j'ai dû faire divan avec le scheikh, qui m'a ainsi empêché de faire une sortie et de préparer ma malle pour le départ.

A huit heures, Sauvaire est redescendu; mais le scheikh venait de partir, et nous avons dû l'attendre jusqu'à neuf heures et demie. Enfin Mohammed arriva, et nous enregistrons une épreuve de plus, comprenant le portrait du scheikh et de son cousin Khalil.

Nous devons partir à une heure, et à dix heures on commence déjà à débarrasser les tentes. Nous irons coucher à Mouteh, tel est le programme de la journée. Sauvaire se charge du baromètre et je dois relever la route jusqu'à Chaubak. Elle n'a pas encore été faite en passant par les localités que nous devons visiter. Je le crois du moins.

Nous avons pour nous accompagner un scheikh de Tafileh, un scheikh de Kanzireh et un autre scheikh de Chaubak, qui nous est envoyé par Ebn-Djazy. Les autres Arabes qui doivent former notre escorte sont arrivés; ils n'ont pas des visages plus rassurants que ceux des habitants de Karak.

Enfin tout est prêt, les mulets sont chargés et nous n'avons plus qu'à nous mettre à cheval; nous faisons nos derniers adieux à tout le monde, et à douze heures trente minutes nous quittons notre campement.

Mohammed nous a accompagnés jusqu'à une petite distance en ville, et il nous a quittés un peu avant d'arriver au château. Comme il faut être juste avant tout, nous devons, malgré le peu de sympathie que nous inspire Midjaly, nous devons, dis-je, reconnaître que nous venons de faire ce qu'aucun Européen dans nos conditions n'a pu faire jusqu'à présent, c'est-à-dire séjourner pendant quinze jours au milieu de cette rude population de Karak. C'est évidemment à l'influence du scheikh Mohammed que nous devons la tranquillité dont nous avons joui, et sans entrer dans les considérations qui ont pu l'engager à nous être favorable, sans parler des petits ennuis que nous avons éprouvés, il est certain que nous étions loin de nous attendre à pouvoir travailler aussi tranquillement que nous l'avons fait au milieu d'une population défiante et toujours sur le qui-vive.

Nous étions, à douze heures cinquante-deux minutes, à l'Aïn-Esseth. Mes observations commencent à ce point, le chemin qui conduit du château au wady ayant été relevé précédemment.

Après l'Aïn-Esseth commence le wady 'l Assy.

A une heure quatorze minutes nous remontons les ruines d'un canal sur notre gauche, et à une heure vingt-trois minutes nous quittons le wady 'l Assy pour entrer dans le wady Ettouhy.

A une heure vingt-huit minutes, à notre gauche, sur le coteau, une source dite Aïn-Marouth.

A une heure cinquante trois minutes, nous atteignons un plateau qui porte le nom de Birket-el-Djoubé. Après avoir cheminé quelque temps sur ce plateau, nous rencontrons, à deux heures cinq minutes, un large bassin naturel qui donne son nom à la plaine que nous traversons en ce moment. Le territoire qui porte le nom d'El-Djoubé finit.

A deux heures vingt et une minutes, nous entrons dans les plaines d'El-Mehna. A notre droite, sont des ruines qui indiquent l'emplacement d'une ancienne localité importante. Le sol est magnifique, et ces vastes plaines ne demanderaient qu'un peu de sécurité et des bras pour redevenir le grenier de l'Europe.

A deux heures trente minutes, nous apercevons sur notre droite un campement de Bédouins à un kilomètre environ, et à deux heures quarante-huit minutes nous atteignons les ruines d'El-Mouteh, qui portait autrefois, nous disent nos guides, le nom de Neneva. A l'époque où les Musulmans détruisirent cette ville, le nom du chef qui y commandait était Melek-Anzeroun. Les habitants furent passés au fil de l'épée et la ville rasée. Il ne reste en effet que des ruines. J'ai cependant reconnu deux bornes milliaires, sur l'une desquelles existe encore une inscription très-fruste et impossible à déchiffrer. A gauche, à un kilomètre environ, on remarque les ruines d'un meched, dont un angle est encore debout; nous vérifierons ce point à notre retour. Mouteh était une ville chrétienne.

A partir d'El-Mouteh s'étend un coteau très-bas que nous commençons à gravir à deux heures cinquante-six minutes, pour arriver à Djafar à trois heures trente minutes.

Nous trouvons là des restes assez bien conservés d'une mosquée, qui devait

offrir autrefois un aspect très-pittoresque. Sauvaire saisit au passage la date d'une inscription qui surmonte la porte d'entrée. Elle est de l'année 727 de l'hégire. A notre droite, est un campement de Bédouins disposé en cercle. Au centre de ce campement est une petite tente blanche, qui fait contraste par sa couleur et sa forme avec celles des autres Arabes. Nous apprenons bientôt qu'elle sert à abriter un marchand de Damas, venu là pour vendre des étoffes. Ce marchand, grâce à une petite redevance qu'il paye au scheikh, se trouve ainsi en parfaite sécurité pour faire son commerce.

Nous décidons avec Antoun que nous camperons à une petite distance des ruines pour pouvoir, ce soir et demain matin, recueillir le plus de renseignements possibles sur cette localité.

A quatre heures vingt-cinq minutes, nos tentes sont dressées, et nous voudrions tout de suite aller étudier la mosquée; mais nous devons attendre que tous nos bagages soient mis à l'abri de nos voisins les Arabes, qui viennent de tous les côtés. Ils sont, suivant l'usage, tous armés jusqu'aux dents, et nous retrouvons ici les plaisanteries habituelles de nos amis de Karak, lesquelles consistent à nous menacer (toujours en riant, bien entendu,) de nous trancher la tête ou de nous envoyer une balle avec leurs interminables fusils.

Quand toutes nos caisses furent mises en place, nous prenons Khalil pour aller visiter la mosquée. A l'extérieur, Sauvaire copie une inscription de l'année 727 (Mohammed, fils de Kelaoun, étant sultan d'Égypte [nº 23]).

Pendant ce temps je fais un croquis de la façade de la porte et je prends quelques mesures, après quoi nous pénétrons, avec l'aide du scheikh gardien, dans l'intérieur de l'édifice, où Sauvaire découvre une autre inscription qui porte la date de 752 (nº 24). Le soleil allait se coucher quand nous achevâmes notre visite, et nous reprîmes le chemin de nos tentes. Autour de la mosquée nous remarquons deux tombeaux, qui sont ceux d'Hodeyb et de Soleyman, tous deux, comme Djafar, compagnons du Prophète.

Au retour, Khalil nous insinue finement qu'il a donné 2 francs au scheikh de la mosquée en notre nom. C'est probablement 2 piastres, mais nous fermons les yeux. Nous n'aurons, d'ailleurs, qu'à nous louer de ce brave Khalil jusqu'au dernier moment.

Je reviens un peu en arrière pour noter qu'hier au soir Antoun a eu jusqu'à près de minuit une longue conférence avec le scheikh Mohammed, au

sujet des tributs futurs à payer pour toute caravane qui voudrait visiter Karak. Mohammed avait d'abord consenti à accepter 4200 piastres; puis, revenant sur sa parole, il avait élevé ses prétentions jusqu'à 6000, pour enfin s'arrêter à 4500. Seulement, comme il ne veut pas que ses administrés connaissent exactement ses affaires, il a stipulé qu'on ferait un contrat apparent de 3000 piastres et un autre caché de 4500, qui permettra ainsi au scheikh de mettre 1500 piastres dans sa poche, sans parler de la part qu'il s'adjugera sur les 3000 du contrat apparent. Ainsi qu'on le voit, scheikh Mohammed-Midjaly s'entend en affaires. Ce soir un de nos moukres est malade de la fièvre, et j'ai bien peur que George ne la gagne à son tour.

1er Mai. Ce matin, à cinq heures, nous étions sur pied. La température était fort basse, et sous la tente le thermomètre marquait 6 degrés; au dehors il descendit à 3 degrés. La campagne est couverte de gelée blanche et tous nos gens paraissent gelés. Pendant qu'on prépare tout pour la levée de notre camp, je me mets en mesure de relever un plan général de la petite mosquée de Djafar, et Sauvaire, de son côté, la photographie.

Nous rentrons juste au moment où l'on chargeait nos mulets; nous trouvons, au milieu de notre petit monde, quelques Arabes et plusieurs jeunes filles de la tribu des Beni-Sakhr, qui ne paraissent nullement étonnées de ce qui se passait autour d'elles. Sauvaire les fait causer un peu, et un grand vieillard, du nom de Thenayan, offre à mon ami de lui faire obtenir la main de trois de ces jeunes filles s'il consent à rester parmi eux. L'offre était engageante; mais Sauvaire, sans précisément refuser, demande la permission de remettre la noce à la fin de notre voyage.

Enfin tout est prêt, et nous quittons nos nouveaux amis à sept heures cinquante-deux minutes par un temps assez frais, en nous dirigeant sur des ruines assez nombreuses, qui indiquent qu'autrefois il devait y avoir un grand centre de populations réunies autour du sanctuaire de Djafar.

A huit heures cinq minutes, nous traversons une plaine qui porte le nom d'El-Ammaga, et à huit heures quatorze minutes nous passons le lit d'un courant à sec qui court de l'est à l'ouest.

A huit heures dix-sept minutes, nous prenons le sentier qui doit nous conduire à la rencontre du chemin du Hadj.

A huit heures trente-neuf minutes, nous sommes dans les plaines d'Ezzika,

et à notre gauche s'étend un territoire avec des ruines qu'on désigne sous le nom d'Ard-Omm-ez-Zebaïr. Devant nous, au loin, des montagnes colorées en bleu et se terminant à droite par Tafileh.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous laissons à droite le wady Talaqu, et à huit heures cinquante-deux minutes nous avons un peu sur notre gauche des ruines importantes qui couronnent la crête d'une petite colline. C'est le Kerbet Zat-Râss.

A huit heures cinquante-cinq minutes, nous marchons sur les ruines, et à neuf heures douze minutes nous rencontrons un campement d'Arabes Naïmats, dont quelques-uns viennent à notre rencontre et nous rejoignent bientôt. Ils offrent à notre drogman une petite provision de lait, qu'il n'accepte pas, tout en leur payant un léger tribut pour la peine qu'ils ont prise.

A neuf heures vingt-sept minutes, nous tombons sur une autre tribu, les Mahmoudiyns, de la famille des Hadjaya.

A neuf heures trente-sept minutes, nous cheminons sur une ancienne voie romaine garnie d'un petit mur à droite et à gauche. Ce chemin nous conduit directement à Zat-Râss, que nous atteignons à neuf heures quarante-huit minutes.

Nous trouvons là les ruines d'un temple considérable, avec des propylées situés à quelque distance. Nous ne faisons que traverser cette belle ruine, en nous promettant d'y passer une journée à notre retour pour en faire un examen général, et nous continuons notre route en nous dirigeant vers un autre monument, beaucoup plus petit que le premier, mais beaucoup mieux conservé; nous y parvenons à neuf heures cinquante-quatre minutes, et nous retrouvons à la hauteur de ce monument la voie romaine que j'ai mentionnée plus haut. Elle a 5 mètres de largeur environ avec deux petits murs de $0^m,90$ à droite et à gauche.

A neuf heures cinquante-sept minutes, nous quittons la voie antique et nous appuyons un peu sur la gauche.

A dix heures trente-sept minutes, on nous montre à gauche des ruines qui portent le nom de Choqeyra, et en face, à plusieurs kilomètres, d'autres ruines appelées Qofeyqaf.

A onze heures, nous atteignons le wady Soleyla.

A onze heures trente et une minutes, nous contournons une petite colline

pour arriver, à onze heures quarante minutes, dans un petit vallon, où nous nous arrêtons à l'ombre d'une anfractuosité de roche et d'un buisson d'épines.

Depuis quelque temps des essaims de mouches énormes nous poursuivent et tourmentent nos chevaux. Les scheikhs qui nous accompagnent voudraient nous faire continuer pour gagner une source qui, d'après eux, est à une petite distance. Mais nous refusons d'obtempérer à leur désir parce que nous savons à quoi nous en tenir sur les distances que nos guides nous indiquent habituellement, et, bon gré, mal gré, nous mettons pied à terre pour déjeuner. Les bagages filent en avant avec les moukres et les guides, et nous restons seuls avec Antoun et le scheikh de Tafileh, qui, dans la crainte d'une surprise, ne veut pas descendre de cheval. Nous dépêchons en quelques minutes notre frugal déjeuner, afin de ne pas rester trop en arrière du gros de notre troupe, et à douze heures dix minutes nous nous remettons en marche, toujours poursuivis par les grosses mouches qui, non contentes de tourmenter nos pauvres chevaux, trouvent encore moyen de traverser l'étoffe de nos vêtements pour nous piquer douloureusement les jambes et les bras.

Vers douze heures quarante-cinq minutes, nous nous apercevons que nous avons perdu la piste de nos bagages, que nous retrouvons bientôt en obliquant à gauche.

A douze heures cinquante-cinq minutes, nous avons devant nous le mamelon de Chekhakh, et nous rencontrons des essaims de petites sauterelles qui se dirigent vers le nord-ouest.

A une heure quinze minutes, nous sommes dans le voisinage de ruines qui portent le nom de « Khaserah », et nous suivons un petit wady qui s'en va, à une heure quarante minutes, tomber dans le wady El-Hesa par une cascade que forment dans le rocher d'immenses marches taillées par le travail des eaux d'hiver. Ici notre route descend brusquement en faisant plusieurs replis sinueux, et nous atteignons, à une heure quarante-huit minutes, le lit du wady 'l Bezeïyeh, que nous suivons jusqu'à deux heures quinze minutes. Là nous tournons quelques monticules de sable que les eaux du torrent ont amoncelés en cet endroit, et nous continuons à marcher jusqu'à deux heures trente minutes. A cet endroit, le fond du wady est couvert de roseaux, qui protégent de leur ombre une source assez abondante où l'on a toutes les peines du monde à empêcher les mulets de se précipiter avec leurs bagages.

C'est à cet endroit que le wady porte le nom d'El-Bezeyiyi Râs-el-Gerahy. Il va tomber dans le Ghôr, à la pointe sud-est de la mer Morte. Nous passerons la nuit ici, et demain nous irons au Kalat-el-Hesa, à la rencontre du scheikh Nassar Ebn-Djazy, qui doit nous conduire jusqu'à Chaubak.

Ce matin, nous étions levés avant sept heures et prêts à livrer nos tentes 2 Mai
à sept heures et demie. Vers neuf heures, au moment où nous allions nous mettre en route, un homme arrivait du Kalat-el-Hesa, nous apportant la nouvelle que le scheikh Ebn-Djazy nous attendait en cet endroit. Le porteur de cette nouvelle est le gardien même du Kalah. Aussitôt que notre guide ordinaire Khalil eut reçu de notre nouveau compagnon les renseignements qu'il apportait, nous reprîmes le chemin d'El-Hesa à neuf heures, en suivant toujours le wady 'l Bozeizeh, qui ne change de nom qu'à partir du Qasr-el-Bent, que nous rencontrons à neuf heures dix-sept minutes. C'était un fort dont il ne reste que quelques assises. Nous continuons à marcher entre deux rangées de collines dont l'aspect est celui de concrétions sablonneuses comme celles qu'on rencontre aux environs d'Ettineh.

La vallée est couverte de lauriers-roses et de hautes herbes, longues, minces et dures, que les Arabes emploient à faire des nattes. Nous retrouvons les sauterelles en quantité considérable.

A neuf heures quarante-quatre minutes, nous atteignons la limite du wady El-Bent, qui est marquée par une citerne creusée au milieu du torrent. Nous entrons alors dans le wady El-Kalah, qui est, en résumé, la véritable tête du wady Gorahy. A partir de là, il va toujours en s'élargissant jusqu'au Kalat-el-Hesa.

A dix heures, nous entrons dans une vaste plaine aride où l'on ne rencontre que de rares petits buissons.

Un peu avant d'arriver au Kalah, nous remarquons sur une colline une centaine de cigognes, puis, à notre droite, des ruines importantes. Devant nous le chemin du Hadj qui marque la limite du désert; un peu sur la gauche, un pont de deux arches est jeté sur la partie creuse du wady pour permettre le passage au moment des pluies d'hiver; à cet endroit, en face de la forteresse et à une assez grande distance, la route est pavée à peu près comme les portions de voie romaine que nous avons rencontrées à Zat-Râss.

A dix heures dix minutes, nous avons traversé la route du Hadj, et à

dix heures onze minutes nous mettions pied à terre devant la porte du Kalah. Le Kalat-el-Hesa est une grande construction carrée, avec cour centrale, autour de laquelle sont bâtis des magasins et des chambres qui servent d'abri aux gardiens qui, depuis plusieurs générations, habitent en cet endroit. Le chemin des pèlerins est ainsi protégé de distance en distance par des constructions semblables, depuis Damas jusqu'à la Mecque.

A notre arrivée, nous avons trouvé le scheikh Nassar Ebn-Djazy qui nous attendait près de la porte d'entrée. Sa physionomie et celle des hommes qui l'accompagnent sont beaucoup plus avenantes que celles de nos amis de Karak; après nous avoir embrassés, le scheikh nous a invités à entrer au Kalah.

On nous fit monter à l'étage supérieur, où le scheikh nous reçut dans un petit divan au fond duquel est un mihrab surmonté d'une inscription en vers en l'honneur du sultan Moustapha. Le scheikh Nassar nous fit servir le café avec toutes les formalités d'usage, et la conversation qui suivit fut des plus polies et nous donna de notre hôte la meilleure opinion. Il y a chez ce chef une urbanité et une noblesse que nous n'avions point remarquées chez le scheikh de Karak. Pendant notre visite, Sauvaire donna lecture d'une lettre qui venait d'être adressée à Nassar, et qu'il avait de la peine à déchiffrer. Vers onze heures, on vint nous annoncer que notre déjeuner nous attendait sous notre tente, et nous prîmes congé de la compagnie en laissant Antoun, qui veut s'entendre avec le scheikh pour le tribut à payer pour notre passage et qui voudrait jeter les bases d'un traité relatif aux conditions à faire pour l'avenir à tout voyageur qui voudrait visiter Petra et ses environs. Il paraît que cette première ouverture n'a pas réussi, et que le scheikh n'a voulu donner aucune réponse définitive.

Après notre déjeuner et au moment où nous allions nous livrer à une sieste bien justifiée par la chaleur du jour, le scheikh Nassar est venu nous rendre la visite que nous lui avions faite le matin. Il a fallu recommencer à tenir divan dans notre tente, et nous avons fait à notre tour la distribution indispensable de café; après vingt minutes, le scheikh, nous ayant demandé fort poliment si nous n'avions pas besoin de prendre quelque repos, nous a laissés seuls, et cette seconde entrevue nous a confirmés dans la bonne opinion que nous avions conçue de Nassar.

Après quelques instants de repos, Sauvaire s'est mis en mesure de prendre

deux épreuves photographiques pendant que je faisais un relevé général du Kalah.

Au nord du Kalah, on remarque un grand réservoir d'eau, et entre ce réservoir et le fort les gardiens ont planté un petit jardin qui donne un peu de gaieté à ce lieu si aride.

Enfin, à deux heures vingt-neuf minutes, après avoir fait nos adieux aux deux gardiens Ahmed et Omar, et avoir fait donner quelques piastres au jeune Heuseyn leur parent, nous nous mettons en route avec Ebn-Djazy et sa troupe. A gauche, nous avons le désert; à droite, nous laissons la route parcourue le matin, et nous voici en chemin pour ce Chaubak si peu connu, qu'il faut remonter de trente à quarante ans en arrière pour en trouver une description dans les relations de voyage.

A deux heures trente-quatre minutes, la chaussée pavée est interrompue et nous suivons un sentier pierreux excellent pour les chevaux. Nos moukres en profitent pour pousser leurs bêtes, qui avancent rapidement. Ce sentier, qui en certains endroits se divise en plusieurs branches, est la route du Hadj proprement dite; nous avons devant nous et à perte de vue de grandes plaines qui sont de temps en temps interrompues par de légers mouvements de terrain.

Le territoire que nous parcourons à deux heures quarante-huit minutes porte le nom de Belad-el-Chôl. Vers trois heures, on nous montre à gauche le piton de Chehhad qui fait partie de la chaîne de collines qui se déroule de ce côté du désert, et prend dans une certaine partie le nom de Djebel-Kendeymer. Sur la droite, en avant de nous, est la montagne de Qeran, et plus en avant encore est le Kalat-Djoheyra.

A quatre heures dix minutes, nous traversons le wady Ghoweyr; à gauche, dans le lointain, une longue montagne, à l'aspect rougeâtre, porte le nom de Mouthalla.

A quatre heures vingt-cinq minutes, nous inclinons un peu à droite et nous mettons en quelque sorte le cap sur de grandes ruines qui couronnent la pointe d'El-Mouthalla.

A cinq heures, notre route étant toujours la même, nous laissons sur notre gauche un monceau de ruines qui porte le nom de Redjoum Douweith.

La déclivité du terrain commence à faire disparaître le piton de Chehhad que nous perdons entièrement de vue à cinq heures dix minutes.

Notre route est parsemée de pierres noirâtres roulées qui semblent être des fragments de basalte.

A cinq heures trente-six minutes, nous atteignons la hauteur du promontoire de la montagne vers laquelle nous nous dirigeons. La pointe de ce promontoire s'appelle Omm-Erredjaïn.

A cinq heures quarante-deux minutes, nous traversons le wady Arayrieh, et à cinq heures cinquante minutes le wady 'l Qelath, que nous rencontrons encore à six heures, avec son fort en ruine sur notre droite.

Enfin, à six heures dix minutes, nous entrons dans le lit du wady, et c'est là que nous devons camper jusqu'au lendemain matin. A l'est du wady se dressent les ruines de l'Omm-Erredjaïn. Nous voudrions bien y aller pour les reconnaître, mais il est tard et nos guides ne s'en soucient pas, parce qu'il faut plus d'une heure pour escalader la montagne, et que, d'un autre côté, ils ne paraissent pas en sûreté au milieu de ces grands espaces dont ils se prétendent les maîtres. C'est pourquoi nos tentes ont été dressées au fond du wady et dans un endroit où il serait bien difficile de les apercevoir.

3 Mai. Ce matin, à six heures quarante minutes, nous avons laissé le wady 'l Qelath; puis, laissant à gauche les grandes ruines dites Omm-Erredjaïn, nous reprenons la route suivie par les pèlerins de la Mecque.

A sept heures quinze minutes, nous sommes à la hauteur du Djebel-Djoheyra, à notre droite. Ce sommet semble faire partie de la chaîne de montagnes qui porte Tafileh, Boseyra et Danah.

A sept heures trente-huit minutes, notre route est droit sur l'extrémité d'une colline dont le sommet semble être couronné de ruines.

Les sauterelles reparaissent en très-grande quantité.

A sept heures quarante-trois minutes, notre route est coupée par une levée de pierres qui sert de redoute aux Arabes.

A sept heures cinquante-deux minutes, nous rencontrons deux bornes renversées qui servent de jalons aux pèlerins pour leur indiquer la direction qu'ils doivent suivre. Ici le sol est dur et ferme; à de rares intervalles quelques plantes chétives.

A huit heures dix minutes, nous inclinons vers la droite en abandonnant la route du Hadj qui court vers le Djebel-Oueyzeh et en laissant sur le même côté les ruines qui jusqu'alors nous avaient servi de direction. A ce moment

nous marchons droit sur Chaubak, dont les montagnes se dessinent au loin. Un homme de notre troupe recueille dans le sable quelques œufs de qathâ. Ils sont tachetés de brun et de la grosseur d'un œuf de pigeon. Nous essayerons de les conserver pour les envoyer à Paris.

Nous venons d'entrer dans une plaine couverte de plantes diverses, thym, romarins, anis sauvage, marguerites, etc., et nous nous dirigeons sur une colline nommée Ettouweiyyel, qui nous apparaît comme une longue bande renflée vers son milieu.

A neuf heures quarante minutes, elle nous dérobe la vue des montagnes de Chaubak.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous avons, sur notre gauche, à un kilomètre environ, des ruines assez importantes qui portent le nom de Djamieh ; tout près de là est un campement d'Arabes vers lequel le scheikh Ebn-Djazy dépêche deux de nos hommes pour informer ces Arabes de notre passage et les inviter à nous laisser librement continuer notre route.

A dix heures vingt-huit minutes, nous rencontrons un puits auquel viennent puiser des hommes et des femmes d'une tribu voisine. Nous voulions nous arrêter en cet endroit, mais le scheikh Nassar nous engage à continuer pour éviter, si cela se peut, un campement qui doit se trouver sur notre droite et à la hauteur duquel nous nous trouvons en effet.

A onze heures deux minutes, nous tournons encore un peu plus à droite, et à onze heures trente-huit minutes nous atteignons un endroit nommé El-Fodjeyd, et nous nous arrêtons dans un pli de terrain qui nous cache complétement aux deux campements que nous venons de signaler. Nous avons malheureusement compté sans la vue perçante des Bédouins, qui, grâce à la limpidité de l'atmosphère, distinguent les objets à des distances considérables. En effet, à peine avions-nous pris place sous nos tentes pour déjeuner, que trois chefs bédouins sont arrivés avec toute une suite : cette visite a paru sensiblement contrarier notre drogman et le scheikh Ebn-Djazy. Mais il a fallu faire bonne mine à mauvais jeu, et le café a dû suivre son cours habituel. Ces trois chefs sont les trois frères, fils de Diab : Salem, Othey et Ahmed. L'un d'eux, Salem, qui paraît être le plus respecté, est armé d'une lance ornée de plumes noires et blanches ; cet ornement, qui forme autour du fer de la lance une houppe épaisse, a quelque chose de sauvage et d'insolent

qui nous frappe tous. Salem est seul à porter son arme ainsi ornée ; il semble vouloir exprimer son identité d'une façon plus énergique que ses frères, et nous le verrons bientôt faire éclater son caractère agressif et belliqueux.

La tribu des Diab était, il y a trois mois à peine, en guerre avec le scheikh de Chaubak, qui est au nombre des hommes qui nous accompagnent depuis Karak. Un raccommodement s'est opéré depuis peu ; mais on voit, à la façon guindée dont tous ces hommes se parlent et se regardent, qu'il suffira d'un mot pour rallumer leur querelle. Nous voudrions bien nous débarrasser de ces hôtes incommodes, mais il paraît que cela n'est point aisé ; car, installés sous notre tente, ils semblent ne pas vouloir nous quitter de sitôt. Nous dépêchons notre déjeuner, et, sans prendre le moindre repos, nous donnons l'ordre de recharger les bagages et de plier notre tente. Nous espérons qu'en nous voyant continuer notre route, nos nouveaux amis retourneront à leur campement ; mais nous apprenons que pour braver le scheikh de Chaubak, et un peu aussi pour forcer la main au bakshish qu'ils attendent d'Antoun, les trois frères ont décidé qu'ils nous accompagneraient jusqu'à Chaubak. Cette résolution nous contrarie beaucoup, car, si une querelle vient à s'élever, nous serons infailliblement mêlés à la bagarre, et j'avoue que cette perspective n'avait rien de bien séduisant avec des gaillards de cette trempe.

Enfin, à une heure quarante-cinq minutes, nous nous mettons en route avec nos anciens et nouveaux compagnons. Le vieux scheikh de Chaubak, Abou-Dahyeh, est bien l'être le plus insipide et le plus criard qu'on puisse rencontrer ; on n'entend, toujours au milieu des conversations animées de nos Arabes, que sa voix de crécelle. Les nouveaux venus paraissent n'avoir pour lui qu'une très-médiocre estime, et je dois dire que les trois frères Diab ont un air de fière décision, qui tranche sensiblement sur les airs vantards du vieux scheikh de Chaubak. A chaque instant Abou-Dahyeh appelle Sauvaire à l'écart comme si réellement il avait un important secret à lui communiquer. Ce n'est en résumé que pour lui répéter toujours la même chose, à savoir, que Chaubak est une ville admirable ; qu'il est si heureux de nous voir, qu'il la met entièrement entre nos mains ; que nous y ferons ce qu'il nous plaira d'y faire, que nous y resterons aussi longtemps que cela nous sera nécessaire ; bref, les plus belles promesses du monde, mais à condition, ajoute-t-il, que nous le contenterons par un bakshish raisonnable.

Sauvaire lui donne toutes les espérances possibles, et s'attend comme moi à faire à Chaubak une ample moisson de renseignements nouveaux; nous verrons bientôt ce que valaient toutes ces belles paroles et quelle était la mesure dans laquelle nous devons nous y fier.

A deux heures trente-cinq minutes, nos guides s'aperçoivent qu'ils ont commis une erreur en marchant droit sur Chaubak. En effet, notre route allait bientôt être coupée par un immense ravin qui ne nous aurait pas permis de continuer. Nous sommes donc forcés de changer encore de direction et de retourner sur notre gauche pour gagner la véritable route de Chaubak. A ce moment nos appréhensions semblent vouloir se réaliser, car une altercation assez vive vient de s'élever entre les frères Diab et le scheikh de Chaubak, au sujet d'une mauvaise réception qui aurait été faite aux premiers par les habitants de Chaubak lors de leur réconciliation. L'altercation dégénéra bientôt en véritable dispute, et tout le monde s'en mêla.

Antoun et nos guides nous engagèrent prudemment à nous tenir à l'écart en restant à la hauteur de nos bagages. Khalil lui-même, notre Karakien fidèle, obliqua sensiblement en nous entraînant à sa suite pour laisser le champ libre à l'autre troupe, dont l'animation augmentait de plus en plus. La querelle s'échauffa si bien, qu'à un moment le scheikh Salem provoqua ouvertement Abou-Dahyeh, et, lui montrant le terrain de sa lance, sembla l'appeler en combat singulier. Les gens de Chaubak avaient, de leur côté, mis le pistolet à la main, et nous ne savions plus bien comment toute cette affaire allait tourner. Heureusement, Abou-Dahyeh déclina la provocation du scheikh Salem, et resta, tout en criant bien fort, dans les rangs de sa troupe. A ce moment Nassar Ebn-Djazy, aidé de quelques autres chefs, s'interposa entre les deux troupes, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'ils parvinrent à les séparer. Cette querelle désagréable augmenta les exigences des frères Diab, qui, moins que jamais, ne voulurent nous quitter. Elle devait bientôt recommencer lorsqu'il s'agirait de savoir si l'on admettrait ou non dans les murs de la ville les Diab et leurs compagnons.

A deux heures quarante-trois minutes, nous changeons encore de direction et nous nous rapprochons d'un chemin qui relie à Chaubak les ruines d'une forteresse nommée Ed-Dansak.

A trois heures neuf minutes, nous traversons une voie antique.

A trois heures treize minutes, nous rencontrons un puits et nous laissons à droite le wady El-Bodjeidj.

A trois heures vingt et une minutes, sur notre droite, on nous indique au sommet d'une montagne une ville nommée Danah.

A trois heures trente-cinq minutes, nous apercevons de nouveau la forteresse de Chaubak, dont nous ne sommes séparés que par une profonde vallée. Au loin, sur la droite, se développent au milieu d'une brume assez épaisse les montagnes qui bordent le wady Arabah.

A trois heures cinquante-sept minutes, nous tournons un petit coteau, et à quatre heures huit minutes nous entrons dans un vallon que nous allons suivre jusqu'au lieu de notre campement. Sur notre gauche est le wady Buyatereh, et plus loin, dans la même direction, le wady 'l Bouweicheh.

A quatre heures vingt-quatre minutes, nous laissons une petite ruine sur notre droite, peut-être la ruine d'un moulin arabe.

Enfin, à quatre heures trente-neuf minutes, nous nous arrêtons au pied d'une colline qui dérobe complétement à notre vue la forteresse de Chaubak. Sur le flanc de la colline coule un ruisseau d'une eau excellente où nous allons prendre un bain, Sauvaire et moi. Nous sommes ici à deux pas de Chaubak, et comme il n'est pas tard, nous nous étonnons d'être obligés de camper en cet endroit, quand nous aurions fort bien pu monter à Chaubak le soir même.

Nous en demandons la raison, et Antoun, qui, suivant son habitude, est fort peu prodigue d'explications, nous apprend cependant que les frères Diab se sont mis en tête de pénétrer en ville malgré le refus des gens de Chaubak. Antoun nous assure que nous devons rester ici pour arranger cette affaire, qui pourrait bien faire renaître les colères du matin. En effet, au moment où nous mettions pied à terre, le scheikh Salem avait planté sa lance au milieu de nos bagages avec un geste menaçant, en semblant dire : « Qui s'y frotte s'y pique. » Deux de ses hommes en avaient fait autant, et les trois lances barraient la route.

Nos moukres, qui avaient compris à demi-mot, eurent le bon esprit de dresser les tentes à quelque distance pour écarter tout nouveau sujet d'irritation.

A peine fûmes-nous installés, qu'un grand conseil se tint, au milieu duquel Antoun fut admis pour discuter la question de savoir si le scheikh des Diab

entrerait dans la ville; si Nassar Ebn-Djazy y serait admis; enfin si nous-mêmes camperions dans la ville ou en dehors. Les trois frères Diab, et surtout Salem, considéraient comme une injure de n'être pas admis en ville; mais, à cause de leur caractère bouillant, c'étaient eux surtout qu'on voulait écarter. Ce fameux conseil se prolongea fort avant dans la soirée sans qu'on parvînt à s'entendre. Antoun donna aux uns et aux autres un peu de farine pour faire le pain; et, comme par suite du manque de précautions de notre drogman, il fut constaté que nos provisions étaient à sec, il fut décidé que le lendemain matin on enverrait un homme à Maân, ville située à six heures de là, pour acheter différentes choses dont nous avions absolument besoin, soit pour nous-mêmes, soit pour tous les mangeurs de bakshish qui s'étaient mis à nos trousses. Nous n'avions plus ni farine, ni riz, ni tabac, ni raki. Je ne parle que pour mémoire du vin, qui nous manquait depuis Karak; nous sommes en effet depuis plusieurs jours soumis au régime hydrothérapique le plus absolu. Cependant, comme nos plaintes seraient vaines dans le lieu et la situation où nous nous trouvons, nous nous contentons de rentrer notre mécontentement et de boire l'eau fraîche qui coule à nos pieds avec un doux murmure.

Je reviens à Chaubak pendant que le conseil continue sans qu'on puisse s'entendre; il nous arrive quelques hommes de la ville qui sont descendus pour soutenir leur chef par leur présence. Des hommes de la tribu des Diab arrivent également d'un autre côté, et les deux partis vont ainsi passer la nuit en présence, n'attendant qu'une étincelle pour recommencer la dispute. Nous prenons, Sauvaire et moi, le parti de rentrer dans nos tentes et de nous coucher, assez inquiets de savoir comment tout cela finira. Verrons-nous Chaubak, ou bien serons-nous obligés de rebrousser chemin? Cette dernière perspective est peu agréable après tant de fatigues pour arriver jusque-là.

Réveillés de bonne heure ce matin, nous sommes prêts, Sauvaire et moi, 4 Mai.
à quitter le camp dès six heures un quart; mais en sortant de notre tente, nous voyons avec peine que le nombre de nos compagnons a fort peu diminué et nous trouvons toujours plantées en terre les trois lances des Diab, qui, paraît-il, ne veulent pas quitter la partie. La discussion d'hier s'est continuée toute la nuit et dure encore; mais il paraît que nous touchons à une solution, car Antoun nous fait dire que nous devrons encore attendre un peu avant de lever le camp. Enfin, nous apprenons que le résultat de ce fameux conseil,

qui n'a pas duré moins de quatorze heures, comme s'il se fût agi de décider du sort d'un grand empire, a été celui-ci : les trois frères Diab consentent à se retirer avec leurs hommes. Seuls, le vieux scheikh Diab, oncle des trois frères, Nassar Ebn-Djazy et quelques autres, pourront entrer en ville ; en outre il est convenu que nous camperons en dehors de la ville pour ne pas effaroucher ses sauvages habitants. Il a fallu qu'Antoun caressât de la voix et du geste les trois frères pendant toute la nuit pour arriver à ce résultat. Il est vrai de dire aussi que quelques ducats adroitement distribués ont aidé à aplanir les difficultés. Bref, ce n'est que quand tout cet arrangement fut conclu et scellé par des serrements de mains, que l'ordre est donné de plier les tentes. J'avais déjà fait dire par Sauvaire aux scheikhs principaux que si notre présence devait soulever la moindre difficulté, nous étions prêts à décliner l'honneur de visiter Chaubak et que nous retournerions immédiatement sur nos pas. Cela ne faisait pas le compte de nos scheikhs, qui se seraient ainsi vus privés du bakshish habituel, et cette considération, jointe à l'adresse avec laquelle Antoun a su écarter les frères Diab, aura été pour quelque chose dans la conclusion de cette grosse affaire. Dans ces contrées, comme partout, quand on rencontre la moindre résistance de la part des habitants, et que surtout on ne dispose d'aucune force sérieuse, le mieux est toujours de faire mine de se retirer. Les habitants alors, convaincus de l'innocence de vos intentions, sont les premiers à vous retenir.

En résumé, les Diab ne nous quittèrent qu'à regret, et Antoun, pour calmer Salem, fut obligé de lui promettre une récompense convenable s'il consentait à venir à notre rencontre le surlendemain matin pour nous reprendre et nous accompagner sur la portion de territoire où il commande. Enfin, à sept heures trente-trois minutes, quand tous ces arrangements furent terminés, nous pûmes nous mettre en route et nous diriger vers Chaubak.

Le petit vallon dans lequel nous avons passé la nuit est rempli d'une herbe épaisse et excellente pour nos chevaux ; aussi nos moukres ont-ils eu une peine infinie à se décider à quitter cet endroit. A partir de là, nous ne rencontrerons qu'un sol aride et sans eau, où les pauvres animaux auront un peu à souffrir.

Après quelques sinuosités de chemin, nous arrivons, à huit heures, à l'endroit qui nous est désigné pour établir notre campement, sur un petit plateau

séparé de la ville par le wady Djoheyra. Nous avons à notre gauche le wady 'l Ousor, qui court de l'est à l'ouest en arrosant de vastes champs de figuiers, de grenadiers et de vignes.

En un clin d'œil nous sommes entourés par tous les hommes de l'endroit accourus de la ville et des campements voisins. On se dispute nos chevaux pour savoir à qui les conduira au pâturage. Les scheikhs de la ville, qui savent que nous sommes venus pour travailler, veulent faire rentrer les curieux dans leurs tentes ; mais quelques récalcitrants font résistance en poussant des cris assourdissants. Tout cela se termine par un combat de générosité dans lequel les indigènes se disputent les nouveaux venus pour savoir à qui leur offrira l'hospitalité. Les uns sont entraînés à droite, les autres à gauche, et pendant ce temps nous nous préparons à la visite de la ville.

Nous sommes maintenant obligés de nous entendre avec les scheikhs du pays restés avec nous pour la visite de la forteresse, que nous voudrions faire aussitôt que possible.

Arrivés à huit heures, nous avons tout le temps nécessaire pour commencer nos courses avant le déjeuner, mais il paraît qu'on ne visite pas comme cela les bicoques de Chaubak, et force nous est de nous résigner à attendre l'après-midi.

Sauvaire profite de ce retard pour prendre une épreuve de la face sud-ouest des murs de la ville. De mon côté je prends à la boussole une série de directions qui me permettront de rattacher au lieu de notre campement toute la face qui se déroule devant nous.

En examinant à la lunette les murailles de la ville, nous apercevons de grandes inscriptions arabes éparses sur la surface d'une tour demi-circulaire et d'un grand redan. A cette distance, ces inscriptions paraissent être de la même époque que celles de Karak ; mais nous devrons attendre à ce soir pour nous en assurer. Des portions notables des murs anciens ont été détruites et remplacées par une maçonnerie grossière. Tous les couronnements des tours ont été démantelés, et comme nous demandions à quelle époque la ville avait subi cette dévastation, nous apprîmes qu'Ibrahim-pacha, lors de la conquête de la Syrie, avait confié à un scheikh nommé Saïd Abou-Deis le soin de démanteler la place. Cette forteresse, beaucoup plus petite que Karak, a, comme cette dernière ville, une assiette très-forte, sur un rocher isolé, entouré

de tous côtés par des wadys profonds. C'est un véritable nid de vautours.

Caché au milieu des collines qui l'environnent, et n'ayant qu'un accès fort difficile à découvrir pour des ennemis qui ne connaissaient pas le pays, le rocher de Chaubak était parfaitement choisi pour y asseoir une forteresse puissante, d'où le seigneur pouvait impunément faire jusqu'au chemin de la Mecque les incursions rapides et productives mentionnées dans l'histoire des croisades. Il était là parfaitement à l'abri, et nous savons que cette forteresse fut plusieurs fois assiégée. Elle resta même aux mains des croisés plus longtemps que Karak et ne tomba au pouvoir de Salah-Eddin qu'après un siége fort long.

Après notre déjeuner, nous pûmes nous préparer à monter à la ville, sous la conduite du vieux Abou-Dahyeh, des autres scheikhs de Chaubak et des étrangers qui nous avaient accompagnés ; à leur suite et autour de nous se pressent les indigènes, tous armés jusqu'aux dents. Nous gravissons lentement le sentier qui conduit, en contournant la colline, jusqu'à la mauvaise porte qui donne accès dans la forteresse. Chemin faisant, nous examinons attentivement les murailles, et Sauvaire, qui découvre les inscriptions que nous avons déjà aperçues de notre camp, veut déjà les copier ; mais je lui fais observer qu'il vaut mieux d'abord faire une visite générale pour nous rendre compte du travail à faire, et nous continuons notre ascension, toujours suivis par une foule considérable. Une fois dans l'intérieur des murs, nous reconnaissons, à notre grand désappointement, que cette forteresse qu'on nous avait décrite comme étant plus importante et mieux conservée que Karak, ne renferme plus, à l'intérieur, que quelques restes épars d'une antiquité très-peu reculée et dont le style semble rappeler quelques édifices élevés à Jérusalem au XIVe siècle.

La foule qui nous entoure est tellement gênante, qu'il nous serait impossible en ce moment de prendre le moindre croquis ou d'utiliser notre appareil de photographie. Encore moins pourrais-je commencer à lever un plan général, et je me vois avec peine forcé de remettre au lendemain un travail qu'il sera plus facile d'exécuter quand la curiosité des habitants sera un peu apaisée. Néanmoins Sauvaire, qui découvre plusieurs inscriptions arabes, trouve moyen de les transcrire, et la facilité avec laquelle il en fait la lecture étonne beaucoup notre entourage, car pas un seul de nos hôtes n'est capable d'en déchiffrer un mot.

Quelques portions des fortifications intérieures sont assez bien conservées,

mais plusieurs courtines, entièrement démantelées, ont été remplacées par des murs de blocage grossier. Les inscriptions que nous avions cru appartenir, comme celles de Karak, au règne de Daher Bibars, appartiennent à une autre époque. On remarque aussi dans certaines parties des murailles et éparpillées à différentes hauteurs, des pierres portant des fragments d'inscriptions. Cette particularité indique évidemment que les murailles, détruites une première fois, ont été refaites avec peu de soin à une époque que l'histoire seule pourra nous permettre de déterminer.

J'ai pu, pendant cette inspection générale, me faire une idée assez complète de la position de Chaubak, et j'ai pris une série de notes qui m'aideront à tracer assez exactement un plan topographique de ce rocher. A l'entrée de la ville subsiste encore une des arcades qu'Irby et Mangles avaient signalées pendant le voyage qu'ils firent dans ces contrées au commencement de ce siècle : c'était sans doute une espèce de porte triomphale qui donnait accès dans la ville ; on y arrive par un escalier aujourd'hui fort grossier, taillé dans le roc. Le style des détails de cette porte rappelle ceux des édifices arabes du XIV[e] siècle. Mon hypothèse se trouve justifiée par une grande inscription sculptée au sommet d'une tour demi-circulaire et où Sauvaire découvre le nom d'un de mes confrères arabes du XIV[e] siècle. Il s'appelait Mohammed Abd-el-Hamid el Moendès. Chaubak, 672 de l'hégire.

Cette dernière inscription une fois copiée, nous redescendons à notre campement, et, traversant le ravin profond qui sépare le rocher de Chaubak du plateau sur lequel nous sommes installés, nous reconnaissons que parallèlement à la face ouest du beurdj carré que nous voyons du camp, règnent des portions notables d'un grand mur de soutenement adossé au revers opposé du ravin et s'étendant sur une longueur d'environ 120 à 130 mètres. J'avais d'abord pris ce mur pour celui d'une ancienne piscine ; mais nous apprîmes bientôt que la tradition du pays fait de cet endroit l'emplacement d'un ancien bazar. Cela me paraît difficile à expliquer, car ce bazar aurait ainsi été tout a fait en dehors de la ville et situé au pied même du rocher de Chaubak.

Nous rentrons à nos tentes un peu avant le coucher du soleil, nous y trouvons tout assez tranquille. Des femmes et des enfants viennent proposer à notre cuisinier des poulets et du beurre. On nous apporte aussi une espèce de tabac fort grossier dont Sauvaire, faute de mieux, achète quelques onces.

Notre dîner s'est passé assez tranquillement et notre soirée a été consacrée à la révélation de quelques épreuves prises à Karak, et à la préparation de huit feuilles qui devront servir le lendemain. Pendant ce temps notre drogman continue à présider ces fameuses réunions qu'il a décorées du nom pompeux de conseil, et qui se tiennent sous une petite tente ajoutée en forme d'appendice à notre salle à manger. Il renoue encore une fois les tentatives faites déjà auprès d'Ebn-Djazy pour la signature de ce traité qu'il poursuit pour se ménager à lui seul l'entrée du wady Mousa et de Petra. Ebn-Djazy, qui a longtemps résisté, semble enfin se décider à accepter les conditions qu'on lui propose. Seulement j'augure assez mal de toute cette affaire à cause de son but trop visiblement intéressé, et parce que, se traitant ostensiblement en présence des gens de Chaubak, qui ne sont qu'à six heures de Petra, et tout à fait en dehors d'eux, il est à craindre que ces derniers ne finissent par s'en fâcher et nous créer quelque embarras au moment de notre départ. Mais Antoun, qui semble ne s'inquiéter de rien, continue son conseil jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

Au moment où nous allions nous coucher, et pendant que je faisais mes préparatifs de travail pour le lendemain, George, qui est entré dans notre tente, me dit qu'il craint bien que tous ces préparatifs ne soient inutiles.

Je lui demande la raison de son observation ; mais je ne puis en tirer rien d'autre, sinon qu'il est un peu prophète et que nous verrons bien s'il a prophétisé vrai. Le ton singulier avec lequel il me dit cela me laisse beaucoup à penser, et je suppose naturellement qu'il aura entendu le conciliabule de quelques Chaubakiens mécontents de nous voir parmi eux. Si George entend et voit ainsi ce qui se passe autour de nous, comment donc notre drogman, dont c'est surtout l'affaire, ne le sait-il pas encore mieux, et enfin pourquoi ne nous prévient-il pas?

5 Mai. Nous sommes prêts de bonne heure, malgré le mauvais pronostic de George. Nous faisons demander à Antoun deux hommes du pays pour nous accompagner. Sauvaire prend en outre Hadji-Ali, le frère de Khalil, et moi, George, que j'emploie comme chaîneur et comme jalon dans mes relevés. Au lieu de m'envoyer Khalil avec un des scheikhs du pays, comme cela eût beaucoup mieux valu, on me donne deux jeunes gens qui, au milieu de notre entourage peu sympathique, m'inspirent peu de confiance pour une expédition en ville.

J'en fais aussitôt la remarque; mais Antoun, j'ignore pourquoi, empêche Khalil de nous accompagner : il s'en sert, me dit-il, pour l'achèvement du fameux traité qu'il poursuit avec tant d'acharnement. Je suis encore obligé de passer sur cette nouvelle inconvenance de notre guide, parce que sur l'aimable rocher de Chaubak il ne nous est pas tout à fait loisible de faire ce que nous voulons, comme nous pourrions le faire à Jérusalem ou ailleurs; mais je me promets bien de faire connaître à qui de droit les façons de maître Antoun.

Je me contente donc des deux hommes qui me sont donnés, et avec George nous nous mettons en route, laissant Sauvaire, qui prépare son appareil et se dispose à explorer les environs de la place. Nous suivons, pour monter en ville, le même sentier que nous avons parcouru hier et qui contourne le rocher de Chaubak. Nous étions arrivés à quelque distance de la porte par laquelle on pénètre dans la forteresse, quand un homme descendu de la ville se plante au milieu de notre chemin et le barre entièrement, en empêchant George d'aller plus loin et en lui demandant de l'argent. Cet homme s'y prend à trois reprises différentes; mais George, fort de l'appui de nos deux guides, veut passer outre. Sur une nouvelle injonction de cet importun, George me crie de me rapprocher, et il m'explique ce qu'il se passe. Je m'adresse alors à nos guides en leur demandant ce que cela signifie. Ils me répondent que je ne dois pas tenir compte de cet obstacle et qu'il faut continuer. Nous voulons le faire, mais notre gaillard met plus d'obstination encore à nous barrer le passage. Un commencement d'altercation s'élève alors entre lui et les hommes qui nous accompagnent. Ces derniers semblent faire honte au nouveau venu de son procédé brutal; mais en présence de cette querelle naissante, évidemment combinée pour nous faire financer ou nous faire commettre quelque imprudence, et surtout en vertu du principe que j'ai adopté de ne faire aucune résistance quand je rencontre quelque mauvais vouloir sur mon chemin, je me mets en mesure de démonter ma boussole et de rebrousser chemin. Mes deux guides veulent s'opposer à mon dessein et m'engagent à continuer; mais je persiste et nous redescendons vers notre camp.

Arrivés aux tentes, nous expliquons la cause de notre retraite en disant à Antoun que, puisqu'il m'était impossible de travailler librement, je renonçais à rien faire et que nous partirions le jour même; après quoi je rentre dans ma tente de fort méchante humeur.

Le scheikh Nassar vient alors me demander ce qui s'est passé, je le lui fais expliquer de nouveau; il me prie de reprendre mon travail, on me donnera d'autres guides. Mais je réponds que ne pouvant ainsi perdre mon temps à aller et venir, je ne veux plus retourner, puisque je ne puis être certain qu'un nouvel obstacle ne viendra pas encore une fois me barrer le passage.

Pendant ce temps une querelle s'élève entre mes deux guides et l'homme du chemin qui était redescendu avec nous. Ce dernier et les deux autres appartiennent à deux partis différents, et la querelle, qui n'était d'abord que particulière, devient bientôt générale, parce que les amis de l'un et des autres prennent fait et cause pour chacun d'eux. Plusieurs prétendent qu'on a eu raison de nous empêcher d'avancer, et au bout de quelques minutes ce n'est plus qu'une confusion de cris et de gestes désordonnés.

Au milieu de cette première bagarre, Nassar vient de nouveau me prier de reprendre mon travail en me disant que ce qui arrivait était une honte pour lui, qu'il allait me donner deux des vieux scheikhs de l'endroit, et qu'avec eux je pourrais faire tout ce que je voudrais.

Ne voulant pas céder tout de suite et désirant cependant tenir compte du bon vouloir de Nassar, je lui réponds que je me remettrai en route dans une heure. J'espère que d'ici là la querelle s'apaisera.

En effet, quand les cris furent un peu calmés, je repars avec George, accompagné cette fois par deux des principaux habitants du pays. Nous reprenons notre travail à l'endroit où nous l'avions laissé, et nous parvenons enfin, sans faire de mauvaise rencontre, jusqu'à un point des fortifications d'où je puis commencer le relevé général du contour de la ville. C'est tout ce que je me bornerai à faire, car, dans l'état d'esprit où se trouvent les habitants, mes guides me laissent assez voir qu'il ne serait pas prudent de vouloir pénétrer dans les habitations. Je me mets donc immédiatement en besogne, et, comme la ville est très-petite, le contour général est bientôt relevé. Les fortifications sont, d'ailleurs, dans un état fort triste, et il est évident que certaines portions ont été rebâties à des époques différentes. On peut admettre que cette forteresse a été relevée sur le même plan que celui qu'avaient adopté les croisés. Mais les fragments d'inscriptions arabes que j'ai mentionnés plus haut et qu'on retrouve à toutes les hauteurs sembleraient prouver une deuxième reconstruction; car il n'est pas probable que les croisés aient couvert leurs ouvrages

d'inscriptions arabes. Une fois mon polygone fermé, et après avoir pris une série de directions qui me permettront de rattacher Chaubak aux environs, nous redescendons vers notre campement. Je trouve tout notre monde réuni et Antoun continuant ses pourparlers avec Nassar Ebn-Djazy. Il m'envoie même demander une plume pour faire signer au scheikh le fameux traité qu'il caresse depuis si longtemps.

A ce moment une grande clameur surgit parmi les Arabes qui entourent notre tente, et une nouvelle querelle s'élève, continuation de celle du matin. Cette dispute éclate si rapidement, qu'avant même que nous ayons pu nous informer de ses motifs, tous les sabres sont sortis du fourreau. Les deux partis du matin étaient encore une fois en présence. En un clin d'œil tous ces sauvages en viennent aux mains : l'un des jeunes gens qui m'avaient accompagné reçoit deux coups de sabre sur la tête et un autre sur le poignet. qui lui abat à moitié la main. Le sang couvre entièrement le visage et les vêtements de ce pauvre garçon, et malgré les affreuses blessures qu'il vient de recevoir, il veut encore poursuivre son adversaire.

Les amis prennent fait et cause pour chacun d'eux, et la bagarre devient générale. Aux cris poussés par les combattants, les femmes et les enfants étaient accourus des campements environnants, apportant des armes à leurs maris ou à leurs fils. J'ai même vu un enfant arriver avec un fusil qu'il traînait véritablement, l'arme étant trop lourde pour qu'il pût la porter. Le sang avait coulé, et il paraissait difficile d'apaiser cette échauffourée. Les scheikhs cependant s'interposent entre les combattants, et Nassar montre dans cette occasion un sang-froid remarquable. Il est bientôt blessé à la main, et le scheikh Khodey, en voulant séparer les combattants, reçoit à son tour une très-grave blessure.

Malgré leur intervention, la dispute continue et s'envenime de plus en plus. A un moment, plusieurs scheikhs ont le pistolet au poing et les deux troupes se séparent en armant leurs fusils. La troupe la plus nombreuse, et qui renfermait les habitants principaux avec Nassar et tous ceux qui nous avaient accompagnés, reste près de nos tentes, sur le plateau où nous sommes campés; l'autre troupe s'éloigne en nous menaçant et semble prendre du champ pour nous attaquer à coups de fusil. Un coup de feu se fait bientôt entendre à quelque distance, mais heureusement ce signal n'est pas écouté, et les anciens

peuvent encore employer les moyens de persuasion. Comment tout cela finira-t-il? Nassar s'approche alors de nous et nous engage à ne pas nous exposer davantage en restant campés en cet endroit; il nous invite à plier bagage le plus rapidement possible. Quoique calme, sa figure exprime un grand mécontentement, et au moment du départ son dernier mot sera celui-ci : «Dans un » mois les gens de Chaubak auront de mes nouvelles. C'est une honte qu'en ma » présence un pareil accueil soit fait à des étrangers qui se sont mis sous ma » protection.» — Alors plusieurs scheikhs du pays, nous voyant commencer nos préparatifs de départ, veulent encore nous engager à rester, en nous affirmant que nous n'étions pour rien dans cette affaire. Notre drogman lui-même qui, en résumé, n'était pas plus rassuré que moi, fait aussi la petite fanfaronnade de me dire que nous pouvons rester tant que cela nous sera agréable.

Mais comme cela ne m'est plus agréable du tout, je donne l'ordre d'envoyer chercher les chevaux qui étaient à l'herbe, et je me mets en mesure de serrer nos instruments et de fermer nos caisses. Sauvaire qui, pendant la bagarre, était dehors, rentre à ce moment.

J'avoue que j'avais à son endroit une inquiétude mortelle, car il s'était aventuré aux environs pour prendre quelques vues des fortifications, et je craignais qu'arrivant au milieu du combat, quelqu'un de ces sauvages ne lui fît un mauvais parti ; sa rentrée à nos tentes m'a soulagé d'un poids énorme.

De l'endroit où se trouvait Sauvaire avant son retour, il avait parfaitement entendu tous les cris indicateurs de la querelle. Les hommes qui l'avaient accompagné s'étaient enfuis, et il n'était resté à côté de lui que Hadji-Ali, d'Hébron, le frère de Khalil.

Une fois sa dernière épreuve prise, il s'était mis en route pour regagner le campement, et en débouchant de la vallée qui entoure, du côté sud, la colline sur laquelle est bâti Chaubak, il avait vu des hommes, des femmes et des enfants courant de tous côtés. Sept ou huit femmes soutenaient un homme qui venait d'avoir les reins brisés par un coup de pierre; d'autres femmes en reconduisaient un second blessé et couvert de sang. Sauvaire se hâte de mettre en ordre tous ses appareils, et nous livrons bientôt les tentes aux moukres, qui en trente-cinq minutes ont plié tout le bagage. En attendant nos chevaux et nos mulets qu'un Arabe est allé chercher, nous nous asseyons au milieu de nos paquets, laissant la querelle continuer. Au bout d'un quart d'heure, toutes nos

bêtes arrivent et nos moukres se mettent en devoir de les charger ; ce qui est vite fait, car notre escorte est aujourd'hui un peu plus souple que de coutume. Nassar est déjà en selle, nous faisant signe de nous hâter. Il semble avoir autant que nous le désir de quitter ce maudit pays. A onze heures vingt minutes, nous sommes tous à cheval et nous nous éloignons en toute hâte avec nos bagages, escortés des scheikhs Nassar, Nadjy et Harth, laissant tous ces braves gens vider leur querelle comme ils l'entendront.

Partis de Chaubak à onze heures vingt minutes, nous arrivons à douze heures au lieu choisi pour notre nouveau campement ; nous nous raccordons ici avec notre chemin du 3.

A quoi, en résumé, devons-nous attribuer la sanglante querelle qui nous a forcés de quitter Chaubak si brusquement? Là, comme dans toutes les tribus, il existe, outre les scheikhs principaux, un certain nombre d'hommes dont les prétentions au commandement ne sont pas moindres, mais qui, n'ayant que peu d'adhérents, sont incapables de lutter. Cependant leur mécontentement éclate aussitôt qu'il se présente une circonstance favorable, et nous étions une trop bonne occasion pour qu'ils n'en profitassent pas. Je suis convaincu que si Antoun avait su se concilier l'amitié des mécontents au moyen d'une faible somme donnée à chacun d'eux, nous aurions pu passer à Chaubak le temps nécessaire pour achever notre travail. Mais Antoun avait quitté Karak presque sans argent, une grande partie de ses fonds avait été employée à ses affaires particulières et à des traités avec Midjaly et Nassar. En outre, la convention qu'il préparait avec Nassar pour wady Mousa se faisait en présence de tous, et comme il n'y faisait pas intervenir les Chaubakiens, qui ne sont qu'à six heures de Petra, cette circonstance n'a pas peu contribué à irriter les gens de Chaubak. Je ne puis sans mauvaise humeur penser à tous les petits ennuis que nous ont causés la vanité et l'imprévoyance de cet homme, qui nous conduisait un peu à l'aventure.

A une heure arrive de Maân le moukre qu'on y avait envoyé pour acheter quelques provisions. George exerce son adresse sur un faucon, qui tombe à nos pieds et qui n'a pas moins de $1^m,28$ d'envergure. Quelques gens de Chanback sont encore avec nous pour régler leurs comptes, et ils ne craignent pas de réclamer deux ou trois fois les parts qu'ils ont déjà reçues. De nouvelles rixes sont à craindre, car ces braves gens se feraient écharper pour un para.

Notre désir aurait été de pouvoir nous mettre en route tout de suite et de faire aujourd'hui au moins une demi-étape. Mais sous divers prétextes d'arrangements à prendre, Antoun nous oblige à passer la nuit dans cet endroit.

Vers trois heures, des Bédouins de la tribu d'Ebn-Djazy viennent se joindre à nous pour en imposer aux Chaubakiens, qui ne quitteront pas leurs murailles. Les gens de Chaubak sont, paraît-il, peu à craindre pour les Arabes de la plaine, car de nombreux chameaux appartenant aux Diab sont venus paître à moins d'une heure de la ville. Vers le soir arrive Salem Ebn-Diab, armé comme l'autre jour et accompagné de quelques-uns des siens, malgré la promesse qu'il avait faite de revenir seul. Tout maintenant semble vouloir se passer tranquillement, et nous nous couchons de bonne heure, en devisant des petits incidents de la journée.

6 Mai. A sept heures deux minutes, nous pouvons nous mettre en route san encombre, et nous envoyons un dernier adieu à ce maudit pays, en souhaitant à nos successeurs de n'y point rencontrer les ennuis qui nous ont empêchés d'achever nos recherches.

A sept heures vingt-trois minutes, nous avons revu Chaubak sur notre gauche, et à sept heures trente-deux minutes nous apercevons dans la plaine les ruines de Ed-Dausak.

Un peu avant, nous avions quitté le wady Nedjl, dont nous suivions le lit. Les plaines ondulées que nous parcourons maintenant sont couvertes d'herbes et de fleurs. Sur notre droite, on nous montre les ruines d'El-Moudheybé, ainsi que celles d'Abi Cheyboûn. Enfin, à huit heures dix minutes, nous atteignons les ruines d'Ed-Dausak.

Un peu avant d'y arriver, nous avons laissé marcher nos bagages en avant, sous la conduite de plusieurs Arabes d'Ebn-Djazy. Ils s'étaient dirigés vers la gauche pendant que nous poussions à droite, vers Dausak, pour en faire une reconnaissance et en prendre une vue. Le morceau le plus important de cette ruine est une grande arcade de construction arabe, que Sauvaire se dispose immédiatement à photographier.

A notre arrivée à Dausak, les scheikhs qui nous précédaient ont été accueillis par une nuée de pierres, que deux ou trois gardiens arabes lançaient du haut d'une des constructions en ruine, qui sont auprès de l'arcade que je viens de mentionner. Ils ont même fait mine de nous coucher en joue ; mais nous avons

appris plus tard que cette aimable plaisanterie n'avait pour but que de nous faire augmenter le bakshish qu'ils attendaient de nous. Le fusil dont l'un de ces hommes était armé, était un long fusil à mèche dont la crosse lui servait en même temps de pipe. Dans la partie la plus mince de la crosse est pratiquée une ouverture conique qui la traverse de part en part. Le tabac se met dans la partie la plus évasée de l'ouverture, et l'on aspire par l'ouverture opposée. La position du fumeur est gênante, il est vrai, et nous n'oserions pas conseiller aux amateurs ce genre de délassement; mais au moins si l'ennemi arrive pendant qu'on se livre à cet exercice, on n'a pas loin à aller pour sauter sur son arme.

Pendant que Sauvaire prend son épreuve, je relève les quelques mesures nécessaires pour établir un plan de l'arcade.

Nous remontons à cheval à huit heures quarante minutes, et nous quittons les ruines pour aller rejoindre nos bagages, qui étaient fort loin sur notre gauche.

A neuf heures quinze minutes, nous changeons de direction, et nous nous dirigeons vers les montagnes, au lieu d'aller retrouver le Kalat-el-Hesa, que nous allons laisser sur notre droite. A partir de ce point, nous suivrons, pour rejoindre Karak, une autre route que celle que nous avons prise pour venir à Chaubak. Nous ne retrouverons notre première direction qu'à la hauteur de Zât-Rass, où nous devons nous arrêter pour étudier les ruines que nous avons remarquées à notre passage. Ce changement de route est motivé par des nouvelles reçues pendant la nuit. Il paraît que la veille, deux ghazweh ont passé par le Kalat-el-Hesa, et comme notre scheikh ne sait pas bien la direction qu'elles ont prise, il veut nous épargner le désagrément de les rencontrer, en nous faisant passer à travers les montagnes qui bordent le désert à l'ouest.

Il nous quitte bientôt avec Khalil Hezzeh et plusieurs hommes, pour aller faire une reconnaissance au campement des Diab, que nous avons sur la gauche.

A neuf heures cinquante minutes, nous laissons sur la droite, à environ une heure loin de nous, le Thouweyyel, petite colline allongée qui s'élève au milieu de la plaine, et à la droite de laquelle nous étions passés en venant.

A dix heures cinquante-six minutes, nous ne sommes plus qu'à une heure de Aïn-ed-Derb, « la source du chemin ». Nous quittons en ce moment la plaine du désert, pour entrer dans la montagne, dont le pied est couvert de

buissons et d'aubépines. Enfin, à onze heures cinquante et une minutes, nous atteignons la halte du déjeuner : c'est ici Aïn-ed-Derb, qui prend son nom d'un dépôt d'eau bourbeuse et jaunâtre, bonne tout au plus pour désaltérer nos montures. Ici reparaissent les grosses mouches grises qui ont si souvent tourmenté nos chevaux ; les unes ont la tête grise, d'autres l'ont verte ou rouge.

Il paraît que cet endroit est juste à la hauteur de Danah.

Pendant qu'on prépare notre déjeuner, Sauvaire entre en conversation avec scheikh Nassar, qui lui fournit des renseignements sur Mohammed-Abou-Rechid, lequel, au rapport d'Irby et Mangles, gouvernait Chaubak et ses environs en 1816. Ce Mohammed était l'oncle paternel de Nassar ; mais, ainsi que cela arrive souvent dans ces contrées, le père de Nassar était en guerre avec son frère. Le fils d'Abou-Rechid demeure aujourd'hui à Karak. Quant à Abou-Zeitoun, scheikh de wady Mousa, également mentionné par les deux voyageurs anglais, il a été tué, il y a environ cinq ans, par Ebn-Djazy lui-même, qui avait dû pendant un certain temps s'éloigner du wady Mousa, envahi par des tribus étrangères. Le scheikh Nassar nous raconte également qu'une ville située sur son territoire à quelques heures de Chaubak, et appelée Adroh par les Bédouins et Feydh-Errouh par les chrétiens, renferme des ruines considérables et bien conservées. Il nous les montre au loin, de l'autre côté du désert, et nous apercevons en effet des masses blanchâtres dans le lointain. Nous apprenons aussi qu'il existe deux wadys Gharundel : l'un est tout voisin du lieu où nous nous trouvons en ce moment ; l'autre, beaucoup plus éloigné, se jette dans le wady Arabah. Il existe aussi deux endroits appelés Twahneh. L'un se trouve à la première station que nous avons faite pour déjeuner à notre sortie d'Hébron ; l'autre est le lieu où nous stationnerons ce soir pour coucher.

A deux heures vingt-six minutes, nous quittons la halte, et nous traversons un immense vallon couvert de buissons épineux et qui porte le nom de Khôr.

A trois heures sept minutes, nous rencontrons les traces d'une voie antique, et à trois heures dix minutes, trois bornes milliaires renversées nous indiquent que nous suivons la voie romaine qui traversait cette contrée du sud au nord. Deux wadys que nous avons coupés se réunissent à quelque distance pour en former un plus grand, qui court sur notre droite vers le désert.

A trois heures vingt-trois minutes, nous avons à notre droite un grand bassin creusé dans le rocher.

Ce bassin, qui est presque carré, pourrait bien être le lieu d'une ancienne carrière. Les montagnes sont ici couvertes de fleurs de toutes nuances. Nous côtoyons le bassin et gravissons la colline. A ce moment, Sauvaire descend de son cheval pour ramasser un superbe échantillon de silice pure.

A trois heures quarante minutes, nous franchissons la tête d'un grand wady qui porte le nom de wady Ala-el-Houleh.

A trois heures quarante-six minutes, nous revoyons les tentes du campement des Diab. L'endroit où ils sont campés porte le nom de Adjamieh.

A trois heures cinquante minutes, nous retrouvons la voie antique, après avoir coupé à son origine le wady Weil qui est sur notre droite. Au loin, à droite, se dresse la pointe de Chehhad, de l'autre côté du désert.

Sur notre droite encore, un grand wady court dans la direction de la pointe, c'est-à-dire vers l'est. Des blocs de granit gris jonchent le sol à cet endroit.

A trois heures cinquante-neuf minutes, notre chemin descend et nous rencontrons une citerne.

A quatre heures sept minutes, une enceinte de gros blocs carrés indique qu'une construction de quelque importance a existé en cet endroit, tout près de la voie antique, dont nous retrouvons les traces.

A quatre heures dix minutes, nous atteignons le fond de la descente, juste à la hauteur d'un amas de pierres qui se dresse sur notre droite.

A quatre heures vingt minutes, nous rencontrons deux bornes milliaires, sur l'une desquelles est gravée une longue inscription très-fruste et auprès de laquelle il faudrait passer plusieurs heures pour arriver à la déchiffrer. Le temps ne nous permet pas de le faire ; cependant nous relevons le chiffre X III dont les trois derniers signes semblent être entourés par un encadrement incisé dans la pierre. A côté de cette borne encore debout en est une autre couchée sur le sol.

A quatre heures trente-trois minutes, nous retrouvons des traces très-bien conservées de la voie antique.

A quatre heures cinquante-quatre minutes, grands blocs de basalte.

A quatre heures cinquante-six minutes, sur notre gauche, nous voyons une

série de petits murs éparpillés de tous côtés et faits de pierres sèches. Ces murs servent de remparts aux Arabes pour s'abriter lorsqu'ils se livrent un combat. Le grand nombre des murs que nous rencontrons en cet endroit indique que ce point est souvent visité par les tribus et qu'il a dû s'y livrer des combats acharnés.

A cinq heures, nous mettons pied à terre au milieu de ces petites redoutes sur la gauche du chemin. Cet endroit se nomme Twahneh. Sur notre droite et au sommet du versant opposé à celui près duquel nous sommes campés, on remarque les ruines assez considérables d'une vaste construction carrée que les Arabes appellent Qasr (château). Sauvaire se transporte au sommet de la colline et prend une vue de ces ruines. Pendant ce temps, je relève les mesures et les indications nécessaires pour en établir un plan général. L'appareil de la construction est à bossage irrégulier, et les pierres sont posées sans mortier.

La hauteur des assises est de $0^{m},56$, et sur l'une des faces dix assises sont encore debout; une pierre porte ce signe [signe].

Ce lieu était peut-être un des relais de poste énumérés par Schahin Daheri. — Twahneh semble avoir été une localité importante. Nous remarquons une rangée de petites auges disposées probablement pour abreuver les bestiaux.

Khalil et scheikh Nassar ont voulu poser dans l'épreuve que prend Sauvaire; mais la faiblesse du jour à son déclin n'a pas permis à leurs silhouettes de se dessiner.

Ainsi que je l'ai déjà dit, il existe, près du lieu où nous sommes campés, un vady Gharundel qu'il est bon de signaler, parce qu'il en existe un autre plus important, et de même nom, au sud du wady Mousa.

Près de notre campement est une citerne qui contient de très-bonne eau.

Le soir, après le dîner, nous invitons le scheikh Nassar à prendre le café, et nous profitons de cette occasion pour le remercier vivement des précautions qu'il n'a cessé d'avoir à notre endroit. Je ne saurais trop répéter ici combien nous avons eu à nous louer de la conduite de ce scheikh pendant tout le temps de son séjour avec nous, et nous n'oublierons jamais le calme et le sang-froid qu'il a montrés à Chaubak, au milieu de la sanglante querelle que nous avons racontée plus haut.

A sept heures huit minutes, nous quittons les ruines de Twahneh, après avoir fait nos adieux au scheikh Nassar et l'avoir cordialement embrassé. 7 Mai.

De grands rochers noirs de basalte s'étendent sur notre droite, et nous retrouvons bientôt la voie romaine.

A sept heures trente minutes, nous laissons le wady courir plus à droite.

A sept heures trente-sept minutes, de vastes plaines s'étendent devant nous, terminées à l'horizon par des chaînes de montagnes aux teintes bleuâtres.

A huit heures quatre minutes, nous rencontrons trois bornes milliaires renversées. Les mouches grises reparaissent et assaillent nos montures.

A huit heures vingt minutes, nous atteignons l'extrémité de la plaine, et nous descendons dans un wady, au fond duquel nous arrivons à huit heures vingt-trois minutes.

A huit heures quarante-deux minutes, nous rencontrons trois bornes milliaires, dont deux sont encore debout; l'une d'elles porte une inscription très-fruste et difficile à déchiffrer.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous suivons le lit du wady qui porte le nom de wady Qoleytha. Nous retrouvons les traces de la voie romaine. Un de nos hommes nous assure qu'autrefois c'était là le chemin du Hadj. Cela est possible; mais si cette voie n'était pas celle que fréquentaient les premiers pèlerins musulmans, c'était au moins celle qui conduisait aux temples de Zat-Râss que nous rencontrerons demain.

La voie antique que nous suivons venait sans doute de Petra et même de plus loin, et, se dirigeant vers le nord, elle passait devant Karak et continuait jusqu'à Schihân.

A neuf heures dix minutes, nous coupons à angle droit une autre route ancienne.

A neuf heures quinze minutes, nous commençons à descendre dans un wady dont nous atteignons le fond à neuf heures dix-sept minutes. Nous remontons immédiatement en laissant le wady courir à droite, et nous retrouvons bientôt, à neuf heures vingt-six minutes, une portion bien conservée de la voie romaine; à gauche est un wady qui s'étend dans plusieurs sens.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous rencontrons trois bornes milliaires, dont deux sont encore debout. L'une porte une inscription assez bien conser-

vée, au bas de laquelle Sauvaire reconnaît le chiffre [IIIII]. Nous suivons toujours la voie antique.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous retrouvons deux bornes milliaires debout. En face de nous, dans le lointain, nous apercevons le wady Gorahÿ qui court entre les montagnes, de droite à gauche.

A dix heures vingt-trois minutes, nous suivons toujours la voie antique. A notre gauche, un de ces amas de pierres ruinées que nous signalons avec soin chaque fois qu'il s'en présente de semblables, quelque monotones que soient ces observations. Ces petites ruines indiquent peut-être des tours de garde, disposées de loin en loin, pour la sûreté de la route.

A dix heures trente minutes, quatre bornes milliaires, dont une est encore debout et sans inscription.

A dix heures quarante minutes, nous gravissons une colline assez basse, sur laquelle nous rencontrons une grande quantité de sauterelles vertes rayées de noir.

A dix heures quarante-sept minutes, cinq bornes milliaires couchées sur le sol et sur l'une desquelles Sauvaire reconnaît le chiffre III.

A dix heures cinquante-quatre minutes, nous rencontrons, sur notre gauche, un encadrement de pierres avec deux bornes debout à deux des angles. A notre gauche aussi, nous apercevons le versant occidental des côtes de la mer Morte, dont nous serions assez rapprochés, s'il ne nous fallait retourner à Karak, en faisant ainsi quatre ou cinq jours de route de plus qu'il ne faudrait. Il nous semble qu'un chemin doit pouvoir nous conduire vers le Ghôr; mais nous avons à compter avec les affaires de maître Antoun, qui, pour nous détourner de notre dessein, nous affirme qu'il n'y a pas de sentier par là pour les bêtes de somme, ce que nous laissons à vérifier à des voyageurs plus heureux que nous.

Nous suivons toujours la voie romaine, et nous retrouvons les sauterelles, que nos chevaux écrasent par milliers sous leurs sabots.

Depuis près de trois quarts d'heure nous allons de colline en colline et nous nous dirigeons vers la grande descente du Gorahy.

A onze heures quatre minutes, nous rencontrons huit bornes milliaires, dont trois debout; l'une d'elles porte une inscription qui paraît mieux conservée que les précédentes. Sauvaire, en passant, reconnaît les lettres I M P... Nous

longeons sur notre droite un wady qu'on nous désigne sous le nom d'Omm-el-Mey.

A onze heures dix-sept minutes, nous rencontrons des rochers éboulés et nous marchons parallèlement à un wady qui se trouve sur notre droite, sur de larges quartiers de rochers polis et glissants. Sauvaire, en homme prudent, met pied à terre. Le fond de la vallée est couvert d'arbustes et de fleurs de toutes couleurs, au milieu desquelles on remarque le coquelicot et la marguerite. Quelques plants d'anis sauvage dressent fièrement leurs têtes dorées.

A onze heures vingt-sept minutes, trois bornes milliaires debout : l'une porte deux grandes lettres P C, qu'on dirait plutôt tracées par un voyageur, quoique assez profondément gravées. Un peu plus loin Sauvaire a remarqué ces mêmes lettres tracées de la même manière. Au loin, en face de nous, nous apercevons un coteau verdoyant couvert de hautes herbes et de ruines. C'est là qu'est El-Aïnch, l'endroit où nous irons camper après la halte du déjeuner et après avoir traversé le wady Gorahy, vers lequel nous descendons toujours sans pouvoir atteindre le fond.

A onze heures quarante-six minutes, nous rencontrons neuf bornes milliaires couchées sur le sol. Le wady que nous côtoyons tombe dans le Gorahy.

A onze heures cinquante-neuf minutes, ruine sur notre droite, et un essaim de sauterelles vertes plus grosses encore que celles que nous avons déjà vues.

A douze heures six minutes, trois bornes milliaires renversées nous indiquent que la voie antique suivait les sinuosités de la descente du Gorahy, au fond duquel nous arrivons enfin à douze heures vingt minutes.

La petite vallée que nous venons d'atteindre est couverte de lauriers-roses en fleur et de saules pleureurs, qui forment un petit bois assez épais sous lequel s'abrite un ruisseau abondant.

Un parfum délicieux caresse notre odorat et nous repose de la poussière et de la chaleur que nous subissons depuis quelques heures.

A douze heures vingt-cinq minutes, nous faisons halte pour déjeuner sous un véritable dôme de délicieuse verdure. Nos bagages continuent sans s'arrêter jusqu'à Aïnch, qui n'est plus qu'à une heure devant nous et où nous trouverons nos tentes toutes dressées. Le lieu où nous sommes campés se nomme Rteyeh. Les lauriers-roses, les grands roseaux et des arbres de différentes essences abondent en cet endroit.

A quelque distance de l'endroit où nous sommes arrêtés, c'est-à-dire au delà du ruisseau qu'il faut traverser pour monter vers El-Aïneh, on quitte le territoire de Tafileh pour tomber sur celui de Karak. Aussi notre guide Khalil, qui se sent mal à l'aise sur le sol des Tafileh avec lesquels il a eu maille à partir, se hâte de suivre les mulets afin de respirer plus tranquillement sur les terres du scheikh Midjaly. Il est d'autant moins tranquille que la jument qu'il monte appartenait naguère à un homme de Tafileh qu'il a tué, et l'on comprend qu'il se verrait avec peine privé du trophée de sa sanglante victoire.

Malgré le désir que nous éprouvons de nous reposer pendant quelques heures dans ce charmant endroit, nous remontons à cheval, et nous nous éloignons, poursuivis par la délicieuse odeur des lauriers-roses.

A une heure cinquante minutes, départ de la halte, fond du wady.

A une heure cinquante-sept minutes, nous longeons le ruisseau qui coule joyeusement vers la mer Morte, et nous rencontrons bientôt sur notre gauche quelques assises d'un fort ou d'un moulin.

A deux heures trois minutes, nous traversons le ruisseau et nous entrons sur le territoire de Karak, laissant la rivière courir sur la gauche. A partir de ce point, nous commençons à gravir le versant opposé du Gorahy. Nos chevaux marchent dans un flot de hautes herbes, et de grands arbres couvrent cette partie de la montagne.

A deux heures vingt minutes, nous sommes à la hauteur de la source Aïn-Hawrat. Des dérivations de cette source coulent de tous les côtés sous les herbes et fécondent le sol. Enfin, à force de grimper de plateau en plateau, nous arrivons, à deux heures trente-deux minutes, à la hauteur d'un moulin ruiné et, à deux heures trente-cinq minutes au lieu de notre campement, El-Aïneh, dans un champ planté d'arbres épineux. Nos tentes sont dressées tout auprès d'une magnifique source d'eau tiède dans laquelle chacun de nous, à tour de rôle, va faire une ablution générale. Nous serions certainement, comme le fait observer Sauvaire, les plus heureux voyageurs du monde, si les affreuses mouches grises ne s'étaient encore donné le mot pour venir nous tourmenter jusque sous nos tentes. Mais quelques heures sont vite passées, et ces hôtes incommodes iront se coucher avec le soleil. Ne pouvant rester sous nos tentes, nous organisons avec nos mouchoirs des espèces de filets à l'aide desquels nous pêchons, non sans peine, de jolis poissons qui nous feront dans un instant une

excellente friture. Quelques-uns d'entre eux sont mis soigneusement dans des bouteilles pour être rapportés comme échantillon; mais les pauvres bêtes ne pourront sans doute pas arriver jusqu'à Jérusalem.

Des ruines assez nombreuses éparpillées en cet endroit indiquent clairement qu'il a été habité par une population nombreuse.

A trois heures et demie du matin, nous sommes sur pied pour sensibiliser 8 Mai.
quatre feuilles de papier que nous devons employer, avec les deux qui nous restent de Chaubak, à prendre plusieurs vues des temples et des propylées de Zat-Râss, où nous devons faire la halte du déjeuner.

A six heures trente-huit minutes, nous sommes à cheval; nous avons toujours pour compagnon de route le vieux Saïd, scheikh des Mahmoudiyn, tribu qui campe auprès des ruines de Zat-Râss. Le chemin que nous gravissons est tellement escarpé, que les bêtes de charge se séparent de nous pour suivre une route un peu plus praticable qui existe à côté de celle que nous suivons. En moins d'une heure, nous avons escaladé plus de 300 mètres, et nous sommes parvenus à sept heures vingt-cinq minutes en haut de la montagne qui domine, au nord le wady Gorahy. Au sommet de cette montagne, nous trouvons un tombeau composé d'une petite enceinte de pierres posées sans ciment. C'est le wely Begueïra, santon fort renommé dans la contrée, car les dévots musulmans ont accroché aux pierres une multitude d'ex-voto sous la forme de petits chiffons arrachés à leurs vêtements. Devant nous s'élèvent à une grande distance les deux temples de Zat-Râss qui se dressent mystérieusement, dominant la vaste plaine que nous allons traverser.

A sept heures trente minutes, nous retrouvons la route romaine que nos moukres ont peut-être suivie en nous quittant à Aïneh.

A sept heures trente-neuf minutes, un petit bassin à gauche et une citerne cimentée à droite, et quelques minutes après, un grand arbrisseau d'aubépine en fleur.

A sept heures quarante-sept minutes, nouvelle citerne.

A sept heures cinquante-cinq minutes, nous touchons au petit temple et nous mettons pied à terre.

Aux environs du petit temple, les citernes abondent et prouvent évidemment qu'à une époque encore indéterminée, il y avait en cet endroit, à l'état permanent ou bien accidentellement, un grand concours d'individus. Les deux temples

que nous avons sous les yeux, et auxquels aboutit la route romaine que nous venons de parcourir, étaient sans doute, à l'époque de leur splendeur, un but de pèlerinage fort suivi. Ce qui porterait à le faire supposer, est la tradition encore conservée parmi les Arabes, que cette route est l'ancienne route du Hadj. Cette hypothèse paraît acceptable, et des recherches historiques pourront nous conduire à découvrir le but et l'origine des monuments dont nous n'avons plus que les ruines sous les yeux.

Avant de monter au grand temple, Sauvaire et moi, nous nous disposons à faire un relevé et quelques photographies. Sauvaire se prépare à prendre les faces nord-est du petit temple, puis celle du sud, et je me hâte de faire un relevé du plan de ce temple.

Pendant que je termine, Sauvaire fait une troisième épreuve de l'intérieur. Cette vue, à une assez grande échelle, permettra de juger la construction intérieure, en montrant tous les trous de goujons de bronze qui ont dû, à une certaine époque, servir à retenir les plaques de marbre qui couvraient les murs du monument.

Nous recevons la visite de plusieurs Bédouins qui viennent bientôt du campement des Mahmoudiyn. Ces premiers visiteurs sont bientôt suivis de beaucoup d'autres, et, comme leur curiosité commence à devenir indiscrète, il faudra rester ici le moins de temps possible.

Notre drogman, qui n'est pas en mesure de les contenter et qui est presque sans provisions, ne tient pas non plus à nous voir séjourner en cet endroit. Il y aurait pourtant deux bonnes journées de travail à employer pour débrouiller un vaste plan d'ensemble, qui comprendrait le grand temple avec ses propylées et le petit temple. Nous recommandons cette étude à ceux qui passeront après nous. Des fouilles intelligentes faites en cet endroit amèneraient certainement des découvertes du plus grand intérêt.

Une fois le travail du petit temple terminé, nous montons aux grandes ruines, où Sauvaire prend une vue du grand temple proprement dit, et une autre de ce que nous prenons pour des propylées.

Avant de plier bagage, Sauvaire prend encore, de notre tente, une vue générale, comprenant l'entrée des propylées et la portion encore debout du grand temple. Cette épreuve sera mauvaise, à cause du vent qui s'est élevé fort violent et qui n'a cessé de faire remuer notre instrument.

Pendant ces trois dernières opérations de Sauvaire, j'ai pris quelques mesures des propylées ; mais les Bédouins Mahmoudiyn deviennent véritablement fort gênants, et ils ne s'abstiennent de nous molester que grâce à la présence de notre chef des moukres, Moustapha Daoudi qui, musulman comme eux, se charge de les calmer pendant tout le temps que dure notre opération. Ces Bédouins nous assurent que dans une localité du nom de M'heÿy, distante de deux heures de l'endroit où nous sommes, il y a encore des ruines plus considérables et mieux conservées que celles de Zat-Râss. Ils s'offrent même à nous y conduire, mais il faut laisser quelque chose à faire à nos successeurs.

A douze heures quarante-six minutes, nous quittons Zat-Râss, et nous prenons un chemin un peu plus à gauche de celui que nous avons suivi en allant à Chaubak; nous ne nous en sommes aperçus qu'un peu plus loin, à deux heures douze minutes: notre écart avec notre premier itinéraire est peu considérable, et nous pourrons facilement l'indiquer sur notre carte. Seulement comme nos thermomètre, baromètre et boussole avaient été remis dans les sacoches à notre départ de Zat-Râss, nous perdons quelques minutes pour reprendre nos instruments et recommencer nos observations.

A deux heures dix-huit minutes, on nous montre sur la droite un amas de ruines, qu'on nous désigne sous le nom de Khcrbet-Sour.

A deux heures cinquante minutes, nous nous arrêtons pendant cinq minutes pour laisser Sauvaire, accompagné de Khalil, examiner les ruines d'un mechhed arabe, où il espère rencontrer une inscription. Il y en a une en effet au-dessus de l'arcade encore debout; mais il paraît qu'elle est peu intéressante. En quittant ce mechhed, Sauvaire s'entend avec Khalil pour que nous allions camper dans un des wadys qui bordent le rocher de Karak ; nous ne voulons plus camper en ville. Cette décision paraît contrarier notre drogman, qui voulait nous faire coucher à Mouteh, afin sans doute de gagner un jour de plus. Mais nous avons assez de la journée perdue à Chaubak.

A deux heures cinquante-cinq minutes, nous reprenons notre route, et à trois heures seize minutes, suivant toujours la voie romaine, nous coupons à angle droit un autre chemin antique.

A trois heures vingt-sept minutes, nous rencontrons une bifurcation de chemin, et à quatre heures trois minutes nous apercevons Karak.

A quatre heures quinze minutes, nous quittons la route qui nous conduirait

à la ville par le wady Es-Sett, pour prendre à gauche dans la direction du Seyl, c'est-à-dire du cours d'eau du Safsafa, auprès duquel nous camperons tout à l'heure, sous les murs de Karak.

Depuis quelques minutes nous avons abandonné la voie romaine, qui continue à courir vers le nord.

A quatre heures trente minutes, nous commençons à descendre vers la vallée, et nous sommes à la hauteur de l'Aïn-el-Hammam, que nous laissons vers la gauche. Du même côté et de l'autre côté de la vallée, on nous montre l'Aïn-el-Frangy. Enfin, à cinq heures, nous arrivons au campement juste en face de la grande tranchée creusée au pied du donjon de Karak : ce lieu est le wady Safsafa, qui est le prolongement du wady Frangy.

Pendant notre dîner, nous avons manifesté à Antoun le désir de ne pas perdre une journée à Karak et de repartir le lendemain matin. Notre drogman nous répond que cela est impossible, parce qu'il faut réparer les fers des chevaux et acheter quelques provisions; enfin, que nous ne pouvons nous mettre en route sans voir le scheikh Mohammed, absent en ce moment. Les deux premiers motifs nous paraissent insuffisants, puisqu'il était possible d'avoir tout préparé le lendemain avant midi, et qu'en partant à cette heure, nous pouvions aller camper à Ed-Derâ. Le dernier motif nous parut plus acceptable, bien qu'il nous fût désagréable de perdre ainsi une journée à attendre la visite de ce scheikh si peu gracieux. Nous nous rendons enfin à cette raison, et nous convenons qu'on ira immédiatement informer le scheikh de notre retour, et du désir que nous avons de le voir avant de nous remettre en route, Mohammed est campé à plusieurs heures de Karak, et on lui dépêche immédiatement un courrier.

Nous employons notre soirée à développer les épreuves de la journée, et nous décidons que pour utiliser la journée du lendemain, nous nous lèverons de bonne heure, afin de préparer quelques feuillets qui nous permettront de prendre quelques vues générales de la portion de la forteresse au pied de laquelle nous sommes campés.

9 Mai. Nous nous levons de très-bonne heure, et nous préparons les feuilles, qui ne pourront être exposées que dans l'après-midi. Ce matin, notre drogman a disparu de bonne heure, et presque tous les gens qui étaient avec nous en ont fait autant. Il ne reste au camp que notre fidèle Giorgio, qui nous raconte que

pendant notre travail de préparation, une querelle s'était élevée entre Antoun et Khalil, à l'occasion d'une somme d'argent que notre drogman l'avait chargé de remettre au scheikh Falah des Tafileh. Antoun accusait ce brave Khalil d'infidélité, et, tout bien vérifié, il en est résulté que l'accusation était fausse. Khalil, irrité de se voir traité si injustement, a quitté notre camp en disant qu'il ne voulait plus nous accompagner. Cette détermination nous contrarie beaucoup, car il est difficile de trouver un guide plus prudent et qui connaisse mieux la contrée. Cette brouille peut aussi indisposer Midjaly contre nous; car Khalil est son confident et nous sommes exposés à voir notre départ encore retardé.

A deux heures de l'après-midi, personne n'était encore redescendu de Karak, et nous étions toujours seuls, très-contrariés de voir le temps s'écouler sans qu'il nous fût possible d'aller faire les deux vues que nous voulions prendre. Enfin, notre flâneur de Yousef arrive avec le cuisinier, qui se désole de n'avoir aucune provision pour préparer son dîner. Le pauvre homme devra attendre jusqu'au coucher du soleil.

Quant à Yousef, nous l'expédions à cheval jusqu'à Karak, pour nous chercher les deux hommes qu'il nous faut absolument pour nous accompagner jusqu'à l'endroit d'où nous voulons prendre nos vues.

En attendant, nous prenons le parti de faire, de notre camp, une vue des fortifications. Notre point de vue est un peu trop bas; mais il vaut mieux encore emporter cette épreuve que de ne rien avoir. Enfin arrivent Hadji-Ali et Yousef Khalily. Nous n'avions plus qu'une heure de soleil, aussi courons-nous à toute haleine vers le point de la montagne d'où nous pouvons saisir une vue complète des fortifications. Malgré notre désir de monter encore, nous sommes obligés de nous arrêter. Nos jambes refusent le service à l'ascension que nous avons entreprise, et nous nous arrêtons essoufflés et tout en nage. En toute hâte nous prenons une vue d'ensemble, qui comprend dans le lointain la tour de Daher.

A peine avons-nous fini que le soleil disparaît à l'horizon. Mais nous pouvons maintenant quitter Karak sans regret; car nous venons d'ajouter à notre collection deux vues importantes, indispensables même.

A notre rentrée au camp, nous trouvons notre cuisinier un peu plus satisfait. Ses provisions viennent seulement de lui arriver, et il retrousse ses manches pour commencer ses opérations culinaires.

Dans la soirée arrive le scheikh Mohammed, qui vient nous visiter dans notre tente. Nous lui demandons s'il a reçu quelques nouvelles de Damas. Il nous apprend que rien d'officiel ne lui est encore parvenu ; mais que le bruit s'était répandu que mille bachi-bouzouks allaient lui être envoyés. C'est plus qu'il n'en demandait, aussi paraît-il satisfait, autant toutefois qu'on en peut juger sur l'impassible visage du scheikh. Cette bonne nouvelle nous permettra de quitter le pays sans encombre, et nous bénissons M. Hecquard, qui a bien voulu s'occuper si activement de cette affaire.

Nous apprenons également dans la soirée, par un habitant du pays récemment arrivé de Jérusalem, que le bruit de notre mort avait été répandu dans la ville. Nous subissons en cela le sort commun de tous les voyageurs qui ont été visiter Karak. Les Bédouins inspirent tant de terreur aux habitants des villes, que c'est toujours avec un certain sentiment de crainte qu'on voit les étrangers pénétrer dans les contrées qu'ils habitent. Comme la plupart de nos prédécesseurs, nous reviendrons de ce sauvage pays sans autres malheurs personnels qu'une grande fatigue, une peau bien hâlée, des traces épouvantables de morsures de moustiques et beaucoup de souvenirs intéressants, qui effaceront tout le reste.

Quoi qu'il en soit, il paraît que nous passons à Jérusalem pour avoir été mis en morceaux, surtout notre brave Giorgio, dont les membres auraient été jetés au vent. Heureusement pour lui, il est de nous tous le plus solide, malgré les privations que lui a fait subir Antoun, sans que j'en aie rien su avant notre arrivée à Jérusalem. Il faut en effet être bien trempé pour avoir pu supporter pendant plus de trente jours de ne boire que de l'eau, souvent mauvaise, et de ne coucher pendant des nuits fraîches et quelquefois glacées, comme à Djafar, que sur la terre, entre un mauvais tapis et une couverture ne valant guère mieux. Antoun était cependant payé pour l'entretien de trois personnes, et c'est surtout ce mauvais vouloir à l'endroit de notre brave serviteur qui m'a surtout indisposé contre notre drogman.

Le résultat de tous les bruits absurdes mentionnés plus haut avait été de jeter dans l'inquiétude nos amis et les familles de nos moukres, qui étaient toutes accourues à Hébron pour avoir de nos nouvelles. Notre aimable consul de Jérusalem, M. de Barrère, avait fait, disait-on, des démarches auprès du pacha, qui aurait été hors d'état de nous secourir si malheur nous était arrivé.

Enfin ces bruits sinistres étaient parvenus aux oreilles de M. Des Essarts, consul général de France, qui, ne sachant que penser, avait télégraphié à Jérusalem et à Alexandrie, sans que personne ait pu lui donner de nos nouvelles.

Nous croyons aujourd'hui connaître l'auteur de cette mauvaise plaisanterie. On se rappelle que, dans le Ghòr, nous avions été rejoints par trois Arabes de Karak, dépouillés en route par des Bédouins de la tribu des Abou-Rebâ, dont l'un nous avait procuré la désagréable surprise que j'ai mentionnée plus haut. Ces trois hommes avaient rencontré sur la route de Jérusalem à Hébron un individu nommé Ibrahim Sahouri, chrétien du village de Beitsahour, déjà signalé par M. de Saulcy pour diverses escroqueries. Cet Ibrahim avait été autrefois rencontré par Sauvaire à Constantinople et à Beyrouth où il avait été impliqué dans des affaires de même nature. Bref, cet homme, qui n'avait aucun motif de haine contre nous, qu'il ne connaissait pas, et prenant les trois Arabes de Karak pour des Beni-Hamaïdeh, ennemis du scheikh Mohammed, leur insinua que nous avions participé à l'enlèvement de la pierre sculptée de Figou, actuellement au Louvre, et que cette pierre ayant été enlevée sans la permission des Hamaïdeh, ils avaient une occasion superbe de s'en venger en nous dépouillant. Le conseil était absurde, puisque nous étions plus nombreux; mais il dénotait une méchante intention. Heureusement pour nous, ces trois hommes dépouillés en route furent trop heureux de se joindre à notre caravane jusqu'à Karak. De son côté, Ibrahim Sahouri rentra à Jérusalem, convaincu que ses avis seraient suivis, et, prenant ses méchants désirs pour la réalité, il s'était hâté de faire courir les bruits qui ont tant alarmé nos amis. Il est bon d'ailleurs de faire connaître ce méchant drôle qui se plaît à faire le mal pour le mal. Nous engageons donc les voyageurs qui nous suivront à se défier de cet individu dangereux qu'on rencontre toujours aux trousses des nouveaux débarqués.

En attendant, nous comptons signaler cet homme au pacha de Jérusalem, et, s'il est possible, nous lui ferons infliger la petite punition qu'il mérite si bien pour publication de fausses nouvelles.

Ce matin, au moment où nous allons livrer la dernière tente aux moukres, 10 Mai.
le scheikh Mohammed est venu nous faire visite, et, suivant sa louable habitude de toujours arriver dans un moment peu opportun, il s'est installé avec

deux ou trois membres de sa famille, et il a fallu recommencer à faire divan. Un autre drogman que le nôtre ne manquerait pas de lui dire que le moment est mal choisi, puisqu'on n'attend plus que notre tente pour partir; mais Antoun se garderait bien de le dire.

Après pipe et café, notre scheikh daigne enfin prendre la parole et exprime à M. Sauvaire le désir d'adresser une lettre à M. le duc de Luynes relativement aux prétendus dommages que lui aurait causés l'enlèvement de la pierre sculptée de Figou.

Sauvaire, qui, comme moi, avait flairé quelques petits mensonges sous cette demande du scheikh, hésite un instant à servir d'intermédiaire à la demande de Mohammed; mais, en résumé, comme rien en cela ne peut compromettre sa responsabilité, il se décide enfin à transcrire, en la traduisant au fur et à mesure, la lettre suivante qui contient d'assez grandes inexactitudes, ainsi que nous en avons eu plus tard la preuve; je ne mentionne que pour mémoire la forme de cette lettre, dans laquelle le scheikh Midjaly ne prend même pas la peine de saluer M. le duc de Luynes auquel elle s'adresse, précaution finale que Mohammed ne manquerait certainement pas de prendre en écrivant au dernier membre des tribus qu'il commande :

« Monsieur le Duc,

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et qui m'a
» été remise par M. Mauss.

» Je dois vous informer que l'enlèvement de la pierre de Figou nous a causé
» un grand désastre. Les Hamaïdeh nous ont tué cinq hommes, en ont blessé
» huit et m'ont enlevé, quelques jours après, 2000 moutons et trente fusils.
» Jusqu'à ce jour, nous sommes en guerre avec eux, et ils continuent à nous
» causer des ennuis.

» Nous avons prévenu la Sublime Porte de l'état des choses, mais nous ne
» sommes parvenus à aucun résultat; nous comptons sur la promesse que vous
» avez bien voulu nous faire, lors de votre passage chez nous, et, plein de

» confiance en votre assistance, nous n'avons voulu mêler personne à cette » affaire.

» Malgré la conduite des Hamaïdeh, ces derniers n'en continuent pas moins » à aller à Jérusalem pour y faire leurs affaires, sans que l'autorité les inquiète » le moins du monde, aussi nous avons lieu d'être étonné. C'est pourquoi nous » avons dû vous prévenir, Monsieur le Duc, de ce qui se passe. Votre pro- » tection nous suffira. Un personnage tel que vous n'a pas besoin d'autre » chose que de l'allusion que renferment ces lignes.

» LE SCHEIKH MOHAMMED. »

(Suit le cachet du scheikh.)

Nous avons recueilli plus tard, à notre arrivée à Jérusalem, des renseignements précis sur l'enlèvement de la pierre de Figou. Elle a été enlevée par un coup d'expédition, comme on dit ici. Ce bas-relief était sur un territoire qui n'appartenait pas aux gens de Karak, et il est probable que les dommages dont se plaint le scheikh, dommages qu'il a exagérés, ne lui seraient pas arrivés, si Antoun, d'accord avec lui, s'était entendu avec les Hamaïdeh, comme cela devait se faire en bonne justice. Nous donnerons à la fin du journal, le récit complet de cette affaire, que nous avons recueilli de la bouche même d'un des acteurs qui y ont pris part.

En résumé, de ces chrétiens blessés un seul s'est présenté à nous. C'est Soleyman-ebn-Djorios. Sans parler des blessures qu'il a reçues en diverses parties du corps, il porte sur la tête deux horribles balafres, et l'une de ses mains est affreusement mutilée. Il est bien difficile de savoir si l'enlèvement de la pierre a été la cause seule de l'agression des Hamaïdeh. Cependant cette opération semble en avoir été le prétexte, et il était possible de l'écarter en indemnisant les Hamaïdeh.

Cette digression était nécessaire pour faire comprendre la lettre de Midjaly, qui voudrait profiter de l'événement pour extorquer une bonne somme à M. le duc de Luynes, qui, je l'espère, ne sera pas dupe de cette manœuvre.

Je reviens à notre voyage. Quand la lettre fut terminée et mise en porte-

feuille, nous fîmes nos derniers adieux au scheikh Midjaly, et à sept heures quarante minutes nous étions à cheval.

A huit heures sept minutes, nous traversions le Seyl-el-Medabegh, joli ruisseau que nous avions déjà franchi à notre première arrivée à Karak.

A dix heures dix minutes, nous arrivons aux arbres sous lesquels nous avons déjeuné un mois auparavant, et à onze heures dix-sept minutes nous revoyons tout le chaos si bien décrit dans le premier voyage de M. de Saulcy. Enfin, à douze heures quinze minutes, nous atteignons le Seyl-ed-Derâ, joli ruisseau planté de lauriers-roses et sur le bord duquel nous prenons un léger repas.

Nous nous remettons en route à deux heures trente minutes, et à quatre heures quarante minutes nous arrivons au lieu choisi pour le campement du soir, en face du golfe de la Liçan. En traversant la portion du Ghôr que nous venons de parcourir, on nous a montré sur le sol des traces nombreuses du passage de cavaliers, de bœufs et de moutons. On nous assure que la nuit précédente une ghazweh a dû passer par là, et ce ne sera pas sans quelque inquiétude que la nuit s'écoulera. Il est un fait curieux à noter, dans ces aimables contrées, c'est que la trace du passage d'un de nos semblables est toujours un sujet de crainte pour celui qui la rencontre. En général, les animaux de même espèce cherchent à se rapprocher. Ici, c'est le contraire; c'est pourquoi, nous choisissons dans les fourrés la partie la plus épaisse pour y planter nos tentes.

Malgré cette précaution, nous serions vite découverts s'il passait par là quelques étrangers ; car trois chameliers qui se sont joints à nous s'empressent de faire un énorme feu avec des branches qu'ils abattent, et leurs chameaux, qui, sans doute, ont faim ou soif, commencent un concert de cris sauvages qui doivent s'entendre d'assez loin. En résumé, ce manque de précautions de la part de nos compagnons de route indique assez que le danger n'est pas grand. Nous avons aussi pour compagnons nouveaux un jeune chrétien de Karak, Habib, et un prêtre grec de la même ville, qui va voir ses enfants au couvent grec de Sainte-Croix, près de Jérusalem.

Les moustiques nous dévorent. Giorgio et moi nous commençons à devenir méconnaissables ; je me déchire le visage et les mains. Sauvaire, qui brave plus facilement les atteintes de ces insupportables voisins, s'amuse à recueillir

dans un flacon le suc laiteux de l'acheïr, dont les arbres abondent en cet endroit. Il n'interrompt sa récolte qu'au coucher du soleil.

Il avait été convenu avec Sauvaire que le lendemain nous serions sur pied de bonne heure, pour pouvoir traverser la Sabka dans l'après-midi et aller coucher à Et-Tineh. Cette détermination parut ne pas plaire à notre drogman, qui voulait nous faire camper chez les Ghawarneh. Mais, en vérité, cela ne se pouvait. Les chevaux n'avaient pas d'orge. L'herbe était maintenant desséchée, et nous avions à craindre de voir les pauvres animaux mis dans l'impossibilité de ramener à Jérusalem hommes et bagages. J'étais personnellement très-contrarié de cette situation qui nous a empêchés d'aller faire l'expédition de Safieh, ainsi que m'en avait prié M. le duc de Luynes. Mais nous devions, pour sortir de cet ennui, rentrer au plus tôt. En outre, nous savions maintenant, à une minute près, le temps nécessaire pour aller à Et-Tineh, et comme nous avons fait déjà cette étape une première fois, nous devions pouvoir la faire encore une seconde.

La nuit s'est passée tranquillement, et ni les cris des chameaux, ni les feux 11 Mai.
immenses allumés par nos compagnons, ne nous ont attiré de mauvaise rencontre.

A quatre heures cinquante-cinq minutes, nous étions prêts à partir, et à six heures quarante minutes nous traversions le ruisseau d'En-Nemeyra.

A neuf heures vingt-cinq minutes, nous retrouvons les Ghawarneh au bord d'une des branches si limpides du Gorahy. Nous profitons de cette occasion, qui ne se présentera plus jusqu'à Jérusalem, pour prendre un bain dans l'eau si fraîche qui coule à nos pieds. Tout notre monde voudrait bien passer ici le reste de la journée et ne repartir que le lendemain matin. Mais ce serait perdre une journée inutile, et puisque nous ne pouvons aller à Safieh, le mieux est de rentrer au plus vite. On nous donne bien pour raison que nous ne pouvons arriver à Et-Tineh avant le coucher du soleil, mais nous savons le temps qui nous est nécessaire, et personne ne peut plus nous tromper à ce sujet; aussi suivons-nous le programme que nous avions tracé la veille, et, malgré la nonchalance et le mauvais vouloir évident de nos moukres, nous faisons recharger les bagages et nous nous mettons en route à douze heures cinquante-cinq minutes.

J'ai hâte, pour mon compte, de fuir les terribles moustiques qui me

donnent véritablement des accès de rage. Le scheikh Khalil des Ghawarneh nous accompagne jusqu'à la limite de son territoire, en dirigeant notre marche à travers une foule de petits ruisseaux au milieu desquels plusieurs de nos mulets culbutent avec les caisses et les tentes dont ils sont chargés.

Nous voici enfin dans cette plaine effrayante de la Sabka dont le sol toujours humide, toujours mouvant, nous fait trembler à chaque pas. Heureusement les torrents de la plaine sont à sec, et nous arrivons au pied du Djebel-Esdoum sans aucun accident.

Notre chef des moukres, Moustapha Daoûdi, a été tellement impressionné à Karak en apprenant les inquiétudes de sa famille à son endroit et est tellement contrarié de voir souffrir ses bêtes, qu'il a pris la fièvre, et, malgré les fortes doses de sulfate de quinine que Sauvaire lui a administrées, c'est en tremblant comme la feuille et tout enveloppé de couvertures qu'il nous suit sur son mulet.

Nous revoyons la célèbre montagne de sel, et nous nous arrêtons pendant quelques instants pour en recueillir quelques échantillons.

Nous reprenons bientôt notre marche, et, à cinq heures vingt-six minutes, après avoir tourné la pointe nord de la montagne, on nous montre un trou béant que nous avions déjà remarqué à notre premier passage, et que les Arabes appellent le trou Saulcy, en souvenir du mulet qui s'y est englouti, lors du premier voyage de M. de Saulcy dans les terres bibliques. Enfin, à cinq heures cinquante-trois minutes, nous atteignons le petit plateau de Et-Tineh que nous retrouvons toujours aussi nu, aussi aride, et aussi fréquenté par les moustiques qu'à notre premier passage.

Dans la soirée, nous avons recueilli un petit nègre d'une douzaine d'années, qui, nous a-t-il dit, s'était enfui de chez son maître qui le battait. D'où ce pauvre être pouvait-il venir dans ce lieu sauvage? On lui a donné un peu de nourriture dont il paraissait avoir grand besoin.

12 Mai. Je n'ai pas pu fermer l'œil, cette nuit, grâce toujours aux moustiques.

A cinq heures vingt-huit minutes, nous étions heureux de quitter ce lieu maudit, que nous recommandons aux voyageurs.

A six heures, nous retrouvons le kasr Zuweirah-el-Foca, et à huit heures quarante minutes nous rencontrons des légions de sauterelles vertes, grandies

démesurément depuis un mois. Elles pourront bientôt se mettre en voyage et former ces immenses nuages que nous vîmes plus tard à Jérusalem.

A neuf heures cinq minutes, nous atteignons à El-Moseik l'arbre solitaire sous lequel nous avons déjà déjeuné une première fois. Nous prenons là un frugal repas, et à dix heures cinquante minutes nous nous remettons en route. Enfin, à deux heures vingt minutes nous arrivons au puits de Lemm-Ebrath. Nos chevaux, qui, depuis le ghôr Safieh, n'ont pas pu boire une goutte d'eau, se précipitent en foule vers l'embouchure de la citerne, avant même qu'on ait eu le temps de les débarrasser de leurs charges. C'est à grand'peine que les moukres peuvent s'en rendre maîtres. On eut bientôt puisé l'eau, qu'on versa dans une grande bassine, et son apparition donna lieu à une nouvelle mêlée qui ne se calma qu'au bout d'un grand quart d'heure. Si, au lieu de franchir la Sabka le 11, nous avions attendu le lendemain, comme semblait le désirer notre drogman, nos chevaux seraient restés deux jours entiers sans boire, parce qu'il nous était de toute impossibilité d'atteindre Lemm-Ebrath dans une seule journée. Il en serait résulté pour nous d'être obligés de laisser les bagages sur la route, à la garde de quelqu'un des nôtres, et de faire une portion de la route à pied. Déjà le cheval du jeune Grec Habib n'a pu continuer à marcher, il est resté fort loin en arrière sans pouvoir avancer. Il n'a même pas pu atteindre Moseik. Notre guide Khalil est retourné sur ses pas pour l'aller chercher et le ramener doucement, jusqu'au lieu de notre campement. J'ai aussi été obligé de mettre pied à terre entre Moseik et Lemm-Ebrath ; mon pauvre cheval refusait d'avancer et ses jambes fléchissaient à chaque instant. Pour pouvoir continuer ma route, j'ai fait marché avec l'un des chameliers qui nous accompagnaient, et, pour quelques piastres, je fus autorisé à prendre place sur la bosse d'un gigantesque chameau, entre deux sacs de blé que nos compagnons allaient vendre à Hébron. C'est dans cet équipage que je suis arrivé à Lemm-Ebrath. Nos bêtes ont pu s'abreuver, il est vrai ; mais l'herbe est brûlée par le soleil, nous n'avons pas une ration d'orge.

Ce matin, à cinq heures huit minutes, nous quittons Lemm-Ebrath, heureux 13 Mai. d'avoir pu, sans accident grave, aller puiser aux sources mêmes de ce curieux pays les renseignements dont M. le duc de Luynes avait bien voulu nous confier la recherche. Nous aurons laissé derrière nous bien des choses à étudier encore. Il manquait à notre caravane un naturaliste, qui eût pu faire, surtout

dans la première partie du voyage, la plus belle moisson de fleurs qu'on puisse imaginer. Mon plus grand regret est de n'avoir pu étudier à fond les ruines de Zat-Râss. Il y a là certainement un point historique curieux à éclaircir.

Les sauterelles reparaissent plus nombreuses que jamais.

A sept heures cinquante-trois minutes, on nous montre devant nous, un peu sur la gauche, la forteresse d'El-Karmeh, qui se trouve sur la route d'Hébron à Maân, et aussi le Mesdjid-el-Yakin, que nous voudrions aller visiter. Mais l'état de nos chevaux ne nous le permet pas. Nous continuons donc notre route vers Twahneh, où nous arrivons à sept heures cinquante-cinq minutes.

Les hautes herbes et les fleurs dont nous admirions, à notre premier passage, la fraîcheur et les belles couleurs, sont aujourd'hui jaunes et desséchées. Rien ne récrée plus la vue que quelques champs de blé qui s'étendent aux environs.

A dix heures cinquante-deux minutes, nous reprenons le chemin d'Hébron, où nous arrivons à une heure quarante-cinq minutes, et où nous déposons armes et bagages au lieu de notre ancien campement, devant le bâtiment de la Quarantaine. Les habitants semblent étonnés de nous voir rentrés sains et saufs, et nous apprenons que les bruits les plus étranges ont circulé sur notre compte. Le plus malade d'entre nous est Moustapha Daoudi, qui souffre toujours de la fièvre et à qui l'on apprend que sa famille l'attend avec la plus grande impatience.

Nous pouvons considérer notre voyage comme terminé ici, car la course d'Hébron à Jérusalem ne sera plus qu'une promenade.

14 Mai. A quatre heures cinquante-cinq minutes, nous avions quitté Hébron, accompagnés de Khalil, de Giorgio et de Yousef qui portait quelques provisions pour la route. Les chevaux ont repris leur allure, et nous arrivons bientôt, à neuf heures dix minutes, en vue des vasques de Salomon à El-Borak. Un peu avant d'y arriver, nous rencontrons dans la montagne l'un des gardiens arabes du chantier de l'église Sainte-Anne. Très-étonné de le trouver en cet endroit, chevauchant tranquillement, je demande à Hussein ce qu'il vient faire dans ces parages. Il nous apprend que M. de Barrère, notre consul général à Jérusalem, est, à notre endroit, dans une grande inquiétude et qu'il s'est décidé à envoyer quelqu'un à Hébron pour recueillir de nos nouvelles. Notre rencontre lui épargne la moitié du chemin. Ce brave garçon paraît très-heureux

de nous retrouver avec tous nos membres ; nous le sommes encore plus que lui, en songeant que dans quelques heures nous pourrons nous-mêmes rassurer M. de Barrère.

Après un léger déjeuner que nous prenons à l'ombre de la forteresse d'El-Borak, nous reprenons à onze heures vingt minutes le chemin de Jérusalem, où nous arrivons à une heure cinq minutes à la porte de Jaffa. Quelques minutes après nous embrassions M. de Barrère et son sympathique chancelier M. Rougon, qui s'empressa de nous faire apporter les limonades et le café de la bonne arrivée. Après les premiers épanchements, M. de Barrère nous parla des inquiétudes que nous lui avons données, et nous lui fîmes connaître l'auteur présumé de ces bruits absurdes. M. de Barrère nous promet d'en informer le pacha et de faire rechercher cet Ibrahim Sahouri. Des démarches furent faites immédiatement, et nous apprîmes que cet individu n'avait pas reparu à son village depuis un mois. Il était, disait-on, parti dans le nord pour faire la moisson.

J'appris quelque temps après, par une lettre de Beyrouth, qu'Ibrahim était dans cette ville, et qu'il avait poussé l'impudence jusqu'à venir trouver Sauvaire, lorsqu'il apprit son retour, pour le complimenter sur son heureuse arrivée. Comme bien vous pensez, Sauvaire n'eut rien de plus pressé que de le faire saisir par la police du pays, jusqu'au jour où il pourra obtenir une punition régulière pour le mauvais tour qu'il a voulu nous jouer.

Ici se termine le récit de l'excursion que nous venons de faire, et nous ne saurions trop remercier M. le duc de Luynes d'avoir bien voulu nous confier le soin de rechercher des documents qui intéressent si vivement l'histoire de notre pays. Nous connaissons déjà par les récits de l'histoire ce que pouvait être l'esprit d'aventure des principaux chefs qui dirigèrent les croisades et s'établirent dans ces contrées ; mais on ne peut s'en faire une idée bien exacte qu'en parcourant l'étrange pays que nous venons de traverser.

Après deux jours de repos à Jérusalem, M. Sauvaire reprenait le chemin de Jaffa le 17 au matin.

Le présent journal, auquel Sauvaire a autant de part que moi-même, est un résumé des notes particulières que nous avons prises chacun de notre côté, et je ne terminerai pas ce récit de notre expédition sans remercier bien vivement mon modeste et savant ami du concours qu'il m'a donné.

Sans lui ma mission eût été incomplète, et je me réjouis de tout cœur de ce que M. le duc de Luynes, sur ma proposition, a bien voulu consentir à m'adjoindre cet aimable compagnon : la vie en commun que nous avons menée pendant plus d'un mois et dans des conditions peu ordinaires a fait naître entre nous une de ces bonnes amitiés qui ne s'éteignent jamais.

APPENDICE

RENSEIGNEMENTS FOURNIS PAR KHALIL-EL-HEZZY SUR L'ENLÈVEMENT DE LA PIERRE DE FIGOU.

Cette pierre se trouvait sur le territoire des Beni-Hamaïdeh. Elle a été enlevée au moyen d'un coup d'expédition composé de quelques chrétiens envoyés par le scheikh Midjaly. Les Hamaïdeh ont poursuivi ceux-ci et les ont mis en fuite après en avoir tué quatre et avoir blessé quatre ou cinq, dont un très-grièvement, Soleyman-ebn-Djorios, que nous avons vu à Karak. Il est certain que si, avant l'enlèvement de la pierre, on avait composé avec les Hamaïdeh, ce désastre n'eût pas eu lieu. Mais Antoun voulait économiser. Les chrétiens blessés n'ont absolument rien reçu jusqu'au jour de notre arrivée à Karak ; ils reçurent alors un ducat que leur donna Antoun. Pendant l'expédition de Figou, Antoun était resté à Karak. A la nouvelle de l'attaque des Hamaïdeh, Khalil s'est transporté sur les lieux, et la pierre a été enfin amenée à Karak, d'où l'on a pu la conduire à grand'peine à Jérusalem.

AUTRE RÉCIT DE KHALIL, TRADUIT PAR M. SAUVAIRE, LE LENDEMAIN DE NOTRE ARRIVÉE A JÉRUSALEM.

Pendant que nous étions, le scheikh Mosleh et moi, à Jérusalem, après un séjour de quelque temps à Damas, et après avoir reçu du gouverneur général des ordres pour qu'on nous donnât des cavaliers, ordres que le pacha de Jérusalem ne voulut pas exécuter, nous rencontrâmes Antoun. Ce dernier nous

apprit que l'émir l'avait chargé d'acheter la pierre de Figou, et nous demanda quel prix exigerait le scheikh Midjaly. Je partis pour Karak, afin de prendre l'avis du scheikh et l'informer qu'Antoun offrait 150 livres et m'en promettait 50 pour moi-même.

Je laissai le scheikh Mosleh à Jérusalem, et je vis bientôt le scheikh Mohammed, dont la réponse fut favorable et qui consentit à livrer la pierre, soit contre de l'argent, soit sans argent, puisque l'émir la désirait avoir. Je vins reprendre le scheikh Mosleh à Jérusalem; nous retournâmes ensemble à Karak. Après un mois et demi, nous reçûmes une lettre d'Antoun qui était resté tout ce temps à Jérusalem. Cette lettre marquait que l'argent de la pierre était arrivé et que nous eussions à envoyer quelqu'un à Jérusalem pour recevoir la somme convenue. Le scheikh Mosleh me chargea d'aller toucher cette somme, et je vins à Jérusalem, où Antoun me fit remettre par le consul (M. Laffon) un sanad portant qu'à l'arrivée de la pierre, nous recevrions 140 napoléons pour le scheikh Mohammed. Le scheikh Mosleh avait reçu précédemment 10 napoléons, et je n'ai reçu pour mon compte personnel que 8 ducats et 5 napoléons.

Nous partîmes pour Karak, Antoun, Yousef Areidha, Moustapha Daoudi, trois moukres, un fellah et moi.

Nous avions acheté pour environ 20 livres de café, sucre, pipes, etc.

L'architecte de Sainte-Anne nous avait également remis un brancard, des tréteaux et les outils dont nous pouvions avoir besoin. Il nous avait aussi procuré trois tailleurs de pierres pour amincir au besoin la pierre du bas-relief.

Nous arrivâmes à Karak, nous payâmes aux Hamaïdeh, ou du moins à ceux qui se prétendaient propriétaires de la pierre, une somme de 15 napoléons. Après les avoir envoyé chercher, ils nous accompagnèrent jusqu'à l'endroit où était ce bas-relief, c'est-à-dire à Figou, à une demi-heure de Schihân.

Nous avions avec nous quarante fusils à raison de 4 livres pour eux tous, musulmans et chrétiens de Karak. Partis de Karak à l'asr, nous arrivâmes à l'echié à Figou : Antoun, Yousef Areidha, le scheikh Mosleh, les moukres, moi, les quarante fusils et quelques Hamaïdeh (Ahmed, Mousallem, Edderbeh, Ismaïl Erranhany, Mohammed-ebn-Tarref, Mofleh-el-Gobeyh...).

Après avoir fait tailler la pierre, nous la chargeâmes. Au matin avant l'au-

rore nous campâmes à un endroit nommé El-Yarouth, près de Rabbé (Rabbath). Nous travaillâmes de nouveau à diminuer le derrière de la pierre jusqu'à quatre heures du soir et nous la chargeâmes de nouveau.

Nous parvînmes à l'endroit appelé Ed-Douhireh, près de Karak, et après avoir enterré notre pierre dans le sol, nous revînmes à la ville, où nous passâmes la nuit, en laissant deux gardiens chrétiens auprès de la pierre; nous passâmes encore une nuit à Karak. Pendant ce temps on avait averti les Hamaïdeh, véritables propriétaires de la pierre, que celle-ci avait été enlevée. Ils arrivèrent bientôt à l'endroit où elle avait été enterrée, et, comme cette opération avait été assez mal faite, ils reconnurent bientôt l'endroit où elle était enfouie. Les deux gardiens n'étaient pas restés là pendant la nuit. Les Hamaïdeh ramassèrent de gros cailloux et cherchèrent à mutiler le bas-relief; mais, ne pouvant y parvenir et furieux de leur insuccès, ils la couvrirent de leur urine.

Le lendemain nous retournâmes, les Mohallemin, Yousef, Antoun et moi, et ayant rechargé la pierre après l'avoir fait encore un peu diminuer, nous rentrâmes à Karak. J'ai encore chez moi quelques débris de basalte.

Deux jours après notre rentrée à Karak, les chrétiens de Mohammed campés à Rabbé sont entourés par les Hamaïdeh qui réclament du scheikh Midjaly le prix de la pierre enlevée. Mohammed était en ce moment à Karak. Les Hamaïdeh, qui ne voulaient pas avoir le dernier mot, prirent leur réclamation pour prétexte et s'emparèrent des moutons répandus dans les pâturages de Schihân. Les chrétiens sortirent immédiatement à la poursuite des ravisseurs, et bientôt le combat commença. Dans la lutte qui suivit, quatre chrétiens furent tués et cinq furent blessés ; de leur côté, les chrétiens tuèrent aux Hamaïdeh deux hommes et deux juments et enlevèrent deux autres juments.

Les Hamaïdeh prirent encore aux chrétiens vingt fusils et un certain nombre de moutons que j'ignore.

A moi Khalil, on m'a enlevé à Schihân 20 moutons, et 250 ou 280 au scheikh Mohammed. J'ignore le nombre de ceux qui ont été pris aux chrétiens.

Après trois jours de séjour à Karak, et le lendemain de la bataille, nous partîmes de Karak avec la pierre. Nous passâmes la première nuit à En-Nemeyra et la seconde à Zuweirah. Deux mulets n'en pouvant plus de soif

restèrent en chemin, et nous laissâmes la pierre à la garde de trois hommes auprès de Moghr-el-Abid.

Antoun, Yousef, Moustapha et moi, nous continuâmes notre route jusqu'à Twahneh, où nous arrivâmes après le coucher du soleil. Après avoir fait boire nos bêtes, je chargeai deux grosses outres pleines d'eau sur un âne, et, accompagné par un de nos hommes, je retournai à pied jusqu'à Moghr-el-Abid. Quand les hommes et les mulets restés à Moghr-el-Abid se furent rafraîchis, nous rechargeâmes la pierre et arrivâmes après minuit à Twahneh. De là, nous vînmes à Hébron, puis à Jérusalem, où nous déposâmes la pierre.

J'avoue que si ce n'avait été pour être agréable à l'émir, je ne serais pas retourné à Moghr-el-Abid pendant la nuit, quand bien même Antoun m'aurait donné 50 napoléons.

Dernièrement un chrétien de notre tribu, qui était revenu du Hauran avec du blé, a été tué par les Hamaïdeh.

J'ai transcrit tel quel le récit que Khalil nous a fait chez moi à Jérusalem, et que Sauvaire a eu la bonté de traduire au fur et à mesure.

II

INSCRIPTIONS ARABES

PAR

M. SAUVAIRE

II

INSCRIPTIONS

EL BORAK (LES VASQUES), PRÈS DE JÉRUSALEM

N° 1. — Au-dessus de la porte de la citadelle, une inscription en quatre lignes dont je n'ai pu déchiffrer que la dernière :

امر؟ بانشاء هذه القلعة المباركة سلطان عثمان بن سلطان احمد خان
عز نصره في سنة ستة وعشرين

TRADUCTION :

La construction de cette citadelle bénie a été ordonnée par Sulthân Othmân Khân, fils de Sulthân Ahmed Khân, que sa victoire soit exaltée, en l'année (10)26.

Je dois faire remarquer que j'aurai mal lu le nombre unitaire, car Othmân II, fils d'Ahmed, ne commença à régner qu'en l'an 1027 (J.-C. 1618). Il mourut en l'an 1031 (J.-C. 1622).

HÉBRON

N° 2. — Au-dessus de la porte S.-E. du bazar dit d'El Khalil (d'Abraham), vulgairement appelé « Soûq el Khawadjât » (le marché des négociants).

Six lignes ou plutôt six vers du mètre radjaz (مستفعلن répété six fois) :

بسم الله العرش هذا ما بنا ‏ عثمان اغا لالا ومنه الاعتنا
بسوق سيّدنا الخليل بعد ان ‏ كان خرابًا داثرا به العنا
اتى لوقف الانبيا يعمر له ‏ فكان ما عمّره مُستحسَنا
في زمن المقرّر الخير له ‏ علي اغا نال السعادة والمُنا
يا ربّ فآجْزِهْ وكن عونًا له ‏ وآغفِرله ما قد مضى يا ربّنا
أُدْعُ وسَل قبول خيرٍ دائما ‏ تاريخه البشرا له يوم التنا سنة ١٠٧٠

Dans quelques-uns de ces vers, les mots doivent être prononcés sans avoir égard aux règles de la syntaxe, c'est-à-dire à la manière vulgaire, sans quoi la mesure serait rompue. Ainsi on doit lire : 'Othman Agha et non 'Othmanou Agha; Say)-yedna'l Khali (li, et non Sayyedina.

TRADUCTION :

Au nom du Dieu du grand trône, ceci est ce qui a été construit par 'Othmân Agha Lala, qui y a déployé tout son zèle, dans le marché de notre Seigneur El Khalil (Abraham), après qu'il était ruiné au point qu'il n'en restât plus de traces. Il en a fait un Waqf pour les prophètes, en le reconstruisant. Ce qu'il a construit a été jugé digne d'éloges. A l'époque de l'auteur de sa fortune, 'Aly Agha. Puisse-t-il atteindre la félicité et le but de ses désirs ! Seigneur, récompense-le et assiste-le; et pardonne-lui ses fautes passées, ô notre Seigneur. (Passant), fais des vœux pour lui et demande sans cesse (à Dieu) d'agréer une bonne œuvre dont la date est : « à lui la bonne nouvelle au jour du jugement. » Année 1070 (J.-C. 1659-60).

J'ai cru lire 1070 ; cependant si l'on additionne les valeurs respectives des lettres qui composent le chronogramme, à partir du mot تاريخه exclusivement, on trouve 1078, sans compter l'article du mot « el Bochra ». En ajoutant au chiffre 1076, la valeur de cet article (31), on aurait 1107.

Une photographie que j'ai prise de cette porte, mais qui est déjà à Paris, pourra, du reste, fixer cette date.

On sait que le « grand trône », le trône désigné en arabe par el 'arch, est celui de la majesté divine; il est placé dans le ciel le plus élevé, dans le ciel sans étoiles (Kasimirski, traduction du Qorân, p. 174).

Le mot التنا qui termine le dernier vers est pour التنادي (appel réciproque). De là le jour du jugement dernier où les idolâtres invoqueront en vain le secours des idoles. (Kasimirski, *Dictionnaire ar.-fr.*) Cette figure de rhétorique se nomme الاكتفا. Elle se divise en deux espèces : dans la première, un mot entier est sous-entendu à la fin du vers ; dans la seconde, c'est la fin du mot seulement qui est retranchée. Dans l'un ou l'autre cas, le sens doit toujours être suffisamment déterminé par ce qui précède. Voyez l'ouvrage intitulé : خزانة الادب وغاية الارب, édition de Boulaq, p. 158 et suiv. Cet ouvrage a pour auteur le cheikh Taqy eddin Abou Bekr Ebn Haddja de Hama.

Lala (gouverneur) est le nom par lequel le sultan appelle le grand vizir. (Mouradja d'Ohsson, t. IV, p. 505.)

Plus généralement, cette expression désigne le précepteur des enfants du sultan.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. XI, p. 73, fait mention d'un aga du nom d'Aly, auquel Kœprilu confia le commandement d'un corps de janissaires de la capitale, afin d'aller soumettre les janissaires révoltés à Damas. La grande sévérité qu'Aly déploya en cette circonstance trouva sa récompense dans sa nomination au gouvernement de Seyda.

Serait-ce à cet ʿAly Agha, qu'Othman Agha Lala fut redevable de son élévation ?

N° 3. — Sur la façade de la citadelle qui borde la rue conduisant à la porte sud-ouest du Haram et au Rebâth Mansouri.

5 lignes ; au-dessus de l'inscription, à droite et à gauche, deux disques en saillie.

L'inscription est assez haut placée. Du reste, le temps m'a manqué pour l'étudier à fond. Je n'ai pu en déchiffrer que quelques mots, et la date dont je ne suis même pas bien sûr. Je laisse à de plus heureux et de plus habiles que moi le soin de la compléter :

لا اله الا الله محمد رسول الله ابراهيم خليل الله

قد . . . .

. . . .

وهو سلطان بن سلطان . . . لخان سليمان بن السلطان سليم

. . . . تاريخ البنا كان ٩٥٠

TRADUCTION :

Il n'y a de Dieu que Dieu ; Mahomet est l'apôtre de Dieu ; Abraham est l'ami de Dieu.
. . . .
Sulthân, fils de Sulthân. . . . . El Khân, Soleymân, fils du Sulthân Selim.
. . . . La date de la construction est. 955
(J.-C. 1548).

On sait que Soleyman Ier, désigné par les historiens européens sous le titre de Grand ou Magnifique, et par les Ottomans sous celui de Qanoûni (le législateur), peut être regardé comme le Justinien de la dynastie d'Othman. Il dota l'empire de mosquées, d'aqueducs, de ponts, de fortifications et de nombreuses fondations pieuses. Il releva entre autres les remparts de Jérusalem ; les inscriptions qu'on y trouve, principalement sur les portes de Damas et de Jaffa, ont conservé la date de cet événement. Si ce prince avait eu son Procope, nous retrouverions sans doute, dans la description des monuments élevés par ses ordres, l'inscription qui nous occupe.

N° 4. — Au-dessus du bassin de la fontaine عين الطواشي (la source de l'eunuque), placée à la porte septentrionale de la mosquée, dans le voisinage du marché.

Voici quelques détails fournis par Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, p. 243, d'après l'auteur du Masâlek el Absâr : « Elle (cette source) sort de terre dans le bourg de Madjdal fasil مجدل فصيل, situé près de la ville de Khalil. Le produit de ce bourg est destiné à l'entretien du canal de la source et de son bassin. On attribue cette fondation à l'émir Bektumur le Djoukendar. Il a laissé des descendants qui habitent le Caire, et qui ont conservé sur ce lieu un droit de juridiction. Cette source est la plus belle et la plus abondante de toutes. »

Aujourd'hui (1866), la fontaine est à sec et paraît abandonnée depuis longtemps par suite de l'état de délabrement dans lequel a été laissé par les Turcs le canal qui y conduisait l'eau.

Au-dessus du bassin se trouvent les deux inscriptions suivantes, placées l'une au-dessus de l'autre. La supérieure (A) est plus courte que l'inférieure (B).

Il m'a été impossible de les déchiffrer complétement. La lecture en est assez difficile.

A

بسم الله الرحمن الرحيم فانظر الى اثر(1) رحمة الله كيف يحيى الارض
بعد موتها جدد عمارة هاذه القــناة المباركة
والسبــيل من اصل سوق عما؟ الى باب حرم سيدنا الخليل عليه الصلاة
السلام ابتغاء وجه الله المقر الاشرف العالي
المولوي السيدي المالكي المحسني الصاحبي الجمالي ناظر الحــبــوس
المنصوص (sic?) والجوالية الشريفة الملك الامجد الوس عظّم الله شانه و
. . . . . في سنة احدى وثمان ماية

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Tourne tes regards vers les traces de la miséricorde de Dieu : vois comme il rend la vie à la terre morte (Qorân, sur. xxx, v. 49). — La construction de ce canal béni et de la fontaine, depuis le commencement du marché de ʿAmma? jusqu'à la porte du haram d'El Khalil (Abraham), sur qui soient la prière et le salut, a été renouvelée, dans le désir d'être agréable à Dieu, par Son Excellence (2) illustre, élevée, le maître, le Seigneur, le Mâlekite, le Mohsény? le Sâheb Djémâl Eddin, inspecteur des legs réguliers? et de la noble Djâwéliyeh. . . . . Que Dieu grandisse sa position et . . . . En l'année 801 (J.-C. 1398).

Au lieu d'el hobous el mansous? on pourrait lire el djoyouch el mansoura? « des armées victorieuses ».

Je donnerai ailleurs des détails sur la mosquée dite Djâwéliyeh et sur son fondateur Sandjar Ebn ʿAbdallah.

B

N° 5. — 3 lignes :

بسم الله الرحمن الرحيم امر بتجديده بعد عفو . . . .
. . . .
و . . . . . . الله تعالى اظهار هذا البرّ و الحسنات تمر . . . . . .

(1) Le texte du Qôran porte آثار au pluriel.

(2) On trouve probablement des détails sur le titre المقرّ dans l'ouvrage intitulé *Inchâ*, ms. 1573.

ان نظر في صحا ئفه تمحو عنه السيّات المقر الاشرف الكريم العالي المولوي
الاميري الكبيري الزعيمي المستنصري ؟ الظاهري الشريف ؟ . . . .
طا العثماني الدواداري الملكي ظاهري اعزّ الله انصاره . . . من مال
الوقف السيفي الجوكندار تغمده الله برحمته على النظار و المستخدمين عليه
بتاريخ ثالث عشر ربيع الاول سنة ثمان ماية

TRADUCTION :

Au nom de Dieu, clément, miséricordieux. — La reconstruction de ce monument, après que les traces en avaient disparu. . . . . de Dieu, qu'il soit exalté, la manifestation de cette bonne œuvre, car les bonnes œuvres, si l'on regarde dans le registre de ses actes, effaceront ses mauvaises actions (allusion au verset 116, Sur. xi), a été ordonnée par Son Excellence illustre, noble, élevée, puissante, le grand émir, glorieux, Mostanséry ? Dhâhery, illustre. . . . .thâ, l'Othmâny, le Dawâdar, le Malek-Dhâhéry, que Dieu exalte ses auxiliaires, et exécutée avec les deniers provenant du Waqf constitué par Seif Eddin le Djoukendâr, que Dieu l'enveloppe de sa miséricorde, en faveur des gens chargés de sa surveillance et des employés, à la date du 13 de rabî' premier de l'an 800 (J.-C. 1397).

Je trouve mentionné dans un manuscrit de l'*Histoire des Mamlouks* de ma collection, sous l'année 800, un émir nommé Qalem Thây 'Othmâny, lequel fut appelé en cette année aux fonctions de grand Dawâdar.

Quant à Seif eddin el Djoukendâr, le premier fondateur de la « fontaine de l'eunuque », c'est l'émir Bektemur le Djoukendar, mentionné par l'auteur du *Masâlek el absâr* (voir ci-devant).

A l'exception des noms propres, l'inscription est assez difficile à reconstituer. Peut-être l'épreuve photographique que j'ai prise de la fontaine, suffisamment grandie, permettra-t-elle d'arriver à un déchiffrement plus complet, fort ardu sur les lieux, tant à cause des allants et venants, que de la position de la fontaine à côté de la porte même de la mosquée.

N° 6. — Au-dessus de la porte (1) qui se trouve dans l'intérieur du vestibule de

(1) Cette porte est sans doute celle de la Djâwélieh et l'inscription qui nous occupe est celle qui a été gravée en commémoration de la fondation de cette mosquée par Sandjar el Djâwély.

la grande mosquée, grande plaque en marbre vert, grands caractères, une seule ligne.

N. Je n'ai pu apercevoir la ligne qui doit former le commencement de l'inscription.

الملك الناصر ناصر الدنيا والدين محمد خلّد الله ملكه ابن مولانا
السلطان الشهيد الملك المنصور قلاون الصالحي تغمّده الله برحمته بنظر
العبد الفقير الى الله تعالى سنجر ابن عبد الله السيفي الناصري من ماله
رحمة الله عليه لم ينفق شيًا من مال الحرمين الشريفين بتاريخ ربيع الاخر
من سنة عشرين وسبع ماية والحمد لله

TRADUCTION :

(Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Que les temples de Dieu ne soient visités que de ceux qui croient en Dieu et au jour dernier, qui observent la prière et font l'aumône, et qui ne craignent que lui (Qor., sur. IX, v. 18). Cette mosquée bénie a été construite par l'ordre (ou sous le règne) de notre maître le sulthân (1) El Malek En Nâser Nâser Eddounia wa Eddin (le défenseur du monde et de la religion), Mohammad, que Dieu éternise son règne, fils de notre maître, le Sulthân Martyr, El Malek El Mansour Qelaoûn le Sâlehy, que Dieu l'enveloppe de sa miséricorde, — pendant que la charge de Nâzer (inspecteur) était occupée par le (2) pauvre serviteur en Dieu, qu'il soit exalté, Sandjar, fils d'Abdallah, Seify Nâsery (lequel a payé) de ses propres deniers, que la miséricorde de Dieu soit sur lui, sans toucher aux revenus des deux nobles harams (de la Mekke et de Médine), — à la date de rabî' second de l'année 720 (J.-C. 1320). Gloire à Dieu.

N. Je ne suis pas sûr des mots soulignés ; mais quels qu'ils soient, ils ne changent rien au sens.

Un passage extrait par Moudjir eddin de l'ouvrage intitulé « *De la prééminence de l'empire de l'islamisme*, » et traduit par Quatremère (*Hist. des Mamlouks*, t. I, 2ᵉ part., p. 248), contient ce qui suit :

« Entre cet édifice et le mur de Salomon, s'élève le dehliz (vestibule) qui est voûté, d'une forme allongée et qui réunit à la magnificence une majesté imposante. La mosquée et le vestibule ont été construits par les soins de l'émir Abou Saïd Sandjar

(1) Tel est, à peu près, je suppose, le contenu de la ligne que je n'ai pu découvrir.
(2) Ou plus exactement : Sous l'inspection du.....

Djaouli, inspecteur des deux villes sacrées, et Naïb essalthanah. Cette mosquée prit le nom de Djaouliah. C'est un édifice admirable, taillé dans une montagne. On assure que, sur cet emplacement, était le tombeau de Judas ; que Djaouli fit raser ce mausolée, creuser le terrain, et le couvrit d'un toit et d'une coupole ; celle-ci est soutenue par douze piliers qui s'élèvent au milieu de l'édifice. Le sol de la mosquée, les murs et les piliers furent couverts de marbre. Des tribunes grillées en fer furent placées à l'extrémité du bâtiment, du côté de l'ouest. La mosquée dans sa longueur qui regarde la Syrie (c'est-à-dire au nord), a quarante-cinq coudées, et sa largeur d'Orient en Occident est de vingt-cinq coudées. Les travaux de construction furent commencés au mois de rabî' second de l'année 718, et se terminèrent dans le mois du même nom, l'an 720, sous le règne de Malek Nâser Mohammed ben Qelaoûn. Sur le mur est une inscription qui porte ces mots : « Sandjar a fait exécuter les travaux uniquement à ses frais, sans y consacrer aucune somme prise sur les revenus des deux villes sacrées. »

Moudjir eddin, dans le chapitre consacré à l'énumération des Naïbs et des Nâzers de Jérusalem et d'Hébron, a consacré le passage qui suit à la biographie de l'émir Sandjar (voir ma traduction manuscrite) :

« L'émir Kebir (le grand émir) 'Alam Eddin (le drapeau de la religion) Abou Sa'ïd Sandjar, fils d'Abd Allah, le Djâwély, le Châféïte, naquit à Amed (v. le Marâsed el etthelâ', éd. Juynboll, T. I, p. 8), en l'an 653. Il s'attacha dans la suite à un émir Dhâhery nommé Djâwély. Après la mort de celui-ci, il entra au service d'El Mansour (Qelaoûn). A la suite de divers changements de position, il fut nommé général مقدّم, en Syrie. Sous le règne d'El Malek En Nâser Mohammad, fils de Qelaoûn, il fut fait Nâzer (inspecteur) des deux nobles harams (de la Mekke et de Médine) et promu à la charge de Naïb de Jérusalem et d'Hébron. Il fut créé aussi Naïb de Ghazza. Après avoir été jeté en prison et soumis à la torture, il demeura en Égypte avec le titre d'Émir, devint pendant peu de temps Naïb de Hama, et fut renvoyé en Égypte en qualité d'Émir.

« Il fit construire auprès de la mosquée d'Abraham le Mesdjed connu sous le nom d'El Djâwéliyeh, dont il a été question plus haut. Cet édifice est très-beau et il l'a fait bâtir de ses propres deniers, pendant qu'il exerçait les fonctions de Nâzer. Il a fait aussi élever un Djamé' à Ghazza, un Khankâh (hospice) en dehors du Caire et une

Médrésé à Jérusalem. Cette Médrésé est devenue de notre temps l'habitation des Naïbs dans la ville sainte. Il lui constitua des Waqfs nombreux, tant à Jérusalem qu'à Hébron, Ghazza et autres lieux. Il mourut dans le mois de ramadhan de l'an 745 et fut enterré dans le Khankâh qu'il avait fait construire au Caire et qui est situé dans un endroit appelé *El Kabch*, près du Djamè' d'Ebn Thouloun. »

La biographie de cet émir est donnée encore plus complétement par Maqrizy, *Description de l'Égypte*, éd. de Boulaq, T. II, p. 398.

N° **7.** — Au-dessus de la plaque de marbre vert qui porte la date de la construction de la Djâwéliyeh, on voit une inscription en 7 lignes, en caractères de l'époque ayyoubite, mais recouverte d'une couche de chaux sur les bords.

بسم الله الرحمن الرحيم (قد انشي)
هذا الرواق في ايام مولانا السلطان
الملك المظفر شرف الدين عيسى بن مولانا
السلطان الملك العادل سيف الدين ابي
بكر بن ايوب قدّس الله روحه بتولي
العبد الفقير سعد الدين مسعود بن عمر بن
احمد . . . .

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Ce portique (a été construit) sous le règne de notre maître le Sulthân El Malek El Moudhaffar Charaf Eddin 'Ysa, fils de notre maître le Sulthân El Malek El 'Adel Seif Eddin Abou Bekr, fils d'Ayyoub, que Dieu sanctifie son âme, par les soins du pauvre serviteur Sa'd Eddin Mas'oud, fils d'Omar? fils d'Ahmed. . . . .

Je donnerai plus loin en traduction la biographie de ce prince, écrite en arabe par Ebn Kallikan, T. I, p. 552, éd. de Slane.

N° **8.** — En face de la plaque de marbre vert et séparée par la partie à ciel ouvert du vestibule, plaque en marbre, 4 lignes :

بسم الله الرحمن الرحيم انشا هاذا الرواق المبا
رك في زمن . . . . الفقير الى الله تعالى
سنجر ابن عبد الله . . . .
. . . من الله . . . جمادى الاو . .

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Ce portique (galerie couverte) béni a été construit du temps de. . . . . par le pauvre en Dieu, qu'il soit exalté, Sandjar, fils d'Abd Allah. . . . . de Dieu. . . . . . djoumada premier. . . .

Nota. Cette inscription est d'autant plus difficile à relever qu'on en est séparé par tout l'espace ouvert du vestibule et qu'en outre on est obligé de s'en éloigner encore davantage, afin de ne pas se laisser voir des gens qui entrent dans la mosquée et qui pourraient ne pas trouver de leur goût la présence d'un Frandji sur les terrasses du sanctuaire.

Sur l'émir Sandjar, voir la note qui accompagne l'inscription de la Djâwéliyeh.

MINARET D'ALY BAKKÂ

N° 9. — Belle inscription faisant le tour de la porte qui donne accès dans la cour et se terminant en deux lignes horizontales sur le linteau. (Voir la photographie du minaret.)

بسم الله الرحمن الرحيم من جاء بالحسنة فله عشر امثالها امر بانشا هذه
المأذنة المباركة المقر العالي السيفي الدين سلار ابن عبد الله الناصري نائب
السلطنة المعظمة وكفيل الممالك الشريفة بالديار المصرية والشامية اعز الله
انصاره في ايام مولانا السلطان الملك الناصر ناصر الدنيا والدين محمد
ابن الملك المنصور قلاون الصالحي سلطان الاسلام والمسلمين
قامع الكفرة والمتمردين خادم الحرمين الشريفين ادام الله ايامه كتب
بتاريخ مستهل رمضان المعظم سنة اثنى وسبعماية هجرية تولي عمارتها
العبد الفقير الى الله كيكلدى النجيبي

Un petit rond à gauche du linteau porte l'invocation يا خلاق « ô créateur ». Celui de droite est vide. Au-dessus du linteau, dans un cartouche, on lit : عمل سلمان « fait par Selman ou Soleyman » et peut-être œuvre salomonienne.

On peut consulter sur cette expression les comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. (Bull. de sept. et oct. 1865, p. 311, dissertation de M. de Longpérier.)

Il y a lieu de supposer que si Selmân ou Soleyman était le nom de l'architecte, il serait suivi des mots .....ابن, fils de..... En outre, il n'aurait pas occupé en quelque sorte la place d'honneur. (Voir, du reste, mon journal de voyage.)

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Quiconque a fait une bonne œuvre en recevra la récompense décuple (Qor. vii, v. 161). Ce minaret béni a été construit par l'ordre de Son Excellence Sublime Seif Eddin Salâr, fils d'Abd Allah, le Nâséry, lieutenant de la Souveraineté Auguste (Nâïb Essalthanah) et garant des nobles provinces en Égypte et en Syrie, que Dieu exalte ses auxiliaires ! — sous le règne de notre maître le Sultan El Malek En Nâzer Nâser Eddounia wa Eddin Mohammad, fils d'El Malek El Mansour Qelaoûn le Sâléhy, Sulthan de l'Islâm et des Musulmans, le dompteur des infidèles et des rebelles, le serviteur des deux nobles harams (de la Mekke et de Médine), que Dieu prolonge ses jours. — (Cela) a été écrit à la date du commencement de ramadhan vénéré de l'année 702 de l'hégire (J.-C. 1302). Le pauvre serviteur en Dieu Kaikaldy le Nedjmy fut commis à sa construction.

Dans le passage déjà cité et traduit par Quatremère, *Hist. des Mamlouks*, t. I, 2e part., p. 243, on lit :

« Dans le voisinage du cheik Ali-Bakka est un puits formé par une source. Et, tout près de là, se trouve un bassin (sebil) qui a été construit d'après l'ordre de l'émir Seifeddin Selar, Naïb Assalthanah de l'Égypte et de la Syrie, par les soins de l'émir Kikaldi-Nedjmy, sous le règne de Melik Nâser Mohammed ben Kelaoun, l'an 702, à l'époque où fut bâti le minaret qui s'élève au-dessus du Zâwieh du cheikh Ali-Bakka. »

J'extrais le passage suivant de l'*Histoire de Jérusalem et d'Hébron* (de ma traduction manuscrite) :

« Le cheikh 'Aly el Bakkâ (le pleureur, ainsi surnommé parce qu'il pleurait tou-

jours), mourut dans le mois de Djoumâda second (1) de l'an 670 (J.-C. 1271) et fut enterré dans sa célèbre Zâwieh, située dans un quartier séparé de la ville d'El Khalil (Hébron), du côté du nord.

« La Zâwieh, l'Iwân et ses dépendances furent bâtis par l'Émir 'Ezz Eddin Aydemur, sous le règne d'El Malek Ed Dhâher Bibars, en l'année 668, avant la mort du cheikh. Le reste de la Zâwieh, tel que la cour et ce qui y est attenant, fut édifié par l'Émir l'Isfehsalâr Heusâm Eddin Tharanthây, naïb (vice-roi) de Jérusalem, pendant le règne d'El Malek El Mansour Qelaoûn, au mois de Moharram de l'an 681. Plus tard, l'Émir Seif Eddin Salâr, vice-roi d'Égypte et des provinces musulmanes de Syrie, fit construire le portail et le minaret qui le surmonte, sous la surveillance مباشرة de l'Émir Kaikaldy le Nedjmy, pendant le règne d'El Malek En Nâser Mohammad, fils de Qelaoûn, au commencement de ramadhân de l'an 702. »

Voici l'inscription qui m'a été copiée à l'intérieur et qui, d'après Moudjir Eddin doit porter la date de l'an 681, au lieu de 701 qu'a relevé le copiste, du reste peu habile. J'ai dû rectifier plusieurs mots de la copie qui m'a été donnée :

N° 10.

بسم الله الرحمن الرحيم امر بانشا هذا الحرم المبارك الامير الاجلّ
الكبير الاسفهسلار المجاهد المرابط الغازي حسام الدين طرنطاي
الملكي المنصوري ادام الله ايّامه على ضريح الشيخ الصالح على البكا
رحمة الله عليه بالخليل عليه السلام بتولية الفقير الى الله على بن محمود
في شهر محرم سنة احدى وثمانين وستماية

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Ce sanctuaire béni a été construit par l'ordre

(1) On lit dans l'*Histoire des Mamlouks* de Quatremère, t. I, 2e p., p. 108 : En cette année (670)... Le cheik Ali-Bakka, homme vertueux, mourut dans la ville de Khalil (Hébron) dans les premiers jours du mois de redjeb ; il s'était distingué par un grand nombre d'actes surnaturels.

du grand et très-illustre Émir, l'Isfahsalâr (1) (commandant en chef de l'armée), le champion de la foi, le guerrier, le conquérant, Heusâm eddin (le glaive de la religion) Thoronthây, le Malek Mansoury (c'est-à-dire ayant appartenu à Malek Mansour Qelaoûn), que Dieu prolonge ses jours, sur la tombe du cheikh vertueux ʿAly el Bakkâ, sur qui soit la miséricorde de Dieu, à El Khalil (Hébron, la ville d'Abraham) sur qui soit le salut, par les soins du pauvre en Dieu ʿAly, fils de Mahmoud, dans le mois de moharram de l'an 681 (J.-C. 1282).

J'ai d'autant moins hésité à adopter la date 681 avec Moudjir Eddin, que l'émir Thoronthay fut mis à mort, en l'année 689 (J.-C. 1290), par l'ordre du sultan El Malek El Achraf Khalil. (Voir Quatremère, loc. cit., T. II, 1re part., p. 113).

Nº 11. — Au-dessus de la porte du Rebath Mansouri, situé vis-à-vis de la porte de la citadelle, plaque en marbre, 4 lignes :

بسم الله الرحمن الرحيم الحمد لله الذي عمّ كل شيء فضله و صلى الله على محمد و آله

امر بعمارة هذا الرباط المبارك (2) وقفه على الفقرا و زوار الخليل عليه السلام مولانا

السلطان الملك المنصور ابو المعالي سيف الدنيا و الدين قلاون الصالحي ادام الله

ايّامه وتقبّل منه سنة تسع و سبعين وستماية وصلى الله على سيّدنا محمد و آله

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Gloire à Dieu dont la générosité s'étend sur toute chose (3). — Que Dieu bénisse Mohammad et sa famille. — Ce rebâth (hospice consacré à la retraite) béni a été construit par l'ordre de notre maître le sulthân El Malek El Mansour (le roi victorieux) Abou'l maʿâly (le père des grandes qualités) Seif eddounia wa eddin (le glaive du monde et de la religion) Qelaoûn le Sâlehi, qui l'a constitué en waqf pour les

(1) L'Isfahsalâr était le second des hauts fonctionnaires militaires. Il venait immédiatement après le Sâheb el Bâb (le maître de la Porte). Voir Maqrizy, *Descr. de l'Ég.*, t. Ier, p. 403.
(2) Je crains d'avoir omis ici la conjonction و.
(3) Je croyais ce passage tiré du Qorân, mais il n'en est rien.

pauvres et les visiteurs d'El Khalil (Abraham), sur qui soit le salut. Puisse Dieu perpétuer ses jours et l'agréer. L'an 679 (J.-C. 1280). Que Dieu bénisse Mohammad et sa famille.

El Malek El Mansour Seif Eddin Qelaoûn Alfi Sâlehi-Nadjmi-ʿAlaï, un des Mamlouks Bahris, régna en Égypte et en Syrie de l'an 678 (J.-C. 1279) à l'an 689 (J.-C. 1290).

Il portait les noms de Sâlehi et de Nadjmi, parce qu'il avait appartenu à Malek Sâleh Nadjm Eddin Ayyoub, au service duquel il était entré l'an 647. — Ce fut en montant sur le trône qu'il prit le titre d'El Malek El Mansour.

Le règne de ce prince a été donné par Maqrizy (Ketab Essolouk) et traduit par Quatremère (*Histoire des Mamlouks*, T. II). Le savant académicien fait mention de Nowairi (Ms. d'Asselin) et d'un autre auteur arabe (Ms. de Saint-Germain, 118 *bis*), comme ayant écrit la biographie de Qelaoûn.

Notre Rebâth Mansouri est cité par l'auteur du Masalek el Absâr, Ms. 583 (apud Quatremère, loc. cit., T. II, 2e part., p. 242), qui place sa construction précisément dans l'année fixée par l'inscription.

Je n'ai pu retrouver l'inscription relative à l'hôpital (bimaristân) construit par ordre du même prince, l'an 680.

A la gauche du Rebath Mansouri et en face de la porte de la citadelle, se trouve une porte qui donne entrée, par un vestibule, sur une grande cour au milieu de laquelle est construit un large bassin servant aux ablutions.

Au-dessus de la porte, on lit, sur une plaque en marbre, l'inscription suivante, en 4 lignes :

N° 12.

امر بعمارة هذه المسقاة المباركة
مولانا السلطان الملك المنصور ابو
المعالي سيف الدين قلاون الصالحي
عزّ نصره في سنة تسع وسبعين وستمية

TRADUCTION :

Cette pièce d'eau (abreuvoir) bénie a été construite par l'ordre de notre maître le Sulthân El Malek El Mansour Abou'l maʿâly Seif eddin Qelaoûn le Sâlehy, que sa victoire soit exaltée, en l'année 679.

Les caractères de cette inscription sont plus petits et moins soignés que ceux de la précédente. Il est à remarquer que le nombre ستمية est écrit ici sans alef. A première vue, autant que je crois me le rappeler, et avant déchiffrement, l'inscription m'avait semblé ayyoubite, à cause des traces qu'elle conserve de l'épigraphie de cette époque.

N° **13.** — Une ligne sur le mur nord de la grande mosquée, à droite avant d'arriver à la hauteur de la « fontaine de l'eunuque » :

هذا اخر زمن عمارت (*sic*) حكام الدين

TRADUCTION :

Ceci est la fin de l'époque de la construction faite par les chefs de la religion.

Que signifie cette inscription et à quel événement fait-elle allusion ?

N° **14.** — En allant du quartier d'Aly Bakkâ à la Quarantaine, sur le bord du chemin, près du cimetière musulman, fontaine abandonnée portant l'inscription suivante en 4 lignes :

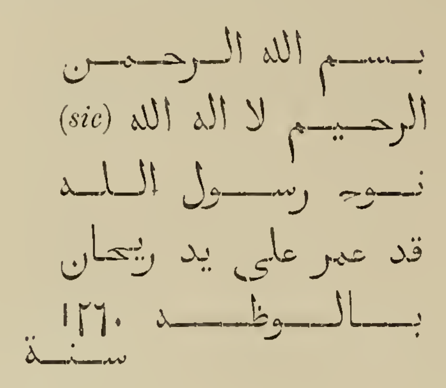
بسم الله الرحمن الرحيم ظهرت هذه العين
وعمرت باسم احمد بيك ولد مفخر الوزراء جناب رجب باشا
والي الحج الشريف و الشام و اوقاف خليل الرحمن عليه السلام
ولم يعلم لها وجود قبل ذلك و ذلك سنة ١١٣٠

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Cette source a été découverte et construite au nom d'Ahmed Bey, fils de la gloire des vizirs son Excellence Redjeb Pacha, chef de la noble caravane, gouverneur de Syrie et administrateur des waqfs de Khalil (l'ami) du miséricordieux, sur qui soit le salut. Avant cette époque on n'en connaissait pas l'existence. Cela a eu lieu l'an 1130 (J.-C. 1718).

KARAK

N° **15.** — A l'ouest de la grande tour de Dhâher, sur un tombeau attribué à Noé, 5 lignes sur une plaque épaisse en marbre.


بسم الله الرحمن
الرحيم لا اله الله (*sic*)
نوح رسول الله
قد عمر على يد ريحان
بالوظه ١٢٦٠
سنة

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — ..Il n'y a de Dieu (que) Dieu.. Noé est l'apôtre de Dieu.. Ce monument a été construit par les soins de Rihan.. Balouzha, l'an 1260 (J.-C. 1842).

Voir sur la tradition qui place le tombeau de Noé à Karak et sur Rihân Balouzha mon journal de voyage.

N° **16.** — Sur une porte ou fenêtre d'une ancienne mosquée en ruines située dans la vallée des Moulins, auprès de deux sources dites l'une ʿAïn Sârah et l'autre ʿAïn el Kobeych, inscription de 5 lignes dans un encadrement. La partie la plus importante de cette inscription, c'est-à-dire la 5e ligne, a été rongée par le temps.

بسم الله الرحمن الرحيم انما يعمر مساجد الله من امن بالله
واليوم الاخر واقام الصلاة واتى الزكاة ولا يخشى الا من
الله فعسى اولئك ان يكونوا من المهتدين صدق الله تعالى
وصدق رسوله الكريم امر بانشا هذا لمسجد المبارك الامير الاشرف
ركن الدين عمدة الملك ثاتزا الا . . . . س العاد . . . الملكى الـ . . .

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Que les temples de Dieu ne soient visités que de ceux qui croient en Dieu et au jour dernier, qui observent la prière et font l'aumône, et qui ne craignent que Dieu; ceux-ci seront peut-être dirigés dans la droite voie. (Qorân sur. IX, v. 18). — Dieu, qu'il soit exalté est véridique, ainsi que son noble apôtre. — Ce mesdjed béni a été construit par l'ordre du très-illustre Émir Reukn eddin (le pilier de la religion) 'Omdet el meulk (le soutien de la royauté) Thatra? . . . . . El 'Adély El malcky El. . . . .

N° 17. — Sur la tour de Dhâher, située à l'ouest de la ville, grande inscription en une seule ligne et escortée de chaque côté d'un lion regardant l'inscription (voir la photographie).

بسم الله الرحمن الرحيم (espace vide) السلطان المالك (*sic*) الظاهر السيد
الاجلّ الكبير العالم العادل المجاهد المرابط المويد المظفّر المنصور ركن
الدنيا والدين سلطان الاسلام والمسلمين سيد الملوك والسلاطين
قاتل الكفرة والمشركين نا . . . الحق مغيث الخلق مالك البحرين
صاحب القبلة خادم الحرمين الشريفين محيى الخلافة المعظّمة ظل
الله في الارض قسيم امير المومنين بيبرس بن عبد الله الصالحى اعزّ الله
سلطانه (espace vide)

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. —. . . . . le Sulthân El Malek Ed Dhâher, le grand et illustre Seigneur, savant, juste, champion de la foi, guerrier, assisté de Dieu, victorieux, secouru de Dieu, Reukn eddounia wa Eddin (le pilier du monde et de la religion), le Sulthân de l'Islamisme et des musulmans, le Seigneur des rois et des Sulthâns, le destructeur des infidèles et des polythéistes, qui ranime (نامي ou qui protége ناصر) la justice, et vient au secours des créatures, le roi des deux mers, le maître de la Qeblah, le serviteur des deux nobles harams (de la Mekke et de Médine), le vivificateur du Khalifat auguste, l'ombre de Dieu sur la terre, l'associé du prince des Croyants, Bibars, fils d' 'Abd allah, le Sâlehi, que Dieu exalte son empire! . . . .

Le Sulthân El Malek Ed Dhâher Reukn Eddin Bibars Bondoqdâri Sâlehi Nadjmi régna de l'an 658 (J.-C. 1260) à l'an 676 (1277). Il mourut à Damas le jeudi 26 du mois de

moharram de cette dernière année et fut enterré dans cette ville, où l'on voit encore son mausolée (Teurbé).

Ce prince avait, pour ainsi dire, la manie de la pierre; il fit réparer ou construire dans toutes les parties de son empire un grand nombre de monuments.

N° 18. — Sur le portail de la mosquée en ruines, sise au milieu de la ville : à droite d'un grand ornement circulaire renfermant une espèce d'étoile :

لا لله الا الله

Il n'y a de Dieu que Dieu.

à gauche :

محمد رسول الله

Mohammad est l'apôtre de Dieu.

Au-dessous, inscription en trois lignes, escortée, à droite et à gauche, d'une espèce de vase représentant les armoiries du Sulthân régnant ou du gouverneur lui-même :

بسم الله الرحمن الرحيم جدّد عمارة هاذا الباب و الركن المبارك المقرّ
الاشرف الزيني بركه راس نوبة الملكي المنصوري اعزّ الله انصاره من ماله
المبارك بسفارة المقرّ السيفي مينكلى الطرحاني نائب الكرك المحروس اثابه الله

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — La construction de cette porte et de l'angle béni a été renouvelée par sa noble Excellence Zeyn Eddin Barakeh, Ras-Naubah, le Malek-Mansoury, que Dieu exalte ses auxiliaires, de ses propres deniers bénis, pendant l'ambassade de son Excellence Seif eddin Eddin Minkely Tharhâny, Naïb de Karak le bien gardé, que Dieu le récompense.

Au-dessous de l'inscription, dans un encadrement et en caractères différents :

وذلك في سنة اثنين و ثمانين وسبعماية

TRADUCTION :

Et cela en l'année 782 (J.-C. 1380).

Un Mengheli bey est cité parmi les quatre Émirs qui furent envoyés à Ghaza pour combattre Barqouq en l'an 791 (J.-C. 1389). Deguignes, *Histoire des Huns*, t. V, p. 268.

On trouverait sans doute quelques indications sur les personnages que mentionne notre inscription dans le *Mànhel Sâfy* d'Abou'l Mahâsen et dans le *Solouk* de Maqrizy.

Pour ce qui concerne le dignitaire appelé Ras-nauba, voir la savante note de Quatremère, loc. cit., t. II, p. 12.

N° **19**. — Sur une grande pierre couchée près de la porte du minaret de l'ancienne mosquée, 3 lignes, belle écriture.

Nota. Il m'a été impossible de découvrir la pierre qui devait surmonter celle où se trouve notre inscription et donner les nom et titres du Sulthân (Barqouq).

خلّد الله ملكه ان يسامح اهل مدينة الكرك المحروس بما على املاكهم
و دورهم و اوقافهم وبساتينهم من الاحكار
وجملتـــه سبعة عشر الف درهم مسامحة مستمرّة الدوام على ممرّ السنين
والاعوام فمن بدله بعد ما سمعه فانما اثمه على الذين
يبـــدلـــونـــه انّ الله سميع عليم وذلك في نيابة المقرّ السيفى قديد
الظاهري نائب الكرك والشوبك اعزّ الله انصاره بتـــاريخ شهر جمادى
الاول سنة اثنين وتسعين وسبعماية

TRADUCTION :

(Il a ordonné), que Dieu éternise son règne! que les habitants de la ville de Karak le bien gardé fussent exemptés de tous les impôts (établis) sur leurs propriétés, leurs maisons, leurs waqfs et leurs jardins, et qui forment un total de dix-sept mille derhems, et cela à perpétuité, pour toute la durée des siècles. — Quiconque altérerait ces dispositions après les avoir entendues, que le crime en retombe sur sa tête. Dieu sait tout et entend tout (Qor., sur. II, v. 177).

Cette faveur a été accordée durant la vice-royauté نيابة de son Excellence Seif Eddin Qadid le Dhâhéry, Naïb (lieutenant du Sulthân, gouverneur) de Karak et de Chaubak, que Dieu exalte ses auxiliaires! à la date du mois de Djoumâda 1er de l'an 792 (J.-C. 1390).

C'est en cette année même que le Sulthân Barqouq, après avoir remporté une dernière victoire sur Mentâch, fut de nouveau proclamé Sulthân par le Khalife, en présence des Qâdhis. Avant de prendre le chemin de l'Égypte, il pourvut à quelques gouvernements et nomma entre autres l'Émir Qadid le Qalemthâwy comme Naïb (lieutenant) de Karak. (Voir mon manuscrit d'une *Histoire abrégée des Mamlouks*, f° 121, r°.)

On peut supposer que ce fut en reconnaissance de l'assistance que lui avaient prêtée les habitants de Karak, que Barqouq les gratifia d'une complète exemption d'impôts sur leurs immeubles.

On sait que les derhems de l'époque des Mamlouks, surtout à partir de Bibars, contiennent en général beaucoup plus d'alliage que ceux des règnes précédents. Deux derhems de Barqouq, pesés par moi, ont égalé en moyenne le poids d'un franc et demi de notre monnaie. Si donc on évalue le derhem de ce sulthan à 60 centimes de notre monnaie, au maximum, à cause de la grande quantité d'alliage, on aura pour le montant de l'impôt que payait la ville de Karak, vers la fin du XIVe siècle de notre ère, une somme de 10,200 francs.

N° 20. — Sur la porte du souterrain qui conduit dans la ville, inscription gravée sur une pierre, avec encadrement, 4 lignes, quelques mots rongés par le temps :

بسم الله الرحمن الرحيم . . . .
انشي هذا الباب المبارك في (ايّام مولانا السلطان الملك)
المعظّم المويّد المظفّر المنصور شرف الدنيا والدين (عيسى ابن الملك)
العادل سيف الدين و في ولاية الامير شمس الدين سنقر المعظّمى وكان
الفراغ منه سنه اربعة وعشرين وستماية

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — . . . .Cette porte bénie a été construite du temps (de notre maître le Sulthân el Malek) El Mo'addham (Auguste), fortifié, victorieux, vainqueur, Charaf eddounia wa Eddin (l'honneur du monde et de la religion) 'Ysa, fils du roi équitable (El Malek El 'Adel) Seif Eddin (le glaive de la religion) et sous le gouvernement de l'Emir Chams Eddin (le soleil de la religion) Sonqor le Mo'addhamy. Elle fut achevée l'an 624 (J.-C. 1227).

Ebn Khallikan (éd. de Slane, t. I, p. 552) donne la biographie de ce prince. Elle a été traduite en anglais par M. de Slane, vol. II, p. 428. La voici en français :

El Malek El Mo'addham Charaf Eddin 'Ysa, fils d'El Malek El 'Adel Seif Eddin Abou Bekr Ebn Ayyoub, et seigneur de Damas, était doué d'une haute intelligence, résolu, brave, respecté, plein de mérite; il aimait à réunir auprès de lui les gens de talent et les honorait de son amitié. Il professait le rite hanafite auquel il était très-attaché et dont il avait acquis, par l'étude, une profonde connaissance. Il n'y avait pas eu parmi les Ayyoubites d'autre Hanafite que lui ; ses enfants suivirent son exemple. Il avait fait le pèlerinage de la Mekke en l'an 621 (J.-C. 1215) : parti de Karak à dromadaire, le 11 du mois de dhou'l Qa'dé accompagné de quelques-uns de ses plus intimes serviteurs, il suivit la route d'El 'Ola (1) et de Tabouk (2). En cette même année, El Mo'addham enleva Sarkhad (3) à Ebn Qaràdja et la donna à son mamlouk 'Ezz Eddin Aybek, connu sous le nom de Seigneur de Sarkhad, lequel ne cessa de la posséder jusqu'au jour où elle lui fut enlevée par El Malek Es Sâleh Nedjm Eddin Ayyoub, fils d'El Malek El Kâmel, en l'année 644 (J.-C. 1246-7) : transporté au Caire, il fut enfermé dans la maison de l'eunuque Sawab.

El Mo'addham aimait la littérature, et une foule de poëtes éminents célébrèrent ses louanges. Lui-même avait du goût pour les belles-lettres et j'ai entendu des pièces de vers qui lui étaient attribuées ; mais comme je n'ai pu m'assurer de leur authenticité, je ne les ai pas reproduites.

On dit qu'il avait promis une somme de cent dinars (15 à 1600 francs) et un vêtement d'honneur à quiconque apprendrait par cœur le « *Moufassal* (4) » de Zamakhchari. Aussi une foule de personnes retinrent-elles de mémoire cet ouvrage, et j'en ai vu moi-même quelques-unes à Damas : c'était pour ce motif, disait-on, qu'elles l'avaient appris par cœur. On dit que lorsque ce prince mourut, bien des gens étaient arrivés à la fin de l'ouvrage et d'autres à la moitié, suivant le temps

(1) Village situé dans les districts du Wâdy'l Qora, après le Diâr Thamoûd, pour celui qui se dirige vers Médine (Marâsed, t. II, p. 273).

(2) Village entre le Wâdy'l Qora et la Syrie (D° t. I, p. 198).

(3) Citadelle fortifiée contiguë au pays de Hauran et vaste et belle province; Sarkhad donne son nom à un excellent vin (Marâsed, t. II, p. 152).

(4) Voir sur cet ouvrage le *Dictionnaire bibliographique* de Hardji Khalifa, t. VI, n° 12636.

qu'ils y avaient consacré. Jamais je n'ai entendu citer un autre prince qui ait accompli une œuvre si méritoire.

Son royaume s'étendait depuis les limites de Homs jusqu'à El 'Arich et comprenait les villes musulmanes du littoral ainsi que le Ghaûr, la Palestine, Jérusalem, Karak, Chaubak, Sarkhad, etc. Il était né en l'an 578 (J.-C. 1182-3).

Abou'l Moudhaffar Yousef, petit-fils d'Ebn El Djoûzy, rapporte dans sa chronique intitulée : « *le Miroir du temps*, » qu'El Mo'addham naquit au Caire en l'année 576 et que son frère El Achraf Mousa vint au monde un jour seulement avant lui.

El Mo'addham mourut dans la nuit du premier du mois de dhou'l heddjé de l'année 624 (J.-C. 1227). Dieu connaît la véritable époque de sa mort. Suivant un autre auteur, ce prince mourut à Damas, le vendredi, à la huitième heure du dernier jour du mois de dhou'l qa'dé de l'année 624. Il fut enterré dans la citadelle de cette ville, puis transporté au mont des Sâléhis (1) et inhumé dans la madrasé qui s'y trouve et qui, connue sous le nom de la Mo'addhamiyeh, contient les tombeaux de plusieurs de ses frères et d'autres membres de sa famille. La translation de son corps eut lieu dans la nuit (2) du mardi premier de moharram de l'année 627 (J.-C. 1229).

. . . .

El Mo'addham eut pour successeur son fils El Malek En Nâser Salâh Eddin Daoûd, qui mourut le 27 du mois de Djeumâda Ier de l'an 656 (J.-C. 1258), dans un village appelé El Bouweidha et situé auprès de la porte de Damas. Il fut enterré auprès de son père. Il était né le samedi 17 de djeumâda Ier de l'an 603 (J.-C. 1206), à Damas.

'Ezz Eddin Aybek, Seigneur de Sarkhad, dont il a été fait mention, mourut dans sa prison, au Caire, dans les premiers jours de djeumâda Ier de l'an 646 (J.-C. 1248) et fut enterré en dehors de la porte de « la victoire », dans la madrasé de Chams Eddaula. J'étais présent à la prière funèbre et à l'enterrement. Dans la suite il fut transféré dans son mausolée élevé dans la madrasé qu'il avait fait construire à l'endroit appelé « Es Charaf el a'la » hors de Damas, et qui donnait sur le grand « Hippodrome vert ».

(1) Aujourd'hui communément appelé la Sâléhiyeh ou Sâléhiyet.

(2) Il ne faut pas perdre de vue qu'en pays musulman, la date se compte à partir du coucher du soleil, heure à laquelle commence pour les Orientaux la journée suivante.

N° 21. — Sur la tour demi-circulaire, appelée Beurdj el Banawy, du nom du quartier où elle se trouve, inscription formant comme un bandeau :

بسم الله الرحمن الرحيم . . . . (LION CHEMINANT A GAUCHE) السلطان
الملك الظاهر السيد الاجل الكبير العالم (LION CHEMINANT A DROITE) العادل المجاهد المرابط
المظفر المنصور ركن الدنيا والدين سلطان الاسلام والمسلمين سيد الملوك و
السلاطين ناصر الحق مغيث الخلق ملك البحرين صاحب القبلة خادم
الحرمين الشريفين محيي الخلافة المعظمة ظل الله في الارض قسيم امير
المومنين بيبرس بن عبد الله الصالحي اعز الله سلطانه . . . .

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. —. . . . . le Sultan El Malek Ed Dhâher, le grand et illustre Seigneur, savant, juste, champion de la foi, guerrier, victorieux, El Mansour (secouru de Dieu), Reukn Eddounia wa Eddin, Sultan de l'islamisme et des musulmans, Seigneur des rois et des Sultans, défenseur de la justice, refuge des créatures, roi des deux mers, maître de la Qeblah, serviteur des deux nobles Haram, vivificateur du Khalifat très-vénéré, ombre de Dieu sur la terre, associé du prince des croyants, Bibars fils d'Abd Allah, le Sâléhi, que Dieu exalte (son empire. . . . . . .

N. On voit que cette inscription diffère peu de celle qui se trouve sur la grande tour dite de Dâher.

N° 22. — Fragment de pierre servant de linteau, sur la porte de la maison habitée par Qâsem Abou Rachid des Ma'aïtha.

. . . . العبد الفقير الى الله تعالى
. . . .) الله تعالى بتاريخ
. . . .) سين وتسعماية اللهم

TRADUCTION :

. . . . le pauvre serviteur de Dieu, qu'il soit exalté. . . . . de Dieu, qu'il soit exalté, à la date de. . . . . neuf cent deux. O mon Dieu !

Cette inscription pourrait appartenir à un tombeau; cependant la beauté des caractères me fait plutôt supposer qu'elle se rapporte à l'érection d'un monument.

MO'TEH

N° 23. — Sur la porte du mausolée dit de Dja'far Etthayyâr, inscription de 5 lignes :

بسم الله الرحمن الرحيم انشا هذه التربة
المباركة العبد الفقيز الى رحمة القدير رجاء لرحمة الله
و رضوانه مستشفعًا عنده بجيرانه بهادر البدري الملكى
الناصري نائب السلطنة المعظّمة بالكرك والشوبك
المحروستين وكان الفراغ منه في ثاني ذي الحجّة عام سبعة و عشرين وسبعماية

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Ce mausolée béni a été construit par le pauvre serviteur en la miséricorde de son Seigneur tout-puissant, dans l'espoir d'obtenir la miséricorde de Dieu et sa satisfaction, et dans le but d'avoir en ses voisins (les habitants de cet endroit) (1) des intereesseurs auprès de lui, Behâder Bedr Eddin le Malek-Nâséry, naïb (viee-roi) du Sulthanat auguste à Karak et à Chaubak les bien gardées. Ce monument fut achevé le deux de Dhou'l heddjé de l'année 727 (J.-C. 1327).

On voit que ce mausolée fut érigé sous le règne du Sultan El Malek En Nâser Mohammad, fils de Qelaoûn. L'épithète de Malek-Nâséry indique que Bedr Eddin avait été ou était encore un des Mamlouks de ce prince.

N° 24. — Sur la porte intérieure de la mosquée (2) de Dja'far, faisant suite, du côté du sud, au mausolée, marbre brisé, 5 lignes :

(1) C'est-à-dire ceux qui y sont enterrés. On voit que ce mausolée est improprement regardé par les Arabes comme étant celui de Djâfar. C'est évidemment Behâder qui l'a fait construire pour lui-même.

(2) C'est cet édifiee qui renferme évidemment le tombeau de Dja'far; il est du reste en bien plus grande vénération que le prééédent.

بسم الله الرحمن الرحيم هذا ما جدد في ايام مولانا السلطان الم
الك (sic) الصالح صلاح الدنيا و الدين صالح ابن مولانا السلطان الملك
الناصر محمد و ذلك في نيابة المقر العالى السيفي الس نائب ا
لسلطنة الشريفة بالكرك و الشوبك المحروستين اعز الله انصاره
. . . الفقير الى الله تعالى رمسودين الهاروني سنة اثنين وخمسين وسبعماية

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Ce monument a été renouvelé sous le règne de notre maître le Sultan El Malek Es Sâleh (le roi vertueux), Salâh Eddounia wa Eddin (la paix du monde et de la religion), Sâleh, fils de notre maître le Sultan El Malek En Nâser (le roi victorieux) Mohammad, et cela pendant la lieutenance نيابة de Son Excellence élevée Seif Eddin (le glaive de la religion) Alt. . . , Naïb (lieutenant) du noble empire à Karak et à Chaubak les bien gardées, que Dieu exalte ses auxiliaires, et par les soins (ou sous la surveillance) du pauvre (serviteur) en Dieu, qu'il soit exalté, Ramsoudin? El Haroûny, en l'année 752 (J.-C. 1351).

Le Sultan Mamlouk El Malek Es Sâleh Salâh Eddin Sâleh, fils d'El Malek En Nâser Mohammad, fils de Qelaoûn, succéda à son frère El Malek En Nâser Hasan, le mardi 8 du mois de djeumâda second de l'année 752. Il était né au château de la montagne, au mois de rabi' Ier de l'an 738.

Le lundi 2 du mois de chawwâl de l'année 755, il fut déposé, après un règne de trois ans, trois mois et quatorze jours, et enfermé dans la citadelle jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans le mois de dhou'l heddjé de l'an 761.

Mon manuscrit, qui me fournit ces dates, ne fait pas mention de l'émir qui, à l'avénement d'El Malek Es Sâleh, dut être nommé Naïb de Karak et de Chaubak. Peut-être le trouve-t-on mentionné dans le *Manhel Sâfi*, ou *Dictionnaire biographique*, d'Abou'l Mahâsen.

Quant à Ramsoudin? El Haroûny, il y a peu de chance de rencontrer son nom dans les auteurs arabes.

La biographie de Dja'far Et Thayâr, fils d'Abou Thâleb, est donnée par Abou Zakariya en Nawawy. Il périt dans l'expédition de Mo'teh, au mois de djeumâda Ier, an VIII de l'hégire. Son tombeau et celui de ses deux compagnons, Zeyd Ebn Hâretha

et ʿAbd Allah Ebn Rawâha se trouvent sur le territoire de Mo'teh, en Syrie, à environ deux journées de marche de Jérusalem, dit l'auteur.

Il faudrait aujourd'hui à celui qui voudrait franchir cette distance en deux jours une paire d'ailes semblable à celle que la tradition musulmane donne à Djaʿfar, surnommé Et-Thayyâr Dhou'l Djanâhheyn (celui qui vole et possède deux ailes).

Toutefois, en traversant le gué de la mer morte, devenu aujourd'hui impraticable, il n'était pas impossible à un cavalier arabe, sans bagages, de se rendre de Jérusalem à El Mo'teh en vingt-quatre heures; ce qui donnerait pour la journée de marche مرحلة une durée de douze heures.

On sait que « le Sultan Bibars Bondokdari, ayant quitté Chaubak le lundi vers midi, arriva à Karak, le mardi, au milieu de la journée », bien qu'on compte habituellement environ trois journées de marche entre les deux villes.

Tout dépend donc du temps que l'on consacre par jour à sa marche, et le savant traducteur de l'*Histoire des Mamlouks* ne se serait pas étonné de la contradiction apparente qui l'a frappé (t. II, 2e p., p. 243), à propos du voyage de Bibars, s'il avait connu la manière de voyager en Orient.

QALʿAT EL HESA (SUR LA ROUTE DE LA CARAVANE DE LA MEKKE)

N° 25. — Au premier étage, au fond de l'iwân et au-dessus d'un mehrâb, inscription de l'époque ottomane, en vers du mètre Kâmel Mouraffal.

يا حُسْنَهُ لِلّه معبَدْ بنّاه للتقوى وشيّدْ
ملكٌ يسمّى المصطفى سلطاننا من نسل احمدْ
في جنّة المأوى له دارٌ منوّرةٌ ومقعَدْ

TRADUCTION :

Qu'il est beau cet oratoire consacré à Dieu, qu'a bâti pour la piété et élevé — un souverain du nom de Moustafa, notre Sultan, de la lignée d'Ahmad. — Puisse-t-il lui être réservé dans le « jardin du séjour » une habitation resplendissante de lumière et un lieu de repos!

On peut voir sur l'expression « le jardin du séjour », Qorân, sur. LIII, v. 15. C'est le quatrième ciel; il est fait d'émeraude verte. Moudjir Eddin, dans son *Histoire*

de Jérusalem et d'Hébron (f° 5, v° de mon ms.), donne la composition de chacun des huit ciels. — On peut consulter sur le paradis mahométan un petit ouvrage spécial intitulé : نزهة الارواح في بعض اوصاف الجنة دار الافراح « Délectation des esprits ou Description du paradis, demeure des joies », par le cheikh Safaty et imprimé en 1277 de l'hégire. Moustafa III, fils d'Ahmed III, régna de 1171 (J.-C. 1757) à 1187 (J.-C. 1774).

C'est probablement vers l'année 1173 (J.-C. 1760) que ce Sultan fit construire la citadelle d'El Hesa. En effet Hammer, dans son *Histoire de l'empire ottoman* (t. XVI, p. 51) dit que Moustafa III veilla avec une égale sollicitude au bien-être des habitants de la Mekke et à celui des pèlerins, et quelques pages avant (p. 32), que, durant le pèlerinage de l'année 1171, la caravane avait failli être pillée par les Arabes. C'est sans doute pour veiller à sa sûreté que l'on établit des espèces de citadelles à chacune des stations situées entre Damas et la ville sainte.

CHAUBAK

N° 26. — Grande inscription en dedans de la ville, dans un encadrement, sur le mur intérieur de la citadelle, 3 lignes :

بسم الله الرحمن الرحيم امر بانشا هذه القلعة وتجديدها
مولانا السلطان الملك المنصور حسام الدنيا والدين لاجين
وذلك في مباشرة الامير الكبير علاى (1) الدين المنصوري قبرص سنة
سبع وتسعين وستماية

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Cette citadelle a été construite et réédifiée par l'ordre de notre maître le Sultan El Malek El Mansour (le roi victorieux), Heusâm Eddounia wa Eddin (le glaive du monde et de la religion) Ladjin, et cela par les soins du grand Émir 'Ala Eddin El Mansoûry Qibris? l'an 697 (J.-C. 1298).

Je n'ai trouvé ni dans l'histoire des Mamlouks, traduite par Quatremère (règne de

(1) Le mot qui s'écrit régulièrement علاء est écrit ici avec un ي au lieu du hamzeh par une permutation assez fréquente entre cette lettre accompagnée du kasra et la lettre de prolongation congénère.

Ladjin), ni dans mon manuscrit, aucune mention d'un émir dont le nom se rapprochât de celui qui est donné par notre inscription.

On peut consulter sur la charge d'Émir kebir (grand émir) Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, t. I, p. 3 (note).

N° 27. — Au-dessus d'une porte de maison, fragment d'inscription, grandes lettres :

ام(ير المومنين خلّد الله ملكه و

TRADUCTION :

Em(ir des croyants, que Dieu éternise son règne et. . . . .

Je suppose que ce fragment a fait partie d'une inscription se rapportant à Malek Dhâher Bibars, qui prenait entre autres le titre de « Associé قسيم du Prince des croyants. »

En effet, sur la tour demi-circulaire qui domine le Wâdy'l 'Onsor (1) et au-dessous de l'inscription de Ladjîn que je donnerai plus loin, on lit :

N° 28.

. . . . . المجاهد المنصور ركن الدنيا و الدين

. . . . le champion de la foi, le victorieux, Reukn Eddounia wa Eddin.

titres dont le dernier est propre à Bibars.

Et enfin, j'ai trouvé sur la 6e assise de la tour carrée le nom même de ce Sulthân.

بيبرس بن عبد الله

Bibars, fils d'Abd Allah.

Ce qui me paraît venir entièrement à l'appui de mon hypothèse.

N° 29. — Sur la tour demi-circulaire qui domine le Wâdy'l 'Onsor (2), en une seule ligne :

(1) Ou 'Onsol?
(2) Ou 'Onsol?

. . . لااله لا الله محمد رسول الله ان الدين عند الله الاسلام امر بانشا
هذه القلعة و تجديدها مولانا السلطان الملك المنصور العالم العادل
المجاهد المويد المنصور حسام الدنيا والدين لاجين و ذلك في سنة سبع
و تسعين و ستماية

TRADUCTION :

(Au nom de Dieu clément, miséricordieux). — Il n'y a de Dieu que Dieu ; Mohammad est l'apôtre de Dieu. — La religion de Dieu est l'Islâm (Qor. sur. III, v. 17). a construction et la réédification de cette citadelle ont été ordonnées par notre maître le Sultan le roi victorieux, Heusâm Eddounia wa Eddin Lâdjin, et cela en l'année 697 (J.-C. 1298).

Le Sultan El Malek El Mansour Heusâm Eddin Lâdjin Mansouri (surnommé Mansouri parce qu'il avait été acheté par le Sultan Malek Mansour Qelaoûn) commença à régner en l'année 696 (J.-C. 1297) et fut assassiné en l'année 698 (J.-C. 1299).

N° 30. — Sur une des façades de la tour carrée, en une seule ligne, grandes lettres :

بسم الله الرحمن الرحيم لا اله لا الله محمد رسول الله ان الدين عند الله
الاسلام امر بانشا هذه القلعة وتجديدها مولانا السلطان الاعظم الملك
المنصور العالم العادل المجاهد المأيد (sic) المظفر حسام الدنيا والدين
المنصور ابو الفتح لاجين

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Il n'y a de Dieu que Dieu; Mohammad est l'apôtre de Dieu. — La religion de Dieu est l'Islâm (Qor. sur. XIII, v. 17). — La construction et la réédification de cette citadelle ont été ordonnées par notre maître le Sultan auguste, le roi victorieux, savant, équitable, champion de la foi, protégé de Dieu, favori de la victoire, Heusâm Eddounia wa Eddin El Mansour (le victorieux) Abou'l Fath (le père de la victoire) Lâdjin.

A la suite, sur la façade de gauche :

لاجين خلد الله ملكه وادام ايامه و ذلك في سنة سبع وتسعين وستماية

TRADUCTION :

Lâdjin (répété), que Dieu éternise son règne et prolonge ses jours; et cela en l'année 697 (J.-C. 1298).

Au-dessous :

في مباشرة الامير علاي الدين قبرص المنصوري

TRADUCTION :

Sous la surveillance de l'Émir ʻAla Eddin Qibris le Mansoûry;

Sur l'assise inférieure :

رحمه الله

TRADUCTION :

Que Dieu lui fasse miséricorde.

Et enfin, sur l'assise encore au-dessous et dans une espèce d'encadrement :

. . . ا محمد بن عبد الحميد المهندس

TRADUCTION :

Construit par Mohammad, fils d'Abd el Hamid, l'architecte (ou l'ingénieur).

Il m'a été impossible de déchiffrer le premier mot de cette dernière ligne. Il reste des traces de la dernière lettre qui peut être un ا ou un ل. Faut-il lire بنا ou عمل? Cette dernière expression est la plus usitée. Dans les deux cas, le sens ne change pas et nous avons là la signature de l'architecte ou de l'ingénieur. Au moyen âge, ces deux professions n'étaient pas distinctes comme de nos jours et le mot « Mohandès » est appliqué indifféremment par les Arabes à l'une ou à l'autre.

N° **31**. — Sur la large façade ouest d'une des tours rectangulaires du rempart, du côté du campement, on lit le commencement d'inscription qui suit :

بسم الله الرحمن الرحيم امر بانشا هذه القلعة وتجديدها السلطان الملك المنصور

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Le Sultan El Malek El Mansour. . . . . a ordonné la construction et la réédification de cette citadelle. . . . .

N° 32. — Sur la porte d'un wali situé hors de la ville du côté de l'est, plaque en marbre, 6 lignes :

بسم الله الرحمن الرحيم هذ (*sic*) ما عمر في ايام مولانا
السلطان الاعظم العالم العادل الملك الصالح
نجم الدين ايوب خلد الله ملكه تطوع بعمارته العبد
الفقير الى رحمة الله تعالى الامير شرف الدين
عيسى ابن خليل ابن مقاتل غفر الله له و لوالديه
وذلك في شهور سنة ست و اربعين و ستماية

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Ce monument a été construit sous le règne de notre maître le Sultan auguste, savant, juste, El Malek Es Sâleh (le roi vertueux) Nedjm Eddin (l'étoile de la religion) Ayyoub, que Dieu éternise son règne, et édifié spontanément par le pauvre serviteur en la miséricorde de Dieu, qu'il soit exalté, l'émir Charaf Eddin (l'honneur de la religion) 'Ysa, fils de Khalil, fils de Moqâtel, que Dieu lui pardonne ainsi qu'à ses père et mère; et cela dans le cours de l'année 646 (J.-C. 1248).

El Malek Es Sâleh Nedjm Eddin Ayyoub, fils d'El Malek El Kamel Mohammad, fils d'El Malek El 'Adel Seif Eddin Abou Bekr Mohammad, frère de Saladin, devint roi de Damas dans le mois de djeumâda second de l'an 636, et roi d'Egypte en l'année 637. Il mourut dans le mois de cha'bân de l'an 647 (J.-C. 1249).

RAMLEH (MOSQUÉE D'EL FADHL)

N° 33. — Au-dessus de la porte d'entrée, plaque en marbre, 4 lignes.

بسم الله الرحمن الرحيم انشا . . . . . . (١)
كل (٢) المكان المبارك الجناب العالي المولوي الاميري
الكبيري المخدومي الشجاعي شاهين الكمالي و واقفه (*sic*) ابتغاء وجه الله

(1) Ces portions sont recouvertes de chaux.

(2) J'étais porté à lire عزا, mais la forme des caractères donne plutôt كَلَ.

جميع الحاكورات الكاينات بالرملة المعروفات بابن الفقيه علي بالقرب
من الجامع الابيض . . . (۱) كان الفراغ من ذلك في عاشر شهر
ربيع الاول سنة اربع وخمسين وثمان ماية .

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Tout cet endroit béni a été construit par Son Excellence haute et puissante, le grand Emir, le brave Seigneur, Châhin El Kemâly, qui lui a constitué en waqf, dans le désir d'être agréable à Dieu, tous les jardins situés à Ramleh et connus sous le nom du fils du faqih (jurisconsulte) ʿAly, proche de la mosquée « Blanche » . . . . Cette construction fut achevée le dix du mois de rabiʿ 1er de l'an 854 (J.-C. 1450).

La biographie d'El Fadhl, fils d'El ʿAbbâs, fils d'ʿAbd El Motthaleb, le hâchémite, le Sahâby, est donnée par Abou Zakariya En Nawawy (éd. Wustenfeld, p. 501).

J'extrais de Moudjir Eddin El Hanbaly, auteur de l'*Histoire de Jérusalem et d'Hébron* (traduction manuscrite) le passage suivant relatif au même Fadhl dont la mosquée a pris le nom :

« (Au nombre des personnages enterrés à Ramleh) se trouve le seigneur vénérable El Fadhl Ebn El ʿAbbâs (que Dieu soit satisfait de lui), le cousin germain de l'apôtre de Dieu (que Dieu le bénisse et le salue). Son père El ʿAbbâs tirait de lui son Keunia (surnom, c'est-à-dire qu'il s'appelait Abou'l Fadhl). C'est lui qui lava le corps du prophète lorsqu'il mourut, ainsi qu'on l'a vu précédemment. Il succomba durant la peste de ʿAmwâs (voir sur cette peste Caussin de Perceval, etc.) l'an 18 de l'hégire. Son mechhed (chapelle sépulcrale) est visité par les pèlerins. L'émir Châhin El Kemâly, ostadâr (1) de Ramleh, le fit surmonter d'un minaret et y fit construire un mesdjed-djâmé dans lequel se célèbre l'office du vendredi et des fêtes. Cet émir dota la mosquée de plusieurs biens-fonds et y institua des fonctions. La construction de cet édifice eut lieu en l'année 854.

« De nos jours (905 ou environ de l'Hégire), la mosquée est dans le dépérissement et les biens-fonds qui servaient à son entretien sont pour la plupart tombés en ruines. »

(1) Voir sur ce fonctionnaire la note de Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, t. I, p. 25.

On sait que le sultan Mamlouk Circassien Abou Saïd Djaqmaq, régna de l'an 842 à l'an 857.

L'auteur d'une histoire abrégée des Sultans Mamlouks (manuscrit de ma collection) ne cite parmi les ostadars nommés par ce prince que l'émir Abderrahman Ebn el Kouweiz et l'émir Zein Eddin Yahia, ostadâr suprême.

Nota. Au-dessus de l'inscription s'en trouve une autre plus petite. Malheureusement elle a été replacée de haut en bas à une époque moderne et il m'a été impossible de la lire. Il ne serait pas difficile à un voyageur d'en prendre en passant un estampage à la mine de plomb.

N° 34. — Sur la petite porte à droite de la grande porte qui donne accès dans l'intérieur de la grande mosquée (El Djâmé' El Kébir), plaque de marbre, 2 lignes au centre desquelles se trouve un rond divisé lui-même en trois lignes plus rapprochées que les deux autres :

انشا هذا الحرم المبارك الجناب ا   الظاهر   لعالي المولوي الزيني عبد الرحمن المهتار
عز لمولانا السلطان الملك
الظاهري عز نصره بتاريخ العشر   برقوق   الاوسط من شهر صفر سنة سبع وتسعين وسبعماية والحمد لله

TRADUCTION :

(Cercle du milieu) : Gloire à notre maître le Sultan El Malek Ed Dhâher Barqouq.

Ce haram (1) béni a été édifié par Son Excellence haute et puissante, Zeinienne (Zein Eddin) 'Abd Er Rahman, le surintendant, le Dhâhéry (que sa victoire soit exaltée), à la date de la seconde décade du mois de safar de l'année 797 (J.-C. 1395). Gloire à Dieu !

Je trouve dans une histoire abrégée des Mamlouks (manuscrit de ma collection) qu'en l'année 797 le sultan Barqoûq vint à Ramleh d'où il alla visiter Jérusalem et Hébron. Le mardi 13 de Safar il était de retour en Egypte.

ZAVIEH (PETITE MOSQUÉE) D'ABOU'L 'AWN

N° 35. — Dans la cour ou jardin, sur une plaque de marbre, à la tête d'une tombe, 7 lignes, écriture moderne :

(1) Le haram correspond au ἱερὸν des Grecs.

بسم الله الرحمن الرحيم
هذا قبر ستى شاه
معتوقة قرا عثمان اغلى
زاده وشقيقة كنج عثمان اغا
وكيل مسلمين الرملة ومعتوق مير
محمد اغا غفر الله لهما وللمسلمين
توفت في ختام شهر ربيع اخر سنه ١٢٢٩

TRADUCTION :

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Ceci est le tombeau de Setty Châh, affranchie de Qara Othmân Oghlou Zâdeh et sœur de Guendj Othmân Agha, vékil des musulmans de Ramleh, et de l'affranchi Mir Mohammad Agha. Que Dieu leur pardonne à tous deux ainsi qu'aux musulmans. Elle mourut à la fin du mois de rabiʿ 1er de l'année 1229 (J.-C. 1814).

Nº 36. — A côté du tombeau de Setty Châh, autre tombeau également en marbre et sur la plaque debout :

الفاتحة
انتقلت الى
رحمة الله
تعالى المرحومة
الست عايشه
زوجة كنج
عثمان اغا وكيل
(١) متسلم الرمله
غفر الله لهما

١٢٢٩

(1) Peut-être faut-il lire مسلمين comme dans l'inscription précédente (nº 35), ou *vice versâ*.

TRADUCTION :

(Récitez) le premier chapitre du Qorân. — A été transférée vers la miséricorde de Dieu, qu'il soit exalté, la défunte dame 'Aïcha, épouse de Guendj Othmân Agha, vékil (procureur) du moutasallem (préfet) de Ramleh. Que Dieu leur pardonne. 1229 (J.-C. 1814).

(ZAWIEH D'ABOU'L 'AWN)

N° **37**. — Dans le jardin, grand tombeau recouvert de plaques de marbre. Sur le devant, petite colonne quadrangulaire :

لا اله الا الله محمد رسول الله
صلى الله عليه وسلّم
كلّ من عليها فانٍ و يبقى
وجه ربّك ذي (1) الجلال والاكرام

TRADUCTION :

Il n'y a de Dieu que Dieu; Mohammad est l'apôtre de Dieu. Que Dieu le bénisse et le salue! Tout ce qui est sur la terre passera. Il ne restera que la face de ton Seigneur, environné de majesté et de gloire (Qor. sur. LV, v. 26, 27).

Au-dessous de la colonnette, plaque de marbre formant un des petits côtés du tombeau :

كلّ نفس ذائقة الموت
بسم الله الرحمن الرحيم الله لا اله الا هو الحيّ

Au-dessous, dans un rond :

الله محمد

TRADUCTION :

Toute âme goûtera la mort (Qor. sur. III, v. 182; sur. XXI, v. 36; et XXIX, v. 57).
Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Dieu est le seul Dieu; il n'y a de Dieu que Lui, le vivant (Qor. sur. II, v. 256).

(1) Dans le texte du Qorân, on lit ذو se rapportant à « face. »

Rond : Dieu, Mohammad.

A gauche, sur la plaque de marbre formant un des longs côtés :

القيّوم لا تاخذه سنةٌ ولانومٌ له ما في السموات وما في الارض من ذى
الذي يشفع عنده الا باذنه

Au-dessous, trois ronds (nos 1, 2, 3). Le no 2 est au centre.

No 1 ابو بكر و عمر — No 2 عثمان و علي — No 3 الحسن والحسين

TRADUCTION :

L'Immuable. Ni l'assoupissement ni le sommeil n'ont de prise sur lui. A lui appartient tout ce qui est dans les cieux et sur la terre. Qui peut intercéder auprès de lui sans sa permission? (suite du verset 256).

No 1. Abou Bekr et 'Omar.

No 2. 'Othmân et Aly.

On sait que ce sont les noms des quatre premiers khalifes.

No 3. Hasan et Hoseyn.

Ce sont les deux fils d'Aly.

Petit côté faisant face au premier; on lit :

روحيچون فاتحه (en turc)

يعلم ما بين ايديهم وما خلفهم و لا يحيطون بشي

Au-dessous dans un rond :

طلحة و الزبير

TRADUCTION :

(Récitez) la première sourate du Qorân pour (le repos de) son âme.

Il connaît ce qui est devant eux et ce qui est derrière eux, et les hommes n'embrassent (suite du verset 256).

Rond : Thalha et Ez Zobeyr.

Thalha, fils d'ʿObeid Allah, le Sahâby, est un des dix personnages en faveur desquels l'apôtre de Dieu rendit témoignage qu'ils iraient en paradis. Il fut tué à la « journée du chameau », le 10 de djeumâda 1er de l'an 36 de l'hégire. Son tombeau est à Bassora ; il est célèbre et on s'y rend en pèlerinage.

(Extrait du *Dictionnaire biographique* d'Abou Zakariya, Ed. Wustenfeld, p. 224).

Ez Zobeyr, fils d'El ʿAwwâm, le Sahâby (compagnon du prophète), est également un des « dix. » Sa mère Sofiya était fille d'Abd El Motthaleb et tante paternelle de l'apôtre de Dieu. Il assista à toutes les batailles livrées par le prophète. Le jour du « chameau », il avait quitté le champ de bataille et s'était retiré, lorsqu'il fut atteint par une bande d'égarés et mis à mort dans le Wâdy' ssebâ, district de Bassora, où se trouve son tombeau, au mois de djeumâda 1er de l'an 36.

(Extrait du même ouvrage, p. 250 et suiv.)

Grand côté de droite :

من علمه الا بما شاء وسع كرسيه السموات والارض و لايؤده حفظهما و هو العلي العظيم

TRADUCTION :

de la science que ce qu'il a voulu leur apprendre.

Son trône (1) s'étend sur les cieux et sur la terre, et leur garde ne lui coûte aucune peine. Il est le Très-Haut, le Grand (2) (fin du verset 256).

En face de la colonnette quadrangulaire se dresse une petite colonne octogone portant l'inscription qui suit :

هذا قبر المرحوم الحاج ايوب
بيك كير محمد امير الحاج

(1) Le trône Keursi qui est au-dessus du ciel et de la terre, est le trône de justice, le tribunal de Dieu ; celui désigné par le nom d'ʿArch est le trône de la majesté divine, et bien au-dessus des cieux (Kasimirski, traduction du Qorân, note).

(2) Ce verset porte le nom d'Ayet el Keursi (verset du trône). — Il est récité comme prière ; on le porte même au bras en guise d'amulette (Kasimirski, d°). On le trouve fréquemment sur des talismans en pierre dures venant de Baghdad (voir la collection de M. Péretié). Il est gravé sur une sébile (écuelle de Dervich) en noix de coco, de ma collection.

سابقا توفي الى رحمة الله
سبحانه و تعالى في
شهر شعبان المكرم
١٢١٠
سنه

TRADUCTION :

Ceci est le tombeau du défunt Hadj Ayoub Bey Guir Mohammad, ci-devant Emir du Hadj (1). Il mourut en la miséricorde de Dieu, qu'il soit glorifié et exalté, dans le mois vénéré de cha'ban de l'année 1210 (J.-C. 1795).

(ZAWIEH D'ABOU'L 'AWN)

N. 38. — Dans l'intérieur, grand tombeau recouvert de plaques de marbre. Sur le devant, en 2 lignes :

بسم الله الرحمن الرحيم انّ الله وملائكته يصلّون على النبي ا يايها الذين
امنوا صلّوا عليه وسلموا تسليما
الا ان اوليا الله لا خوف عليهم ولا هم يحزنون الذين امنوا وكانوا يتّقون

TRADUCTION :-

Au nom de Dieu clément, miséricordieux. — Dieu et ses anges sont propices au prophète. Croyants ! adressez pour lui vos prières au Seigneur, et prononcez son nom avec salutation (Qor. sur. XXXIII, v. 56).

Les amis de Dieu seront à l'abri de toute crainte, et ne seront point attristés. A ceux qui croient et qui craignent (Qor. sur. X, v. 63, 64).

Sur le petit côté opposé au précédent, on lit en 6 lignes :

هذا قبر العبد الفقير الى الله تعالى شيخ الانام العالم العامل العلّامة المحقق
المدقّق

(1) Chef de la caravane de la Mekke.

المالك الخاشع الناسك مربّي المريدين قدوة الرواة والمفسرين (۱) الكبير
العارف بالله تعالى والداعي
ابو العون محمد الغزّي الشافعي القاري شيخ شيوح السادة القادريّة بالثغو,
الفلسطينية والمملكة الاسلامية أعاد الله على المسلين من بركاته فى الدنيا
والاخره بمحمد
وآله توفي يوم الاربعا ثاني شهر ربيع الاخرمن شهورسنة عشرة وتسعماية
تغمدّه الله برحمته ومغفرته
وصلى الله على سيدنا محمد وعلى آله وصحبه وسلّم

TRADUCTION :

Ceci est le tombeau du pauvre serviteur en Dieu, qu'il soit exalté, le Cheikh des créatures, le savant, le pratiquant, le très-docte, le subtil, le minutieux, le maître (de soi-même), l'humble, le dévot, le directeur des adeptes, le modèle des traditionnistes et des commentateurs?, le grand, l'imbu de la conaissance de Dieu, qu'il soit exalté, le missionnaire, Abou'l ʿAwn Mohammad le Ghazziote (de Ghazzah), le châfeïte, le lecteur, le Cheikh des Cheikhs (Cheikh suprême) des chefs Qâdéris dans les villes frontières de la Palestine et le royaume islamique. Que Dieu fasse rejaillir sur les musulmans une partie de ses bénédictions dans ce monde et dans l'autre, par Mohammad et sa famille.

Il mourut le mercredi, deuxième jour du mois de rabiʿ second de l'année 910 (J.-C. 13 septembre 1504). Que Dieu l'enveloppe de sa miséricorde et de son pardon et qu'il bénisse notre Seigneur Mohammad, sa famille et ses compagnons, et leur accorde le salut !

Moudjir Eddin rapporte que de son temps « le cheikh Chams Eddin Abou'l ʿAwn el ghazzy, le waly (l'ami) de Dieu (santon), le modèle des dévôts, l'imâm des gens pieux, la bénédiction du monde et des créatures, exerçait les fonctions de surveillant auprès du tombeau du saint personnage Abu'l Hasan ʿAly, fils de ʿAlil, enterré sur le bord de la mer dans la plaine d'Arsouf ; que c'est lui qui a fait construire le Mechhed, s'est occupé de son organisation et de ses cérémonies et y a laissé des traces de sa piété, entre autres les plaques de marbre qui recouvrent le noble tombeau et qu'il a fait placer en l'année 886. Il n'existait auparavant qu'une tombe ضريح en bois. Il a fait

(1) Je ne suis pas sûr de ce mot.

creuser le puits qui est sur le parvis de la mosquée jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'eau. Ensuite il a fait élever une autre tour au-dessus de l'Iwân du côté de l'ouest pour lutter contre les Infidèles et l'a munie d'engins de guerre pour combattre les Francs, que Dieu les abandonne! Cette construction fut achevée après l'année 890. Il a fait aussi diverses autres constructions et fondations pieuses. Puisse Dieu lui accorder une belle récompense et le faire jouir dans ce monde d'une longue existence. Ainsi soit-il! »

Mon manuscrit ajoute (1) :

« Notre cheikh Abou'l ʿAwn El Ghazzy mourut au mois de rabiʿ second de l'année 910, dans la ville de Ramleh. »

Les Qâdéris reconnaissent pour le fondateur de leur ordre le cheikh ʿAbd el Qâder (Abou Sâleh) El Djyly qui mourut en l'année 561 de l'hégire. On trouve sa biographie dans « les grandes catégories » d'Abd El Wahhâb Es Chaʿ râny, édition de Boulaq, 1276, p. 148.

On peut voir sur El Djyl ou El Kyl, village dépendant de Baghdad et situé sur le bord du Tigre, le *Marâsed el Etthelâ'*, éd. Juynboll, t. I, p. 279, et t. II, p. 569.

(1) Cette note a dû être intercalée par un copiste dans le corps de l'ouvrage.

OBSERVATIONS

Donnant le nivellement approximatif des points

DATES	HEURES	LIEUX	BAROMÈTRE.	THERMOMÈTRE.	ALTITUDE.
1866 7 avril.	7 h. 20 m.	Angle S.-O. de l'enceinte de Jérusalem.	695	15 5	804
»	»	Porte de Jaffa. .	697	17	779
»	»	Chemin de Bel-Air.	699	17	755
»	»	Mar-Elias. . . .	696	14	791
»	»	Tombeau de Rachel.	699	15	749
»	»	Petit vallon avant Bourak.	695	16	804
»	»	Un peu avant la descente d'El-Bourak.	694	17	816
»	»	Sourel, à droite de la route. . .	689	18	877
»	»	Près d'une ruine à gauche. . . .	687 75	17	893
»	»	Nebi - Younès, Source. . . .	683	17 5	952
»	»	Haram Ramet-el-Khalil	678 50	17 5	1008
»	»	Aïn Sahra, entrée d'Hébron. . . .	684	17	939
»	»	Hébron.	687 5	17	896
11 avril.	»	Départ du campement d'Hébron.	688 75	16 5	896
»	»	Aqabat-Erreumah	690 5	18	875
»	9 h. 50	. . . .	694	21	831
»	10 h. 50	. . . .	714	25	584
»	»	Twahné	702 5	25 5	726
»	»	Départ de Twahné	701	30	726
»	2 h. 10	. . . .	704 5	30	682
»	2 h. 56	. . . .	711	33	599
»	3 h. 19	. . . .	714 5	33	555
»	4 h. »	. . . .	716	30	536
»	4 h. 35	. . . .	718	27	511
»	»	Lemin-Ebrat. . .	720 5	27	480
12 avril.	»	Départ du camp.	721	21	480
»	7 h. 35	. . . .	723 5	26	450
»	8 h. 28	. . . .	717	26	530
»	8 h. 50	. . . .	714 5	26	560
»	9 h. 08	. . . .	713	27	579
»	9 h. 25	. . . .	715	27	554
»	9 h. 55	. . . .	726	27	419
»	10 h. 17	. . . .	734 5	27	315
»	10 h. 45	. . . .	736	30	298
»	11 h. »	Halte	735	31 5	309
»	1 h. 45	Départ de la halte	733 25	30	309
»	2 h. 30	. . . .	738	28	251
»	3 h. »	. . . .	743	30	191
»	3 h. 27	. . . .	748	32	131
»	4 h. »	. . . .	754	30	59
»	4 h. 20	. . . .	757	30	23
»					
»					
»					
»					
13 avril.					
»					
»					
»					
»					
»					
»					
»					
»					
14 avril.					
»					
»					
»					
»					
»					
»					

Le baromètre dont nous nous sommes servis n'étant pas réglé pour les altitudes négatives, nous ne croyons pas devoir donner les observations faites par nous dans le bassin de la mer Morte, et nous renvoyons pour cette région aux résultats calculés par M. Vignes et qui sont consignés ci-dessus, p. 57, 66 et suivantes.

DATES	HEURES	LIEUX	BAROMÈTRE.	THERMOMÈTRE.	ALTITUDE.
14 avril.					
»					
»					
»					
»					
»					
»					
»					
»					
»					
»					
15 avril.	7 h. 58	. . . .	759	25	117
»	8 h. 18	. . . .	745	24	176
»	8 h. 39	. . . .	740 5	27	229
»	9 h. »	. . . .	726	26 5	405
»	9 h. 40	Halte	718	26 5	502
»	12 h. 40	Départ de la halte	717	25	502
»	1 h. »	. . . .	709 5	27	601
»	1 h. 40	. . . .	705	28	658
»	1 h. 50	. . . .	703	28	683
»	2 h. 30	. . . .	701	29 5	708
»	2 h. 55	. . . .	700 5	27	714
»	3 h. 30	. . . .	684	27	965
»	3 h. 45	Karak.	677 5	27	1009
»	»	De Karak à Djafar			
30 avril.	11 h. 25	Karak campement	760	22	1009
»	12 h. 42	Angle du Qalat.	757	19	1043
»	1 h. »	Aïn Esseth . . .	767 5	25 5	1026
»	1 h. 30	. . . .	752	25	1102
»	1 h. 45	. . . .	747 5	23	1154
»	2 h. 01	. . . .	746	22	1171
»	2 h. 15	. . . .	746 5	22	1166
»	2 h. 30	. . . .	746	22	1171
»	3 h. »	. . . .	746 5	21 75	1167
»	3 h. 15	. . . .	743	21 5	1207
»	3 h. 22	Arr. au campem.	739	21	1254
1er mai	7 h. 26 m.	Départ	729	10	1254
»	8 h. 09	. . . .	741	11 5	1231
»	8 h. 30	. . . .	742 5	16	1214
»	8 h. 43	. . . .	743	17	1208
»	9 h. »	. . . .	743	16	1208
»	9 h. 15	. . . .	747	18	1163
»	9 h. 30	. . . .	747	18	1163
»	9 h. 50	Grand Temple. .	746 5	19 5	1167
»	10 h. »	Petit Temple . .	749 5	19 5	1132
»	10 h. 15	. . . .	752	19 5	1104
»	10 h. 30	. . . .	754	20	1081
»	10 h. 46	. . . .	754	20 25	1081
»	11 h. »	. . . .	755	21 05	1069
»	11 h. 15	. . . .	756 5	22	1052
»	11 h. 30	. . . .	758	23 5	1035
»	11 h. 45	Halte	763	22 5	980
»	12 h. 15	Départ de la halte	760 5	24	980
»	12 h. 40	. . . .	761	24 5	975
»	1 h. »	. . . .	758	24 5	1009
»	1 h. 14	. . . .	760 5	26	986
»	1 h. 23	. . . .	759	26 5	997
»	1 h. 35	. . . .	761 5	27	969
»	2 h. 02	. . . .	775	29	817
»	2 h. 21	. . . .	773	28	783
»	2 h. 35	Arrivée . . .	778 5	30 5	778
2 mai.	7 h. 51 m.	Départ.	779	10 5	779
»	9 h. 05	. . . .	779	20	772
»	9 h. 20	. . . .	778 5	21 5	783
»	9 h. 36	. . . .	778	21 75	789
»	9 h. 50	. . . .	777 5	21 75	794
»	10 h. 13	. . . .	777	22 25	799
»	10 h. 16	Halte	776 5	22 75	805
»	2 h. 13	Départ de la halte	775 5	31 05	805
»	2 h. 35	. . . .	776	28	799
»	2 h. 51	. . . .	771 5	29	850
»	3 h. 15	. . . .	771 5	30 5	850
»	3 h. 30	. . . .	770 5	31	864
»	3 h. 45	. . . .	767	31	901
»	4 h. »	. . . .	766 5	30 5	906

DATES	HEURES	LIEUX	BAROMÈTRE.	THERMOMÈTRE.	ALTITUDE.
2 mai.	4 h. 15	. . . .	766	30 05	912
»	4 h. 30	. . . .	766	30 05	912
»	4 h. 45	. . . .	765	30 25	923
»	5 h. 01	. . . .	766	29 5	912
»	5 h. 15	. . . .	766 5	28 75	906
»	5 h. 30	. . . .	765 5	28 5	918
»	5 h. 45	. . . .	764	27	934
»	5 h. 52	. . . .	763 5	26	940
»	6 h. »	. . . .	764 5	25 5	929
»	6 h. 10	. . . .	763 5	24	940
»	6 h. 18	Arrivée au camp.	763	23	916
3 mai.	6 h. 33	Camp. départ. .	763	13	947
»	6 h. 48	. . . .	763	17	947
»	7 h. 18	. . . .	761	19	967
»	7 h. 31	. . . .	760 5	19 75	972
»	7 h. 46	. . . .	760 25	20 5	975
»	8 h. 06	. . . .	759 5	21	983
»	8 h. 20	. . . .	758	21 5	1001
»	8 h. 32	. . . .	757 5	22	1006
»	8 h. 45	. . . .	756	23	1023
»	9 h. 02	. . . .	755	24	1034
»	9 h. 16	. . . .	754 25	24 5	1043
»	9 h. 30	. . . .	753	25 25	1057
»	9 h. 45	. . . .	751 5	25 25	1075
»	10 h. »	. . . .	750	25 75	1093
»	10 h. 15	. . . .	749 5	26	1098
»	10 h. 33	. . . .	749	27	1104
»	10 h. 45	. . . .	749	27 5	1104
»	11 h. »	. . . .	748 5	27 5	1110
»	11 h. 17	. . . .	747	27	1128
»	11 h. 32	. . . .	745	27	1152
»	11 h. 45	Halte	745 5	27	1146
»	1 h. 49	Départ de la halte	744 5	30	1146
»	2 h. 10	. . . .	741 5	26 5	1182
»	2 h. 30	. . . .	740 5	25	1194
»	2 h. 45	. . . .	738 5	25	1207
»	3 h. »	. . . .	737 5	27	1219
»	3 h. 15	. . . .	736 5	26 25	1232
»	3 h. 31	. . . .	735 5	25	1243
»	3 h. 47	. . . .	734	24	1261
»	3 h. 54	. . . .	733	24	1273
»	4 h. 05	. . . .	733 5	24	1267
»	4 h. 15	. . . .	734	23 75	1261
»	4 h. 30	. . . .	732 5	23	1279
»	4 h. 42	Arrivée au camp, sous Chaubak.	731	22	1298
4 mai.	7 h. 13	Départ du camp du Wady Nedzl.	730 5	13 5	1298
»	7 h. 48	. . . .	728 5	23	1321
»	7 h. 53	. . . .	726	23	1351
»	8 h. »	. . . .	727 5	23	1333
»	8 h. 10	Rond point, près Chaubak. . . .	732	23 25	1279
6 mai.	7 h. 02	Wady Nedzl, dép.	730 75	26	1298
»	7 h. 22	. . . .	732 25	26 5	1279
»	7 h. 32	. . . .	730 5	25 5	1300
»	7 h. 50	. . . .	733	25 5	1270
»	8 h. 38	. . . .	735 25	25 75	1243
»	9 h. 17	. . . .	737 5	30	1216
»	9 h. 49	. . . .	739	30 75	1198
»	10 h. 19	. . . .	736 5	32	1228
»	10 h. 34	. . . .	735	32	1246
»	10 h. 55	. . . .	732	31 75	1284
»	11 h. 09	. . . .	730 75	31 05	1299
»	11 h. 29	. . . .	728	31 75	1333
»	11 h. 51	Halte	724	31	1382
»	2 h. 27	Départ de la halte	722	29	1382
»	2 h. 52	. . . .	721	26	1394
»	3 h. 04	. . . .	719 5	25 75	1413
»	3 h. 20	. . . .	716	25	1456
»	3 h. 39	. . . .	715	25	1468
»	3 h. 53	. . . .	715 5	24 5	1462
»	3 h. 59	. . . .	718	20	1431
»	4 h. 22	. . . .	728 5	23 5	1305
»	4 h. 23	. . . .	730	24	1287

DATES	HEURES	LIEUX	BAROMÈTRE.	THERMOMÈTRE.	ALTITUDE.
6 mai.	4 h. 38	. . . .	733	24	1251
»	4 h. 50	. . . .	735	23 5	1227
»	5 h. »	. . . .	737	23 5	1203
»	5 h. 05	Arrivée au camp.	735 5	23 5	1221
7 mai.	7 h. 08	Départ du camp.	736 5	23 5	1221
»	7 h. 34	. . . .	739	25 25	1192
»	8 h. »	. . . .	741	30	1167
»	8 h. 10	. . . .	740	30	1179
»	8 h. 23	. . . .	745	30	1119
»	8 h. 43	. . . .	748	30	1083
»	8 h. 53	. . . .	747 5	29 5	1089
»	9 h. 03	. . . .	748	29 75	1083
»	9 h. 18	. . . .	748 5	31 25	1076
»	9 h. 26	. . . .	746 5	30 25	1101
»	9 h. 45	. . . .	749	30 05	1070
»	10 h. 04	. . . .	754	31 05	1012
»	10 h. 18	. . . .	755	29 75	999
»	10 h. 39	. . . .	757	30	976
»	10 h. 48	. . . .	757 5	31	970
»	10 h. 52	. . . .	757 5	31	970
»	11 h. 21	Descente à pied.	764	31 25	895
»	11 h. 30	. . . .	768	31	849
»	11 h. 40	. . . .	769	30 75	838
»	11 h. 55	. . . .	776	30	759
»	12 h. 04	. . . .	781 05	30 25	696
»	12 h. 15	. . . .	791 5	30 25	584
»	12 h. 24	. . . .	798	30 75	511
»	12 h 28	Halte.	798 5	30 25	505
»	1 h. 51	Départ de la halte	798	29 75	511
»	2 h. 01	. . . .	799	30	500
»	2 h. 11	. . . .	794	31	556
»	2 h. 16	1er plateau . . .	789 5	31	636
»	2 h. 21	2e plateau. . . .	786	31	676
»	2 h. 24	3e plateau. . . .	785	31	687
»	2 h. 27	4e plateau. . . .	782 5	31	721
»	2 h. 31	5e plateau. . . .	780	31	744
»	2 h. 38	Arr. à El-Aïmeh.	777 75	31 25	769
8 mai.	6 h. 38	Dép. d'El-Aïmeh.	778	22 75	769
»	6 h. 52	. . . .	766 5	26	896
»	6 h. 57	. . . .	763 5	27	930
»	7 h. 01	. . . .	761	28	958
»	7 h. 05	. . . .	758 5	28 25	986
»	7 h. 11	. . . .	755 5	28 25	1022
»	7 h. 13	. . . .	752 5	27 5	1056
»	7 h. 17	. . . .	750	27	1086
»	7 h. 22	. . . .	748 5	26 5	1133
»	7 h. 28	. . . .	747 5	26 5	1115
»	7 h. 36	. . . .	747	26 75	1121
»	7 h. 43	. . . .	746	26 05	1133
»	7 h. 53 (1)	(Petit Temple de Zat-Rass). . . .	744 5	26 75	1151
»	4 h. 19 s.	. . . .	748	27	1154
»	4 h. 23	. . . .	748	26	1154
»	4 h. 27	. . . .	747 5	26 5	1160
»	4 h. 32	. . . .	751 5	25 5	1112
»	4 h. 38	. . . .	754	26 5	1083
»	4 h. 46	. . . .	759	25 75	1025
»	4 h. 49	. . . .	762	26 75	992
»	4 h. 55	. . . .	766	27 25	947
»	4 h. 59	. . . .	769	27	913
»	5 h. 02	Campement du Wady Safsafat.	771 5	27	885

(1) Les observations ont été reprises ce jour, 8 mai, au moment où nous avons quitté la route qui conduit au *Wady Esseth* pour prendre celle qui conduit au *Wady Safsafat*, une heure environ avant d'arriver à Karak.

Si nous nous reportons aux observations du 30 avril, et en considérant que l'altitude trouvée au retour, pour le Petit Temple de Zat Rass (1151) est à peu près la même que celle qui a été trouvée au départ (1132), nous pouvons adopter, sans grande erreur, la cote de 1154, pour l'altitude du point où recommencent les observations e 8 mai.

TABLE DES MATIÈRES

I

DE PETRA A PALMYRE

PAR M. VIGNES

LIEUTENANT DE VAISSEAU

II

VOYAGE DE JÉRUSALEM A KARAK ET A CHAUBAK

PAR MM. MAUSS ET SAUVAIRE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE DANS LE HAOURAN ET AUX BORDS DE LA MER MORTE, par M. *Emman G. Rey*, membre de la Société de géographie, chargé d'une mission. 1 très-fort volume de texte, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 28 planches, toutes inédites, format grand in-folio. 84 fr.

Le volume de texte séparément. 9 fr.

Le volume de texte contient le journal du voyage et les résultats scientifiques recueillis durant l'expédition.

ÉTUDE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE LA TRIBU DE JUDA, par M. *E. G. Rey*, chargé d'une mission en Orient par Son Exc. M. le ministre de l'instruction publique. 1 beau vol. in-4 accompagné de 2 cartes grand aigle, de plusieurs planches et de figures intercalées dans le texte. 16 fr.

DESCRIPTION HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE L'ASIE MINEURE, comprenant les temps anciens, le moyen âge et les temps modernes, avec un précis détaillé des voyages qui ont été faits dans la Péninsule depuis l'époque des croisades jusqu'aux temps les plus récents, précédée d'un tableau de l'histoire géographique de l'Asie depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours, par M. *Vivien de Saint-Martin*, secrétaire de la Société de géographie. 2 forts vol. in-8 avec cartes. 25 fr.

VOYAGES EN ARABIE, contenant la description des parties du Hedjaz regardées comme sacrées par les musulmans, celles des villes de la Mecque et de Médine, et des cérémonies observées par les pèlerins; suivies de notions sur les mœurs, coutumes et usages des Arabes sédentaires et scénites, et sur l'histoire de la géographie de ces contrées, par *Burckardt*. 3 vol. in-8 ornés de cartes et de plans. 22 fr. 50 c.

VOYAGE DE L'EMBOUCHURE DE L'INDUS A LAHORE, A CABOUL, A BALAK, A BOUKARA, et retour par la Perse, par le lieutenant *A. Burnes*, membre de la Société royale, lieutenant au service de la compagnie des Indes, traduits par M. *J. B. Eyriès*. 3 vol. in-8 accompagnés d'un atlas. 30 fr.

JOURNAL D'UNE RÉSIDENCE EN CIRCASSIE, par *Stanislas Bell;* ouvrage traduit de l'anglais, augmenté d'une introduction historique et géographique, et de notes tirées d'ouvrages récents et non traduits, par *L. Vivien de Saint-Martin*, secrétaire général de la Société de géographie. 2 vol. in-8 accompagnés de plusieurs planches et carte. 22 fr.

LA HONGRIE ET LA VALACHIE, par *E. Thouvenel*. 1 vol. in-8, orné d'une carte indiquant le cours du Danube jusqu'à son embouchure, et donnant le nom des villes, villages, bourgs, hameaux, châteaux, etc., qui se trouvent sur ses bords, ainsi que l'indication de toutes les stations de bateaux à vapeur qui remontent ou descendent le fleuve. 7 fr. 50 c.

LA ROMANIE, ou origine, langage, géographie, histoire, littérature, orographie et statistique des peuples de la langue d'Oc, *Ardaliens*, *Valaques* et *Moldaves*, résumés sous le nom de *Romans*, par *J. A. Vaillant*. 3 vol. in-8, carte. 21 fr.

HISTOIRE DES PRINCIPAUX TRAVAUX EXÉCUTÉS EN ÉGYPTE, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, par *Linant de Bellefonds Bey*, ministre des travaux publics en Égypte. 1 très-fort vol. in-8, accomgagné d'un atlas grand in-folio renfermant 11 pl. imprimées en couleur et retouchées au pinceau, dont plusieurs doubles et quadruples. 70 fr.

ETBAYE (L'), pays habité par les Arabes Bicharieh, géographie, ethnologie et mines d'or, par *Linant de Bellefonds*. In-8, accompagné d'un atlas renfermant une carte grand aigle et 13 planches in-folio lithographiées. 38 fr.

VOYAGE EN ABYSSINIE, exécuté par une commission scientifique, composée de MM. *Théophile Lefebvre*, lieutenant de vaisseau, *A. Petit* et *Quartin Dillon*, docteurs-médecins, et *Vignaud*, dessinateur. 6 vol. grand in-8 et 3 atlas grand in-folio, renfermant 202 planches dont 72 tirées en couleur et retouchées au pinceau, avec une carte grand aigle. 500 fr.

VOYAGE A LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE, exécuté par le brick *le Ducouëdic*, sous le commandement de M. *Guillain*, capitaine de vaisseau, publié par ordre du gouvernement. 3 vol. grand in-8 et 1 atlas grand in-folio composé de 60 planches (cartes, plans, vues costumes, portraits, ethnologie, ethnographie, etc.), et lithographié par MM. *Bayot*, *E. Cicéri*, *J. Jacottet*, *Sabatier* et *Vogt*, d'après des épreuves daguerriennes et les dessins de MM. *Caraguel* et *Bridet*, enseignes de vaisseau, avec plusieurs grandes cartes gravées. 102 fr.

JOURNAL DE ZOOLOGIE, comprenant les diverses branches de cette science, histoire des animaux vivants et fossiles, anatomie et physiologie comparées, embryogénie, histologie, tératologie, etc., etc., par M. *Paul Gervais*, membre de l'Académie des sciences, prof. d'anatomie comparée au Muséum.

Le *Journal de zoologie* renferme des mémoires originaux relatifs aux différentes branches de l'histoire des animaux, mentionne tous les faits les plus nouveaux et les plus intéressants dans les sciences zoologique et paléontologique, et met le lecteur au courant des dernières découvertes accomplies.

Ce recueil, fondé en 1872, paraît tous les deux mois, par cahiers de 80 à 96 pages et 4 ou 5 planches. Il forme chaque année un très-fort volume grand in-8° accompagné d'un atlas de 25 planches.

Paris, 20 fr. — Départements, 23 fr. — Étranger, 25 fr.

OSTÉOGRAPHIE DES CÉTACÉS vivants et fossiles; description iconographique du squelette et du système dentaire de ces animaux, ainsi que des documents relatifs à leur histoire naturelle, par MM. *Van Beneden*, professeur à l'Université de Louvain, et *Paul Gervais*, membre de l'Institut et de l'Académie des sciences, professeur d'anatomie comparée au Muséum.

Cette publication paraîtra en 12 livraisons environ, renfermant chacune 5 feuilles in-4 de texte et 4 planches grand in-folio lithographiées.

Prix de la livraison : 15 fr. — *En vente* : Les huit premières livraisons.

ZOOLOGIE ET PALÉONTOLOGIE GÉNÉRALES, ou nouvelles recherches sur les animaux vertébrés vivants et fossiles, et comprenant des documents et mémoires d'anatomie et de paléontologie sur différents groupes, par M. *Paul Gervais*, membre de l'Institut, professeur au Muséum de Paris.

Cette publication se composera de 3 volumes, format grand in-4°. Chaque volume contiendra 300 pages environ avec de nombreuses figures dans le texte et sera accompagné d'un atlas de 50 planches lithographiées. Chaque volume est publié en 13 livraisons à 5 francs chacune.

Première série. — Recherches sur l'ancienneté de l'homme et la période quaternaire.— Recherches sur différents groupes de mammifères, particulièrement sur les animaux qui ont été détruits pendant les périodes tertiaire et quaternaire. — Recherches sur différents groupes de vertébrés ovipares, les uns actuellement existants, les autres éteints, et sur les faunes auxquelles ils appartiennent.

Seconde série. — *Sous presse :* Les deux premières livraisons.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE, MÉTALLURGIE ET CHIMIE, par M. *J. Durocher*, membre de l'Institut, ingénieur des mines. 1 vol. in-8 grand raisin accompagné d'un atlas de 11 planches dont une grande carte (coloriée) géologique et métallurgique de la Scandinavie, imprimée en deux grandes feuilles. 60 fr.

Cet ouvrage fait partie du voyage en Scandinavie, etc. Ce travail contient de nombreuses observations sur la constitution géologique et orographique de la Scandinavie, ainsi que sur les mines de fer, de cuivre, d'étain, de plomb argentifère, d'argent, de cobalt, de chrome, etc., qui sont en grande exploitation dans ces régions avec leur classement géographique et leur division. Ces 11 planches, qui représentent des coupes géologiques et orographiques, vues des montagnes formées de divers terrains, plans et coupes, ajoutent encore un plus grand intérêt à ces savantes observations.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE des voyages en Scandinavie, Laponie, Spitzberg, etc., par MM. *Bravais* et *Martins*. 2 vol. in-8 et un atlas de 4 planches in-folio. 30 fr.

Observations sur les glaciers du Spitzberg comparés à ceux des Alpes, de la Suisse et de la Norwége. Mémoire sur la limite des neiges perpétuelles sur les glaciers du Spitzberg, ainsi que sur les phénomènes diluviens et les théories où on les suppose produits par les glaciers. Observations sur la direction qu'affectent les stries des rochers de la Norwége et du Spitzberg. Mémoire sur le phénomène erratique du nord de l'Europe et sur les mouvements récents du sol scandinave, etc., etc.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE ET MÉTALLURGIE, par M. *Eugène Robert*. 1 vol. in-8 accompagné de 30 planches in-folio. 60 fr.

Cet ouvrage fait partie des voyages en Scandinavie, en Laponie, etc., publiés par ordre du gouvernement.

Il contient toutes les observations géologiques faites en Danemark, Suède, Norwége et Russie; une description géologique du Spitzberg; des observations sur les glaciers et les glaces flottantes de cette île, ainsi que sur les traces de la mer en Scandinavie ; un rapport sur les mines de cuivre du Finmark, etc.

FLORE DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE, suivie de considérations générales sur les propriétés des bois, résumant les caractères distinctifs des principales essences connues, par M. *Pancher*, botaniste du gouvernement à Nouméa. In-8 avec 11 planches. 5 fr.

Une table alphabétique fait connaître pour chacune des essences, les numéros des échantillons qui font partie des principales collections recueillies jusqu'à ce jour. Elle permet en outre, en se reportant aux numéros d'ordre indiqués, de retrouver les renseignements recueillis sur les diverses essences consignées dans ce travail.

FORAMINIFÈRES DE L'ILE DE CUBA (Histoire naturelle des), par M. *Alcide d'Orbigny*. 1 vol. in-8, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 12 planches in-folio, coloriées au pinceau. 65 fr.

INSECTES DE L'ILE DE CUBA (Histoire naturelle des), par MM. *Guérin-Méneville* et *Lucas*. 1 très-fort vol. in-8 accompagné d'un atlas de 20 planches in-folio, coloriées. 150 fr.

MAMMIFÈRES ET OISEAUX DE L'ILE DE CUBA (Histoire naturelle des), par MM. *Ramon de la Sagra* et *Alcide d'Orbigny*. 1 volume in-8, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 41 planches in-folio, coloriées au pinceau. 150 fr.

MAMMIFÈRES ET OISEAUX DE L'ALGÉRIE (Histoire naturelle des), par M. *Loche*, directeur du Muséum d'Alger, membre de plusieurs sociétés savantes françaises et étrangères, etc. 3 beaux vol. in-4, papier jésus vélin, accompagnés de 2 atlas renfermant 22 planches coloriées au pinceau. 350 fr.

MOLLUSQUES DE L'ILE DE CUBA (Histoire naturelle des), par M. *Alcide d'Orbigny*. 2 vol., in-8, papier grand raisin, accompagnés d'un atlas de 29 planches coloriées. 130 fr.

REPTILES DE L'ILE DE CUBA (Histoire naturelle des), par MM. *Cocteau* et *Bibron*. 1 vol. in-8, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 31 planches coloriées. 130 fr.

ZOOLOGIE, par MM. *Eydoux* et *Souleyet*, médecins de la corvette *la Bonite*, pendant son voyage autour du monde. 2 vol. in-8 vélin, accompagnés d'un atlas de 100 pl. coloriées. 252 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2